25e Année N° 13 1er Juillet 1918

GENERAL LIBRARY
AUG 22 1918
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages.
Joseph Bédier	*La Pression allemande sur le Front français*	5
Pierre Veber	*L'Homme qui vendit son Ame au Diable* (2e partie)	34
Jean Lefranc	*Les Progrès de l'Aviation et l'Effort allemand*	66
Roger Vincent	*Poèmes*	102
Louis Batiffol	*Paris en Danger : 1636*	111
Adolphe Aderer	*La Pagode*	140
Alfred Poizat	*Mallarmé*	171
Gustave Mercier	*Les Indigènes nord-africains et la Guerre*	203

Copyright 1918, *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1918

L'EUROPE AU JOUR LE JOUR, T. II et III,
par **Auguste Gauvain**.

M. Auguste Gauvain poursuit l'œuvre si utile qu'il a entreprise en réunissant en volumes ses articles de politique extérieure parus depuis 1909 au *Journal des Débats*. Le tome Ier était consacré à la crise bosniaque ; le tome II étudie, chapitre par chapitre, les diverses crises qui occupèrent l'Europe de 1909 à 1911 : contre-révolution turque, révolution grecque, question de Flessingue, crises italiennes, affaires d'Allemagne, et surtout l'affaire marocaine, grosse de conséquences ; crises nombreuses qui laissaient l'opinion française inconsciente du danger. Le tome III est tout entier consacré au coup d'Agadir. M. Gauvain analyse les étranges méthodes diplomatiques dont M Caillaux usa contre les vastes projets et les tentatives longuement mûries du gouvernement impérial. Après la pénible conclusion du traité franco-allemand du 4 novembre 1911, le kaiser se décide à la guerre ; le drame s'amorce. On admire, à sept ans de distance, que les prodromes en aient été, sur le moment même, aussi exactement saisis.

CE QU'ÉTAIT LA PROVINCE FRANÇAISE AVANT LA GUERRE,
par **Jules Bertaut**.

M. Jules Bertaut, qui excelle, comme le savent du reste nos lecteurs, à évoquer les milieux et les époques, a crayonné avant qu'ils ne s'effacent dans la banalité générale les traits de la vie provinciale en voie de disparition. Il y a dans son livre un mélange de mélancolie et d'ironie douce par quoi les lettrés seront ravis. Souhaitons cependant que l'avenir donne tort à ses prévisions et que la petite province française conserve longtemps encore ses grâces délicatement surannées comme celles des vieilles personnes qui n'en sont que plus exquises d'être un peu falotes. A tous les observateurs, à tous ceux qui sont curieux des nuances dans les paysages et dans les âmes, il faut recommander ces jolies pages où M. Bertaut embaume le passé défunt de la province.

C'est le 15 juillet que la REVUE DE PARIS *commencera*

LES AMOURS D'UN POÈTE

DOCUMENTS INÉDITS SUR **VICTOR HUGO**
LETTRES, PENSÉES, POÈMES INÉDITS SUR **VICTOR HUGO**
LETTRES INÉDITES DE **SAINTE-BEUVE**

par **Louis BARTHOU**
de l'Académie française

LA MÉMOIRE ET L'OUBLI,
par **L. Dugas**.

Les psychologues contemporains font souvent de la mémoire une espèce dont l'adaptation biologique serait le genre. Sans méconnaître l'analogie des deux fonctions, M. Dugas considère avant tout la mémoire supérieure, le souvenir conscient, complexe, tel qu'il est donné à l'introspection : le passé qui revit est essentiellement reconnu et rattaché à la personnalité. M. Dugas pratique avec sûreté et finesse la méthode de réflexion interne, et la justifie par de nombreux exemples qui facilitent la lecture de l'ouvrage. Il distingue nettement la mémoire brute et la mémoire organisée, ce qui lui permet une interprétation critique de la loi de régression formulée par Ribot. Une seconde partie sur la mnémotechnie et l'art d'oublier est la conclusion pratique de ces analyses, auxquelles tout lecteur curieux des choses de l'esprit s'intéressera.

LA VIE POLITIQUE DE LÉON GAMBETTA,
par **Joseph Reinach**.

Le grand effort de Gambetta pour organiser la Défense nationale en 1870, sa politique ardemment et largement démocratique, méritent d'être rappelés à la France d'aujourd'hui, qui lutte pour son existence et ses libertés M Joseph Reinach, qui fut le collaborateur et l'ami de Gambetta, a eu l'heureuse idée de donner une nouvelle édition d'une étude judicieuse et enthousiaste qu'il écrivit autrefois sur la carrière politique de l'homme d'État; il y a joint des essais qui éclairent sa formation intellectuelle, ses tendances philosophiques et certains faits généralement ignorés de sa vie publique et privée. Nos lecteurs connaissent déjà l'article concernant le projet d'entrevue avec Bismarck ainsi que l'affaire Schnoebelé; ils liront avec un vif intérêt les autres chapitres de ce livre consacré au grand républicain qui sut « incarner le patriotisme français ».

LA PRESSION ALLEMANDE

SUR LE FRONT FRANÇAIS

Selon quelles méthodes, ou par quels expédients, l'Allemagne a-t-elle levé, reconstitué, accru ses armées? Et de ses forces immenses, quelle part a-t-elle employée à nous combattre, nous, les Français? Les armées de la République, filles d'une très vieille nation militaire, ont mis au service des Alliés des vertus diverses, dont certaines, les vertus héréditaires, celles qui ne s'improvisent pas, sont d'un prix inestimable, et c'est pourquoi l'historien sera toujours en peine d'évaluer la collaboration de la France à la haute tâche commune. Mais de ces vertus, il en est une dont il est possible de déterminer avec plus de précision et presque de chiffrer le degré d'intensité : c'est l'esprit de résolution et de sacrifice. A cet effet, il suffit de mesurer ce que fut durant quarante-six mois, ce que demeure au bout de quarante-six mois la pression ennemie sur le front français. Nul n'y regardera qui ne découvre à chacun de ses regards des raisons nouvelles, s'il est de nos amis, de chérir notre patrie, s'il est de nos ennemis, de l'admirer et de la craindre.

Mais un tel examen ne pourrait-il pas offrir un autre intérêt encore, qui ne fût pas simplement d'ordre sentimental et rétrospectif? Constater ce que dans le passé la Bête a pu contre

331938

nous et ce que nous avons pu contre elle, n'est-ce pas se représenter aussi, plus ou moins clairement, ce qu'elle est encore capable de tenter contre nous et ce que nous sommes tenus d'accomplir contre elle? Et ne se peut-il pas que, du tableau dur, mais véridique et par là même bienfaisant, de la puissance allemande, l'opinion publique, chez nous ou chez nos alliés, dégage quelques indications, valables pour l'heure présente, sur le devoir présent? Peut-être [1].

I

LES RESSOURCES INITIALES DE L'ALLEMAGNE ET LA MISE SUR PIED DE GUERRE DE SES ARMÉES

L'Allemagne mène, comme la France, une guerre « totale », c'est-à-dire où elle engage et exploite jusqu'à la plus infime parcelle des énergies nationales, les forces même des adolescents, des vieillards, des femmes. Mais, à ne considérer ici que ses ressources militaires proprement dites, elle pouvait mobiliser et elle a en fait mobilisé jusqu'ici tous les hommes valides nés entre le 1er janvier 1870 et le 1er janvier 1901, ceux donc qui avaient au début de la guerre de 14 à 45 ans, qui en ont aujourd'hui de 18 à 49, — soit 31 classes de recrutement.

Combien d'hommes en tout? Trop souvent nous avons entendu ou lu des évaluations dites « optimistes », bien

1. Il va sans dire que le présent travail m'eût été impossible si je n'avais eu à ma disposition l'ordre de bataille allemand aux diverses époques de la guerre et si les techniciens qui ont su le déterminer et le tenir à jour ne m'avaient fait l'honneur de me diriger. L'heure n'est pas encore venue où je pourrai les remercier nommément et, entre autres, l'ami très cher qui, dès le temps où nous étions ensemble élèves à l'École normale, appliquait à l'étude de l'armée allemande toute son ingéniosité et les ressources de sa merveilleuse mémoire, et qui, durant trente ans, persévéra. Je me permettrai seulement de dire combien j'admire leur effort. Comment parviennent-ils à évaluer au jour le jour, à dix bataillons près, à dix batteries près, les variations des forces ennemies? Par quelle magie? Uniquement par le maniement des méthodes critiques, à la fois simples et délicates, qui sont aussi celles de l'historien; c'est pourquoi ils ne trouveront peut-être pas trop indiscret l'hommage d'un homme que son métier a accoutumé à des travaux de cet ordre.

improprement, car l'optimisme est une tendance à voir tout en beau, mais non pas au point de se tricher soi-même. Que de fois ne nous a-t-on pas remontré que l'Allemagne disposait, au plus, de 9 000 000 d'hommes, et que la guerre lui coûtait chaque mois, en pertes définitives (morts, réformés, prisonniers), 200 000 hommes : d'où l'on concluait, en 1916 déjà ou en 1915 déjà, à son prochain épuisement ! Et, si ces calculs, très étudiés d'ailleurs, eussent seulement été exacts, elle serait fort épuisée en effet aujourd'hui : au tarif de 200 000 hommes par mois, elle aurait perdu, au bout de 46 mois, tout juste 9 200 000 hommes, c'est-à-dire qu'elle mènerait son offensive de Picardie et des Flandres avec des armées négatives, si l'on peut ainsi parler, dont les effectifs monteraient à *moins* de 200 000 soldats.

Si l'on souhaite des données plus vraies, il n'y a qu'à se reporter au *Statistisches Jahrbuch für das deutsche Reich* pour l'année 1914. On y verra (p. 6) que, des individus mâles nés entre le 1er janvier 1870 et le 1er janvier 1901, il en survivait, lors du recensement du 1er décembre 1910, 16 826 000, desquels 1 600 000 environ (d'après le tableau de la p. 28) ont dû mourir entre le 1er décembre 1910 et la date de l'incorporation de leur classe. Restent 15 226 000 [1]. De ce nombre, si l'on défalque les Allemands à l'étranger qui n'ont pu rejoindre, les émigrés, les fils d'étrangers, les hommes déclarés impropres au service militaire, on trouve que l'Allemagne pouvait appeler, et l'on sait qu'en fait elle a appelé 14 000 000 d'hommes [2].

C'est sur ce chiffre qu'il faut tabler. C'est avec ces 14 millions d'hommes que l'Allemagne fait la guerre. Dans ce vaste réservoir de ce qu'elle appelle son « matériel humain » elle a puisé durant quatre ans avec la dernière énergie ; elle ne s'arrêtera pas d'y puiser, n'en doutons pas, qu'elle ne l'ait tout à fait vidé.

Mais, aux jours de la mobilisation, elle était riche. Elle pouvait ménager les besoins de l'usine, de la ferme, du labo-

1. Je dois ces évaluations à mon ami M. Lucien Gallois, professeur de géographie à la Sorbonne.

2. Plus exactement 13 800 000 hommes au 1er juin de la présente année 1918 : car une portion de la classe 1920, 250 000 hommes environ, n'est pas encore incorporée.

ratoire, de l'atelier, de l'école. Elle ne leva pas ses soldats d'une façon tumultuaire. Voyons comment elle procéda.

Son armée sur le pied de paix comptait 860 000 hommes. Pour la grossir de ses réserves, elle appliqua des règles très analogues aux nôtres. Sauf qu'en temps de paix le service dans l'armée active (du moins pour les troupes non montées) ne dure en Allemagne que deux ans au lieu de trois ans chez nous, la ressemblance des deux systèmes est grande, en sorte que tout lecteur français, regardant le système allemand, s'y reconnaîtra aussitôt et sans effort. L'Allemand, appelé à la caserne, comme le Français, à l'âge de 20 ans, sert :

de 20 à 22 ans dans l'armée active,
de 23 à 27 ans dans la réserve de l'armée active,
de 27 à 32 ans dans le 1er ban de la Landwehr, catégorie qui correspond donc à nos cinq plus vieilles classes de réserve,
de 33 à 39 ans dans le 2e ban de la Landwehr, catégorie qui correspond donc sensiblement à notre territoriale,
de 40 à 45 ans dans le 2e ban du Landsturm, catégorie qui répond donc à notre dernière classe de territoriale et à notre réserve de l'armée territoriale.

Et l'analogie serait saisissante, comme on voit, s'il n'était nécessaire, pour la clarté de ce qui va suivre, de marquer une différence et, à cet effet, de définir les deux termes qui l'expriment, et qui seuls n'ont pas d'équivalents chez nous : *Ersatz-Reserve* et *1er ban du Landsturm*.

La différence résulte du fait que l'Allemagne surpeuplée n'avait pas besoin durant la paix d'incorporer en sa totalité l'énorme contingent, croissant chaque année, qui chaque année afflue vers les conseils de revision. Une fois donc qu'elle avait réformé les infirmes et exclu les indignes [1], elle incorporait les 300 000 conscrits dont elle avait immédiatement besoin; les autres, elle les renvoyait dans leurs foyers, mais temporairement, pour les rappeler au jour qu'elle voudrait, les ayant au préalable répartis, surtout d'après leurs aptitudes physiques,

1. Nous négligeons certaines particularités, qui ne nous serviraient de rien par la suite : cas spéciaux d'ajournement, volontariat d'un an, etc.

en deux lots : l'Ersatz-Reserve (environ 90 000 hommes par an en ces dernières années), composée de jeunes gens presque tous parfaitement sains et vigoureux; et le 1er ban du Landsturm (environ 130 000 hommes en ces dernières années), où l'on classait principalement des jeunes gens plus débiles. Ce sont deux catégories d'attente, distinguées en outre par des nuances qu'il n'importe pas de décrire ici [1] : en temps de guerre, l'Allemagne devait trouver dans l'une et dans l'autre des ressources, celles-ci de médiocre, celles-là d'excellente qualité.

Donc, ayant appelé les réservistes clandestinement dès le 29 juillet 1914 [2], officiellement le 1er août, la Landwehr du 5 au 7, et, à partir du 7, certaines portions de l'Ersatz-Reserve, elle fit passer du pied de paix au pied de guerre ses diverses formations. Et d'abord, presque instantanément, ses corps d'armée actifs.

Le corps d'armée actif des Allemands, au début de la guerre, ressemblait fort, par sa constitution, au corps d'armée français : car, la compagnie d'infanterie comptant 250 hommes, le bataillon (4 compagnies) en comptait 1 000, — le régiment (3 bataillons) 3 000, — la brigade (2 régiments) 6 000, — la division (2 brigades) 12 000, — le corps d'armée (2 divi-

1. Qu'il suffise de noter que les hommes classés dans l'Ersatz-Reserve y restent douze ans. Un très petit nombre d'entre eux reçoivent une instruction sommaire au cours de périodes d'instruction (encore, en ces dernières années, avait-on à peu près totalement renoncé à ces périodes, pour des raisons surtout budgétaires). Au bout de douze ans, donc à 32 ans révolus, ceux d'entre eux qui ont été instruits passent dans le 2e ban de la Landwehr ; les autres sont versés dans le 2e ban du Landsturm. Le 1er ban du Landsturm englobe : 1° tous les jeunes Allemands recensés, mais non encore revisés, de 17 à 20 ans ; 2° tous les Allemands de médiocre constitution physique de 20 à 39 ans. Le 2e ban du Landsturm comprend : 1° tous les hommes non instruits de l'Ersatz-Reserve à partir de leur 33e année ; 2° tous les hommes, instruits ou non, de 39 à 45 ans.

2. Dès le 29 juillet, des hommes de la réserve arrivaient à Metz, au 130e régiment d'infanterie ; à Strasbourg, au 19e bataillon de pionniers ; à Cologne, au 65e régiment d'infanterie. Il y a plus : dès le 31 juillet, les hommes du 2e ban de la Landwehr et du 2e ban du Landsturm rejoignaient dans les villes ou districts où s'organisaient des bataillons du Landsturm : ainsi à Andernach, à Neuss (VIIIe région), à Mosbach, à Offenburg (XIVe région), à Hanau (XVIIIe). Un ordre du 2e bataillon du 170e régiment d'infanterie, à Offenburg, du 1er août, prescrit que l'habillement des hommes de complément soit terminé ce jour-là à 6 heures du soir : c'était le jour et à peu près l'heure où l'on affichait chez nous l'ordre de mobilisation générale.

sions) 24 000. A quoi il faut ajouter un effectif en combattants des autres armes, artilleurs, cavaliers, pionniers, qui équivalait sensiblement au tiers (8 000 hommes) de l'effectif en infanterie [1] : soit, au total, pour le corps d'armée, 32 000 combattants (sans compter l'aéronautique, les trains et convois, la santé, etc.).

L'Allemagne possédait 25 de ces corps : 24 (numérotés de I à XXI et les corps bavarois I, II, III) répartis dans les 24 régions militaires de son territoire, et le corps prussien de la garde.

Mais en même temps qu'elle les équipait, elle équipait aussi de nombreuses formations de réserve.

Plusieurs régions (les régions berlinoise, westphalienne, polonaise, etc.) avaient constitué, chacune par ses propres ressources, un corps de réserve complet, qui prenait (en le faisant suivre de la mention « de réserve ») le même numéro que le corps actif de la région. D'autres régions, moins peuplées, s'étaient associées à deux ou à trois pour former en collaboration d'autres corps de réserve ; en quelques cas, telle région n'ayant fourni qu'une division de réserve, cette division resta indépendante.

Sauf une plus faible dotation en artillerie, ces corps de réserve étaient presque identiques aux corps actifs, pour ce qui est de leur constitution et du chiffre des effectifs [2].

Mais les égalaient-ils en valeur militaire? C'est en tout pays, en toute armée, comme on sait, le plus difficile des problèmes que d'utiliser les réservistes, de tout âge et de toute provenance qui viennent encombrer les casernes aux premiers jours d'une guerre, et de transformer rapidement en

1. Dans les corps d'armée actifs de 1914, chaque division d'infanterie disposait d'un régiment de cavalerie, et, comme artillerie, de 72 bouches à feu (dont 18 obusiers légers, le reste en batteries montées). Le corps d'armée possédait donc 144 bouches à feu, et, en outre, un bataillon d'artillerie à pied. Il y avait une compagnie de pionniers par division d'infanterie, et une à la disposition du corps d'armée.

2. Ils se composaient, en effet, comme les corps actifs, de 8 régiments d'infanterie et de 2 régiments divisionnaires de cavalerie. Mais ils étaient pauvres en artillerie de campagne, chaque division ne disposant que d'un régiment à 6 batteries (9 batteries, par exception, aux XIIe et XIVe corps de réserve). C'était la moitié seulement de la dotation du corps d'armée actif (72 bouches à feu au lieu de 144).

troupes dignes de ce nom, cohérentes et solides, ces foules disparates. A bien résoudre ce problème, l'Allemagne avait déployé tout son art. Non seulement elle avait constitué par avance pour ses corps et ses divisions de réserve des états-majors d'élite et des cadres solides, composés en partie d'officiers et de sous-officiers de l'armée active, mais elle avait veillé à ce que les hommes, presque tous très jeunes (de 26 à 30 ans pour la plupart) qu'elle y verserait, fussent autant que possible du même pays, et qu'ils se connussent déjà les uns les autres, pour avoir servi coude à coude, quelques années plus tôt, dans les mêmes régiments actifs [1] ; bien mieux, elle avait durant la paix pris soin d'entretenir maints corps d'armée à 9 ou 10 régiments (au lieu de 8) [2], à seule fin de pouvoir prélever sur eux au jour de la mobilisation les régiments actifs en surnombre et les attribuer aux corps de réserve, dont ils assureraient la solidité [3]. Grâce à tant de mesures savantes, elle put acheminer vers les frontières, dès les premiers jours d'août 1914, marchant d'ordinaire dans le sillage des corps actifs de même numéro, des corps de réserve et des divisions de réserve qui se révélèrent des instruments de combat aussi organiques que les grandes unités actives, et presque aussi puissants.

Ces formations de réserve étaient au nombre de 14 corps d'armée et 4 divisions : soit la valeur de 16 corps d'armée [4].

Mais la mobilisation avait rempli les casernes et les camps de beaucoup plus d'hommes jeunes et militairement instruits qu'il n'en fallait pour porter à l'effectif de guerre les forma-

1. Quand on analyse, par exemple, la composition de la 8e compagnie du 109e régiment d'infanterie de réserve, on voit qu'au jour où elle fut constituée, le 6 août 1914, elle comptait, sur les 254 hommes de son effectif (le plus jeune avait 25 ans, le plus âgé 31), 233 hommes qui avaient servi entre les années 1904, 1905 et 1909-1911, aux compagnies 7 à 12 du 109e régiment de grenadiers.

2. Ainsi les IIe, XIIIe, XVIIIe, XXIe corps d'armée étaient à 9 régiments ; les Ve, VIe, VIIe, IXe, XIVe étaient à 10 régiments; la garde en comptait jusqu'à 11.

3. Certains corps actifs cédèrent de la sorte 2 de leurs régiments aux corps de réserve de même numéro : par exemple, les Ve, VIe, VIIe, IXe corps actifs. La garde put même en céder 3.

4. En voici la liste : le corps de réserve de la garde (composé pour moitié de régiments de l'armée active), le Ier corps de réserve, la 3e division de réserve, les corps de réserve nos III-X, le XIIe corps de réserve (saxon), le XIVe, les 30e, 33e, 35e divisions de réserve, le XVIIIe, le Ier corps bavarois de réserve.

tions de réserve. Ces hommes en surnombre furent aussitôt groupés en des unités de marche dénommées « divisions d'Ersatz », chacune à deux ou trois « brigades mixtes d'Ersatz »[1]. Ces unités comptaient, réunies, 87 bataillons, équivalant à 29 régiments ou à 3 corps d'armée et demi[2].

En outre, du 6 au 8 août, pendant que l'on versait dans les régiments de réserve ou d'Ersatz les plus jeunes classes de la Landwehr, on employa le reste du 1er ban et les plus jeunes classe du 2e (des hommes de 30 à 35 ans) pour constituer des régiments de Landwehr. Jadis, en 1870, la Landwehr n'avait servi qu'à l'arrière des lignes; dans cette guerre elle devait être engagée plus activement : dès le mois d'août en rase campagne dans les Vosges, en Woëvre, en Alsace, en Prusse Orientale. Les régiments de Landwehr étaient au nombre de 99, plus des bataillons supplémentaires.

Sl l'on ajoute 36 bataillons de chasseurs (dont 18 de réserve) et 11 divisions de cavalerie (chacune à 6 régiments et soutenues par de l'infanterie et de l'artillerie), on a sous les yeux le tableau d'ensemble des forces mises en campagne par l'ennemi au mois d'août 1914.

L'armée allemande comptait exactement, le 31 août, 1 512 bataillons d'infanterie, soit environ 1 500 000 fantassins. En ajoutant à cette infanterie, non seulement les combattants de toutes les autres armes, mais les divers services, on peut évaluer les troupes allemandes de première ligne (non compris les formations de l'arrière et des étapes et celles de l'intérieur) à 2 500 000 hommes.

C'était la plus belle armée qu'eût vue le monde. Elle se déshonora par ses crimes en Belgique et en Lorraine, mais

1. « Mixtes », parce qu'elles étaient pourvues d'artillerie, de cavalerie et de pionniers.

2. C'étaient la division d'Ersatz de la garde, les 4e, 8e, 10e, 19e divisions d'Ersatz, la 6e division bavaroise d'Ersatz (le nombre des bataillons variant, selon les divisions, de 8 à 14); — les 17e, 21e, 55e brigades mixtes d'Ersatz (à 5 ou à 6 bataillons). Ces unités n'étaient pas formées d'hommes pris dans l'Ersatz-Reserve, comme leur nom pourrait porter à le croire. « Ersatz », dans la langue générale, signifie « remplacement »; il peut donc dans la langue militaire, comme dans la langue générale, s'appliquer à des choses très différentes : tantôt à une catégorie de recrutement, l'Ersatz-Reserve, tantôt, comme ici, à des unités de marche prélevées sur les hommes de la réserve et de la Landwehr en surnombre dans les dépôts.

vainquit à Morhange, à Charleroi, à Tannenberg. Une armée plus belle la vainquit sur la Marne.

II

LES ACCROISSEMENTS DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Premier accroissement. — Les premières batailles avaient soutiré à l'Allemagne du sang par torrents [1]. Pourtant, malgré les renforts énormes qu'il fallut envoyer d'urgence, dès la fin d'août, aux troupes en campagne, les dépôts regorgeaient de soldats. C'étaient, outre des volontaires, les 12 classes d'hommes non instruits, mais pleins de jeunesse et de vigueur, de l'Ersatz-Reserve. Rapidement exercés dans les dépôts jusqu'à la mi-septembre, puis dans les grands camps d'instruction de Döberitz, Jüterbog, Lockstedt, Elsenborn, La Senne, Königsbrück, etc., ils formèrent de nouveaux corps d'armée.

Ce sont les 6 corps de réserve de la série XXII-XXVII et la 6e division bavaroise de réserve.

Constitués à 26 bataillons (dont 2 de chasseurs), pourvus chacun de 2 « Abteilungen » de cavalerie, de 18 batteries de campagne et de 2 compagnies de pionniers, ils valaient presque les corps de réserve précédemment formés. Ils furent envoyés au front dès la mi-octobre. Sur quoi nous remarquerons qu'il ne semble pas nécessaire, du moins au sentiment de l'Allemagne, quand on veut former une bonne troupe d'infanterie, de la garder indéfiniment dans les dépôts : quand les soldats de ces corps nouveaux se présentèrent à l'ennemi, la plupart n'avaient que *deux* mois d'instruction militaire.

Dans le même temps, la marine avait mis sur pied une

1. On pourrait donner par centaines, indéfiniment, des exemples tels que ceux-ci. Le 26 août, la 10e compagnie du 8e régiment bavarois d'infanterie n'avait plus que 75 hommes. Le 28, au 69e régiment d'infanterie, l'effectif de la 6e compagnie était de 33 hommes, celui du 2e bataillon de 140. Le 6 septembre, la 3e compagnie du 160e régiment d'infanterie était réduite à 54 hommes ; le 19, la 1re compagnie du même régiment à 32 hommes.

division. Ces forces, apparaissant brusquement toutes ensemble, apportaient à la ligne de feu un puissant appoint de 250 000 hommes environ, exactement 180 nouveaux bataillons d'infanterie, ce qui élevait le nombre total des bataillons d'infanterie à 1 692.

Ces corps nouveaux se hâtèrent presque tous vers les Flandres, pour se faire battre d'abord par Foch, sur l'Yser.

Deuxième accroissement. — Dans l'encombrement de ces premiers mois, l'Allemagne put s'accorder le luxe de surseoir à l'appel de la jeune classe 1914 : si elle l'avait incorporée à la date normale du temps de paix, elle n'aurait pas trouvé de casernements où héberger ces recrues surabondantes. Elle les laissa donc dans leurs foyers, et ne manqua pas de se glorifier auprès des neutres de cette preuve de son opulence. Mais le délai fut de courte durée et l'incorporation de la classe 1914 commença en octobre et s'échelonna (suivant l'usage allemand) sur plusieurs mois. Le dressage de ces 450 000 ou 500 000 conscrits fut très rapide : il ne dura que *deux* mois ou *trois*. Dès janvier 1915, presque tous entraient en campagne. Les uns avaient servi à renforcer des régiments existants, les autres à former, avec un appoint d'hommes prélevés sur les troupes du front, des corps d'armée nouveaux.

Ce furent les 4 corps de réserve n°s XXXVIII-XLI, plus la 8e division bavaroise de réserve. — Dans le même temps la marine avait constitué une seconde division : jointe à la première, elle forma un corps complet.

Les corps de réserve de janvier 1915 différaient des autres par un trait singulier : s'ils étaient plus fortement dotés en artillerie [1], ils ne comptaient par contre que 6 régiments d'infanterie (au lieu de 8) : 18 000 fantassins environ au lieu de 24 000. C'est la première apparition d'un type d'unité jusqu'alors inconnu dans l'armée allemande comme dans l'armée française, mais qui bientôt fera fortune : la division à 3 régiments.

1. Les corps de réserve d'août 1914 ne disposaient que de 12 batteries ; ceux d'octobre 1914 en reçurent 18 ; ceux de janvier 1915, 24. Des batteries à 4 pièces, il est vrai : il n'en reste pas moins que la dotation moyenne passait de 3 pièces à 5 par bataillon.

Le total des bataillons d'infanterie créés en janvier 1915 (y compris les 24 bataillons du corps de marine) s'élève à 72. L'infanterie a donc passé tour à tour de 1 512 bataillons de campagne (août) à 1 692 (octobre), puis à 1 788 (janvier 1915).

C'est dire que l'armée allemande — à ne considérer toujours que les troupes de première ligne — a passé en ces six mois de 2 millions et demi environ à plus de 3 millions d'hommes.

Comme les précédentes, ces grandes formations nouvelles apparurent brusquement, toutes ensemble. Les corps de réserve de la série XXXVIII, aussitôt levés, servirent tous quatre à mener la première offensive contre la Russie [1].

Troisième accroissement. — Par trois fois les dépôts allemands, soudain débondés, avaient déversé leur trop-plein sous la forme de corps d'armée complets, organisés en séries. Mais le temps est passé désormais pour l'Allemagne de cette pléthore. C'en est fait aussi pour elle de l'idée qui lui était chère et dont elle tirait gloire depuis 1870, que, pour soutenir ses querelles, il lui suffisait de s'en remettre aux plus jeunes et aux plus vigoureux de ses fils, à la fleur de sa jeunesse. Voici, dès le mois de mars 1915, qu'il lui faut appeler le 1er ban du Landsturm, sa médiocre réserve d'hommes moins robustes, non instruits, de 20 à 39 ans. Mais on triera les malingres et les tarés, et les recrues utilisables restent très nombreuses dans ces 20 contingents qui comptaient de 110 à 130 000 hommes chacun au moment du classement, plus de 2 millions d'hommes. Ils reçurent tous leur ordre d'appel, par échelons, à partir des plus jeunes classes : les classes les plus anciennes furent incorporées, mais avec des ménagements, de juin à septembre.

Leur venue dans les casernes permit de retarder, mais pour fort peu de temps, jusqu'au mois de mai seulement, l'appel de la classe 1915. Ces recrues furent instruites très hâtivement : dès le mois de mai nous faisions à Carency des

1. Seul le XLIe corps de réserve passa quelque temps dans la région de Chaulnes avant d'être expédié en Galicie. La 8e division bavaroise de réserve fut employée dans les Vosges.

prisonniers du 1er ban du Landsturm ; dès le mois de septembre à la Butte du Mesnil, des prisonniers de la classe 1915, qui n'avaient passé, ceux-ci et ceux-là, que deux ou trois mois dans les camps d'instruction. Et déjà à cette date de septembre, l'incorporation d'une classe de plus, la classe 1916, avait commencé. En sorte qu'en l'année 1915, l'Allemagne, convoquant le 1er ban du Landsturm et deux jeunes classes, appela sous les drapeaux près de 3 millions de nouveaux soldats.

Mais les batailles de cette année lui coûtèrent tant de sang que les conscrits du Landsturm et de la classe 1915 furent pour la plupart employés à combler les vides dans les régiments décimés en Artois, en Champagne, en Galicie. Quant à mettre sur pied des formations nouvelles, il fallut se résigner à un programme très modeste.

Ce n'est pas que l'on ne voie apparaître, à partir du printemps, des séries entières de divisions portant des numéros jusqu'alors inconnus : les 5 divisions de la série 50, les 13 divisions de la série 101, les 2 divisions bavaroises nos 10 et 11, les 4 brigades, devenues par la suite divisions, de la série 183, le corps alpin : au total, la valeur de 25 divisions.

Seulement, ces divisions n'étaient neuves qu'en apparence. C'est l'époque où l'Allemagne, comme la France, en est venue à considérer que la division, non plus le corps d'armée, doit être la véritable unité de combat, et qu'elle gagne en qualités manœuvrières si elle est réduite de quatre régiments à trois. En vertu de cette doctrine, l'Allemagne, comme la France, prélève donc un régiment sur nombre de ses divisions anciennes, et assemble trois par trois les régiments ainsi prélevés : de de là des divisions nouvelles, mais faites de régiments qui ne sont pas nouveaux [1].

Donc, malgré l'abondance de ses ressources de recrutement, l'Allemagne en 1915 n'a pu que regrouper ses forces,

1. Pourtant, l'un des quatre régiments du corps alpin, le 3e régiment de chasseurs, était une formation neuve. Pour les brigades de la série 183, constituées par voie d'emprunts à des compagnies variées, un certain appoint fut demandé aux dépôts. La série 50 (à numéros pairs, 50, 52, 54, 56, 58 et 10e division bavaroise) et la série 101 (à numéros impairs, 101, 103, 105, 107, 111, 113, 115, 117, 119, 121, 123 et 11e division bavaroise, — plus tard furent formées les divisions 108 et 109) représentent deux types distincts par leur dotation en artillerie et en pionniers : la série paire étant la mieux pourvue.

sans guère les accroître. Elle crée pourtant à cette époque quelques quatrièmes bataillons, ou, dans certains régiments, des compagnies supplémentaires, et aussi, pour la guerre de tranchées, des compagnies de spécialistes, pionniers d'infanterie, mineurs, etc. ; surtout elle se met à employer — de préférence sur le front russe — des formations de Landsturm en première ligne. Ces petites créations éparses finissent, additionnées, par représenter un accroissement sensible : si on fait le total, on voit que le nombre des bataillons d'infanterie, de 1 788 qu'il était au 1er avril 1915, monte, vers le 1er octobre à 1 910 ; le 1er janvier 1916, à 1 950.

Quatrième accroissement. — La classe 1916 fut plus privilégiée que ses devancières, en ce sens qu'appelée de la mi-septembre à la fin de décembre 1915, elle fut dressée d'une façon moins précipitée. C'est à la fin de février 1916 seulement qu'on commença de l'envoyer au feu : il est vrai que ce fut d'abord au feu de Verdun.

Dans le même temps, on voit l'ennemi, multipliant les expédients, récupérer des réformés, révoquer les sursis d'appel de nombreux ouvriers ou fonctionnaires, instituer le service civil, incorporer des conscrits quadragénaires du 2e ban du Landsturm non instruit, promouvoir, si l'on peut ainsi dire, des hommes qui passent, par une sorte d'ascension, des formations de Landsturm à des régiments de Landwehr, ou des régiments de Landwehr à des régiments actifs. C'est qu'à cette époque l'angoisse est grande outre-Rhin : et, dès le 1er mars 1916, on lève une classe de plus, la classe 17.

A la fin du printemps, le péril de l'Allemagne apparaît de plus en plus grave. Vaincue devant Verdun, elle y constate chaque jour la vanité de ses immenses pertes ; en juin s'ébranle contre elle l'offensive russe ; en juillet, sur la Somme, l'offensive franco-britannique ; la Roumanie menace ; jamais l'Allemagne ne s'est vue aussi près de succomber.

Si elle conjura la crise redoutable, c'est qu'elle employa à temps et à fond ses classes 16 et 17.

Elle procéda surtout par voie de remaniement de ses grandes unités. En réduisant à trois régiments les divisions qui en comptaient encore quatre, en prélevant sur certains régi-

ments une compagnie ou deux, sur d'autres le IVe bataillon, en groupant des bataillons de chasseurs et quelques autres éléments isolés, elle parvint, en même temps qu'elle se renforçait en artillerie et en matériel de combat, à enrichir son infanterie de plus de 60 régiments (ceux qui prolongèrent jusqu'au no 441 la série arrêtée jusque là au no 382, et les régiments bavarois ncs 26, 27, 28).

Par là principalement, mais aussi par la mise en ligne de nouvelles formations d'Ersatz, de Landwehr et du Landsturm, le nombre des bataillons de l'infanterie allemande passa, au cours de l'année 1916, de 1 950 à 2 214.

Cinquième accroissement. — Vers le 15 novembre 1916, une autre classe encore, la classe 18, commença de s'acheminer vers les casernes : le plus âgé de ces conscrits n'avait alors que 18 ans et 10 mois et demi. On tâcha de les ménager — sauf, bien entendu, les Alsaciens-Lorrains et les Polonais, ces parias de tous les contingents, — et, pour fournir des renforts durant l'hiver 1916-1917, on pressura à nouveau les services publics, le personnel des usines et des ateliers.

Grâce aux jeunes gens de la classe 18, pour une moitié, pour l'autre moitié grâce à des hommes prélevés sur les unités du front et à des blessés guéris, l'Allemagne créa, au début de 1917, un ensemble de formations nouvelles. Ce sont les divisions 231-242 et la 15e division bavaroise (régiments 442-476 ; 30e, 31e, 32e régiments bavarois [1]).

Une fois réalisé le programme de ces créations, l'infanterie atteignit, le 1er juillet 1917, le nombre de 2 316 bataillons.

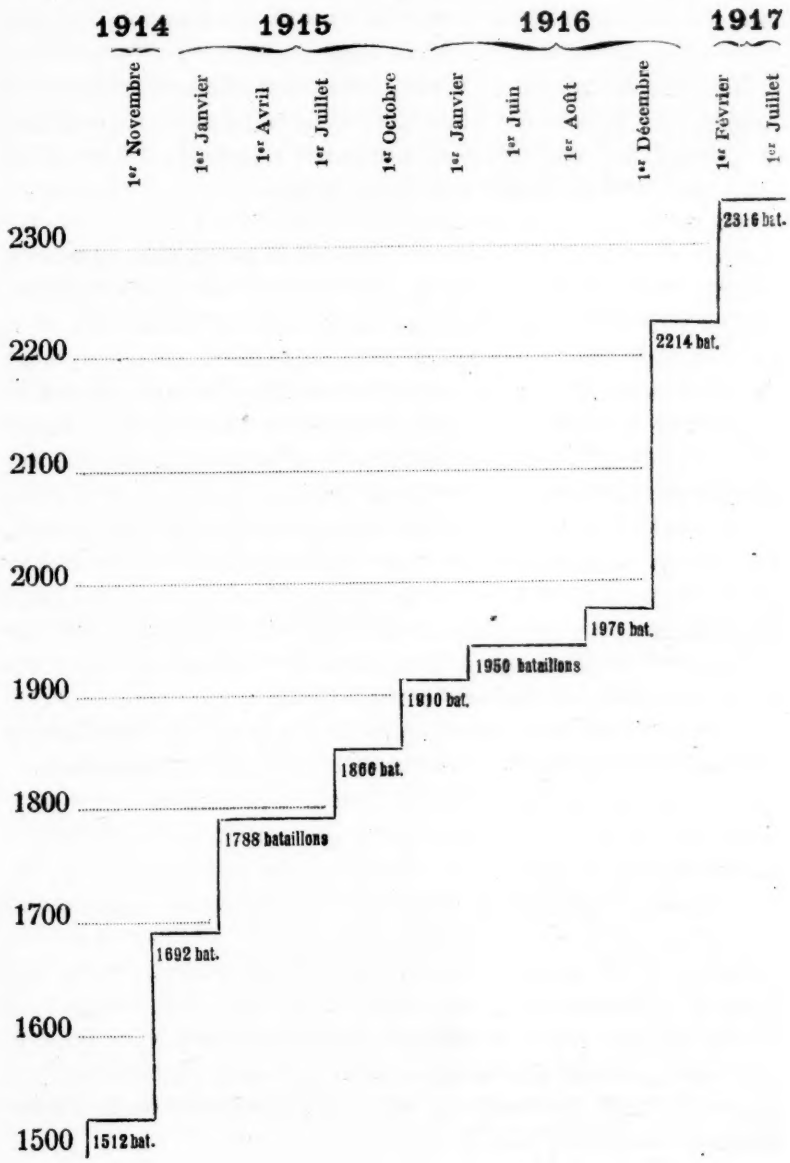
***

Il convient d'arrêter ici, au 1er juillet 1917, vers la fin de la troisième année de guerre, cet historique. On peut repré-

1. On ne notera que pour mémoire la création, au début de 1917, à l'aide d'éléments d'assez médiocre qualité (une faible proportion de conscrits de la classe 18, des blessés guéris, principalement des hommes des classes âgées du Landsturm), de formations qui furent éphémères. Ce sont les régiments qui prirent les nos 601 à 627. Ils paraissent avoir été groupés en 7 divisions, nos 251 à 257. On les destinait surtout à surveiller la frontière hollandaise et à occuper les régions les plus tranquilles de la zone des armées. Quatre de ces divisions furent bientôt dissoutes ; les autres n'ont fonctionné que comme des sortes de dépôts de recrues.

sent·r gra phiquement par le tableau ci-dessous l'essentiel des faits.

TABLEAU DES ACCROISSEMENTS DE L'ARMÉE ALLEMANDE



En ces trente-cinq mois de guerre, le nombre des divisions allemandes a passé de 123 à 234, soit un accroissement de 110 divisions. Mais nous avons évité de compter par divisions, puisque les divisions nouvelles à trois régiments sont très différentes des anciennes à quatre, et puisque beaucoup de ces soi-disant divisions nouvelles n'ont été formées que par dédoublement des anciennes. Nous avons donc compté par bataillons. Certes, le bataillon, aussi bien que la division, s'est transformé depuis 1914 : en 1914, il se composait, en principe, de 1 000 hommes ; de 800 seulement depuis la fin de 1916. Mais il faut considérer que cette diminution des effectifs de l'infanterie est solidaire de l'augmentation des effectifs des autres armes, et l'on peut représenter assez exactement le changement en disant qu'au début, dans une grande unité, corps d'armée ou division, le nombre des artilleurs, cavaliers et pionniers réunis égalait seulement le tiers du nombre des fantassins, tandis qu'aujourd'hui, depuis l'accroissement de l'artillerie lourde, des mitrailleuses, et l'adjonction temporaire de régiments indépendants d'artillerie de campagne aux divisions des secteurs actifs, ce nombre atteint presque les deux tiers du nombre des fantassins. Dès lors un calcul facile montre qu'un bataillon de 1914, composé de 1 000 fantassins et soutenu par 350 soldats des autres armes, correspond assez sensiblement à un bataillon d'aujourd'hui, composé de 800 fantassins et soutenu par 500 soldats des autres armes. Il est donc commode et juste de compter dans cette étude continûment par bataillons : chaque fois qu'il y est dit que l'armée allemande s'accroît d'un bataillon, cela signifie, pour les deux premières années de la guerre, qu'elle s'accroît de 1 350 combattants de toutes armes ; pour les périodes plus récentes, de 1 300.

Cela dit, le graphique ci-dessus tracé devient expressif. En ces trente-cinq mois, l'armée allemande s'est accrue de 802 bataillons, soit de plus d'un million de combattants. Si l'on ajoute la progression, solidaire de celle-là, des troupes de l'aviation, des trains et convois, de l'intendance, etc., on peut dire que l'effectif des troupes allemandes de première ligne a passé de 2 500 000 hommes en 1914 à 3 500 000 ou 3 700 000 environ en juillet 1917.

Une autre vérité, que notre graphique met en relief, c'est que l'accroissement de la puissance militaire allemande se produit, non pas d'un mouvement insensible, par de lentes et menues infiltrations de forces neuves, mais par brusques saccades, et chacun de ces sursauts correspond à une entreprise stratégique nouvelle. L'Allemagne médite-t-elle, en octobre 1914, la bataille de l'Yser, la marche « sur Calais », elle crée pour cette manœuvre et lance inopinément, tous à la fois, les corps d'armée de la série XXII. Prépare-t-elle, en janvier 1915, sa première offensive contre les Russes, elle crée et lance à la fois les corps d'armée de la série XXXVIII. Pour sa manœuvre de Galicie, elle crée et lance à la fois les divisions des séries 50 et 101. Et ainsi de suite.

La loi est constante, avec ce correctif que la puissance de ces saccades va en diminuant. On le voit bien à regarder ce graphique ; chaque marche de l'escalier, ou du calvaire, que construit et gravit l'Allemagne est moins haute que la précédente. Il y a une exception : la marche qui représente le grand soubresaut d'énergie par quoi, au second semestre de 1916, pour avoir appelé à temps ses classes 16 et 17, elle échappa à la catastrophe imminente.

III

LE FRONT FRANÇAIS

Comment a-t-elle, selon les temps, réparti ses forces, toujours accrues, entre ses fronts de l'Est et de l'Ouest?

On sait trop que son plan initial fut d'écraser la France d'abord, en quelques semaines, pour se retourner ensuite contre la Russie.

A cet effet, elle ne procéda point par « attaque brusquée », comme on avait maintes fois supposé qu'elle ferait, et comme elle aurait fait sans doute, si, conformément aux traités et à l'honneur, elle avait cherché la bataille là où elle devait, sur la frontière commune aux deux nations en guerre. Mais c'est ailleurs qu'elle concentra la plus forte masse de ses troupes, quatre de ses armées sur sept, derrière les frontières des deux

États déclarés par elle-même « États perpétuellement neutres », et dès lors elle put se donner tout loisir pour assurer son crime. Elle ne lança en effet dans le Luxembourg et la Belgique que de faibles troupes de couverture et le corps qui assiégea Liége [1]. Derrière cette couverture, du 7 au 14 août, ses quatre armées débarquèrent mystérieusement et paisiblement, prirent tout le temps de se concentrer en territoire allemand et, le 15 seulement, toutes ensemble, s'ébranlèrent. En voici l'ordre et la composition.

La Ire armée (von Kluck) avait débarqué dans la zone de Crefeld, Düsseldorf, Aix-la-Chapelle, au nord de la ligne d'Aix-la-Chapelle à Cologne. Elle comprenait les IIe, IIIe, IVe, IXe corps d'armée, les IIIe et IVe corps de réserve.

La IIe armée (von Bülow) avait débarqué au sud de la ligne d'Aix-la-Chapelle à Cologne, à Eupen, Düren, Zülpich, et au camp d'Elsenborn. C'étaient la garde, les VIIe et Xe corps d'armée, le corps de réserve de la garde, les VIIe et Xe corps de réserve.

La IIIe armée (von Hausen), qui avait débarqué dans l'Eifel, au nord de Trèves et de la Moselle, se composait des XIe, XIIe et XIXe corps d'armée et du XIIe corps de réserve.

La IVe armée (duc Albert de Wurtemberg), qui avait débarqué à Trèves et au voisinage de la frontière sud du Luxembourg, comprenait les VIIIe et XVIIIe corps d'armée, les VIIIe et XVIIIe corps de réserve.

Les trois autres armées avaient seules été concentrées là où l'Allemagne avait juré de les concentrer toutes, de Thionville à Mulhouse. C'étaient :

La Ve armée (prince royal de Prusse), comprenant les Ve, VIe, XIIIe, XVIe corps d'armée, les Ve et VIe corps de réserve ;

La VIe armée (prince Rupprecht de Bavière), composée du XXIe corps d'armée, des trois corps d'armée bavarois et du Ier corps bavarois de réserve ;

La VIIe armée (von Heeringen), composée des XIVe et XVe corps d'armée et du XIVe corps de réserve.

Qu'on joigne à ces forces 6 divisions d'Ersatz, et l'on aura

1. Six corps (les IIIe, IVe, VIIe, IXe, Xe, XIe) avaient envoyé, le 2 août, chacun une brigade pour l'attaque de Liége. Ces 12 régiments, avec 5 bataillons de chasseurs, formaient le corps Emmich, qui fut dissous le 16 août, chaque brigade rejoignant son corps d'armée.

l'ensemble des troupes de première ligne qui s'opposèrent aux 6 divisions de l'armée belge, aux 5 divisions du corps expéditionnaire britannique et aux armées françaises.

Elles comprenaient ensemble 22 corps actifs — sur les 25 que possède l'Allemagne —, 13 corps de réserve et les divisions d'Ersatz équivalant à 3 corps d'armée, soit la valeur de 38 corps d'armée, formant 1 137 bataillons, 519 escadrons, 819 batteries de campagne. Bientôt s'y ajouta le surcroît de 60 régiments de Landwehr, dont beaucoup dès la fin d'août furent engagés en première ligne.

A partir du 22 août, ces armées s'accrurent du IXe corps de réserve[1]. Par contre, le corps de réserve de la garde et le XIe corps d'armée furent expédiés au secours de la Prusse-Orientale. Jusque là l'Allemagne avait appliqué contre nous près des trois quarts de ses forces.

Elle les augmenta encore pour la bataille de l'Yser : quand elle créa, en octobre, ses nouveaux corps de réserve, c'est contre les Français, les Anglais et les Belges qu'elle achemina cinq d'entre eux sur six[2]. A la date du 1er novembre il y avait sur le front occidental 1 293 bataillons allemands sur un total de 1 692 : 77 p. 100 des forces ennemies.

Par la suite, la Russie s'est plus énergiquement comportée, par périodes et par à-coup, et surtout l'Allemagne, mise en appétit, a plus entrepris contre elle. De là des prélèvements de divisions sur notre front et l'emploi contre la Russie de certaines formations nouvelles : par exemple, des corps de réserve créés en janvier 1915. Mais, à toute époque de la guerre, quelle que soit la manœuvre exécutée, le théâtre occidental reste celui où s'emploie le gros des forces allemandes, et le nombre des bataillons va toujours en croissant, sauf pendant les sept ou huit premiers mois de 1915, où l'on observe une diminution, du reste légère.

Il serait long de suivre les variations des deux fronts. Qu'il suffise de décrire l'ordre de bataille allemand, vers le 1er juin 1916, au moment où la situation devant Verdun fut le plus grave pour nous.

1. Il avait été employé jusque là à surveiller le Schleswig-Holstein et les côtes de la mer du Nord.

2. Les XXIIe, XXIIIe, XXIVe, XXVe, XXVIIe corps de réserve.

On comptait alors, de la mer du Nord à la frontière suisse, 105 bataillons à la IVe armée allemande, 243 à la VIe, 119 à la IIe, 108 à la VIIe, 144 à la IIIe, 321 à la Ve (Verdun); 111 au détachement d'armée von Strantz, 103 au détachement d'armée d'Elsa, 88 au détachement d'armée Gaede. Au total, 1 342. Il y en avait au même temps 608, tout compris, sur le front oriental.

Voici d'ailleurs le tableau de la répartition des forces à des dates caractéristiques, qui se succèdent en général de trois mois en trois mois durant les trois premières années de la guerre.

LES FORCES ALLEMANDES

(estimées en bataillons)

	SUR LE FRONT OCCIDENTAL				Sur le Front Oriental	Total des forces allemandes
	Front belge	Front britannique	Front français	Total		
1er Septembre 1914	50	60	1 080	1 190	322	1 512
1er Novembre 1914 (Bataille de l'Yser.)	50	72	1 171	1 293	399	1 692
1er Janvier 1915.. (Offensive contre la Russie.)	50	84	1 083	1 217	571	1 788
1er Avril 1915..... (Avant l'offensive française en Artois et en Champagne.)	40	156	991	1 187	601	1 788
1er Juillet 1915....	40	180	916	1 136	717 + 13 en Italie	1 866
1er Octobre 1915.. (Offensive française en Champagne.)	40	204	919	1 163	645 + 13 en Italie + 89 en Serbie	1 910
1er Janvier 1916.. (Préparatifs de Verdun.)	40	276	983	1 299	576 + 75 en Serbie	1 950
1er Juin 1916..... (Verdun.)	40	308	990	1 342	608	1 950
1er Août 1916..... (Bataille de la Somme.)	40	308	945	1 293	683	1 976
1er Décembre 1916 (Campagne de Roumanie.)	40	370	900	1 318	896	2 214
1er Juillet 1917... (Bataille des Flandres.)	40	495	921	1 456	860	2 316

On a dans ce tableau distingué les trois divisions du front occidental : le front belge, le front britannique, le front français. Les chiffres constants [1] de la colonne qui concerne le front belge sont bien expressifs de la constance de notre allié, de sa noble tenacité, d'autant plus admirable que son armée est coupée des sources de son recrutement. Les chiffres toujours croissants de la colonne qui concerne le front britannique montrent selon quelle progression a sans cesse grandi chez l'Allemand le respect et la crainte d'une armée jadis dédaignée : que serait-ce si nous avions pu prolonger notre énumération ?

Mais les mêmes faits seront mieux exprimés par les courbes du tableau ci-après.

Que de sens et que d'histoire dans les quatre traits de ce tableau, dans la courbe russe aux brusques rebroussements, dans l'aspect rigide, sans cesse ascendant de la ligne britannique ! Mais pour que ce tableau parle mieux aux yeux, aux esprits, aux cœurs, imaginons, par une fiction de statisticien, que les Allemands, le 1er de chaque mois, aient relevé entièrement tous leurs bataillons, les remplaçant chaque fois par un nombre égal de bataillons frais. En ces trente-cinq mois (cette fiction ne fait que traduire la réalité) :

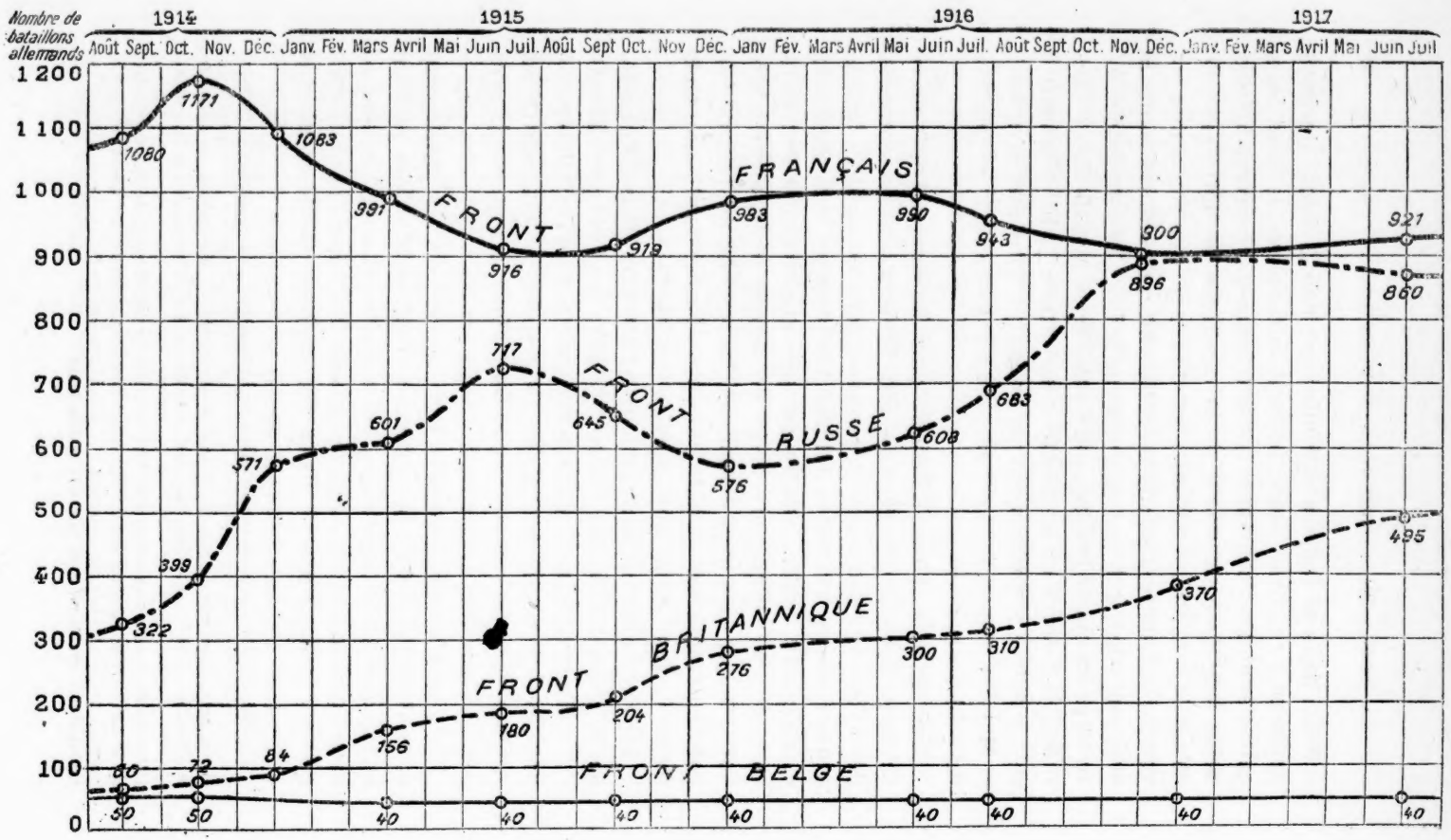
Les Belges auront eu à combattre 1 460 bataillons allemands; les Anglais, 7 985 ; les Russes, 22 340 : les Français, 35 420.

En d'autres termes, si l'on représente par 1,4 l'effort dépensé par les Allemands contre les Belges, leur effort contre les Anglais sera représenté par 8, leur effort contre les Russes par 22, leur effort contre les Français par 35.

Ou, en d'autres termes encore, ils ont en ces trente-cinq mois déployé contre les Français vingt-quatre fois plus de forces que contre les Belges, entre quatre et cinq fois plus de forces que contre les Anglais, près de deux fois plus de forces que contre les Russes [2]. Ils en ont déployé sensiblement plus

1. Mais très approximatifs et peu certains.

2. Encore s'il est vrai qu'un bataillon de Landsturm ou de Landwehr ne vaut pas un bataillon de l'active serait-il juste de distinguer selon leur qualité les forces employées sur les fronts oriental et occidental. Pour donner un exemple, le 1er juin 1916, on compte au front occidental 1 055 bataillons actifs ou de réserve sur un total de 1 342 ; à la même date, au front russe, seulement 217 bataillons actifs ou de réserve, sur un total de 608. Les formations d'Ersatz et de Landwehr forment les 2/9 du front occidental, les 2/3 du front russe. Les formations de Landsturm montent à 1/8 des troupes du front russe ; elles n'apparaissent pour ainsi dire pas sur notre front.


Nombre de bataillons allemands
1914
1915
1916
1917
Août Sept. Oct. Nov. Déc. Janv. Fév. Mars Avril Mai Juin Juil. Août Sept Oct. Nov Déc. Janv Fév. Mars Avril Mai Juin Juil. Août Sept Oct. Nov. Déc. Janv. Fév. Mars Avril Mai Juin Juil
1 200
1 100
1 000
900
800
700
600
500
400
300
200
100
0
FRONT FRANÇAIS
1080
1171
1083
991
916
919
983
990
943
900
896
921
860
FRONT RUSSE
322
398
571
601
717
645
576
608
683
FRONT BRITANNIQUE
276
300
310
370
495
FRONT BELGE
60
72
84
156
180
204
50
50
40
40
40
40
40
40
40
40

contre les Français que contre les trois autres peuples réunis.

Pourtant ce tableau, si parlant soit-il, ne donne qu'une image appauvrie de la guerre. Ce n'est pas seulement de la mer du Nord aux Vosges que la France et la plus puissante de ses alliées, la Grande-Bretagne, affrontent l'ennemi commun. Il faut voir aussi par la pensée tant d'autres théâtres de notre action : les Dardanelles, l'Albanie et la Macédoine où les Français et les Anglais ont dû ou doivent encore combattre côte à côte l'Allemagne et ses alliés ; — le Congo, le Maroc, le Sud tunisien où les Français ont dû ou doivent encore soutenir de grandes luttes ; — la Syrie, la Mésopotamie, que les Anglais ont conquises, les colonies allemandes qu'ils ont toutes réduites et saisies, les mers surtout, que leur flotte souveraine défend et libère.

En y mettant le prix que l'on a vu, tant de leurs troupes et les meilleures, les Allemands nous ont défaits au premier mois de la guerre, durant ce premier mois seulement : et cette victoire, ce n'est pas principalement leur courage ni leur science qui l'a remportée, c'est leur mépris de la foi jurée, c'est le crime de leur concentration derrière les frontières luxembourgeoise et belge, c'est l'invasion qui les déshonore de la Belgique. Depuis ce sinistre mois d'août 1914, et à considérer les trois années qui suivirent, quand nous ont-ils vaincus? en quel lieu? Ils ont dépensé la part de leurs forces que nous avons dite, pour ne pas prendre Verdun.

IV

AUJOURD'HUI

Ces forces, ils les ont dépensées avec une prodigalité forcenée et vaine, et leurs pertes furent immenses. Leurs bataillons, disions-nous tout à l'heure, représentent chacun, selon les époques de la guerre, tantôt 1 000 et tantôt 800 fantassins ; mais si l'on voulait considérer tous les hommes qui y passèrent depuis 1914 et qui n'y reviendront jamais plus, c'est le quadruple ou le sextuple qu'il faudrait compter. Quand l'empereur

allemand, lui qui « n'a pas voulu cela », passe en revue ses braves Brandebourgeois ou ses fidèles Poméraniens, il peut, à la façon de Xerxès, calculer combien de temps en plus durerait la parade, si les morts, au son des fifres et des tambours, défilaient avec les vivants. En douze mois seulement, d'août 1914 à août 1915, la garde a perdu 42 022 hommes, le VIIIe corps d'armée 42 172, le XIVe 47 515, le XVIe 41 209, c'est-à-dire de 180 p. 100 à 195 p. 100 des effectifs de l'infanterie. Ainsi de tous les autres corps, et sans fin, durant quatre années. Devant Verdun nous les avons usés, pendant des mois, à raison de dix divisions par semaine; sur la Somme, les Anglais et nous, pendant des mois, à une cadence plus rapide et plus sinistre encore. Leurs contingents nouveaux y ont passé aussi bien que les anciens, et l'avril de la présente année aura été pour leur jeune classe 1919 ce que fut pour sa devancière le terrible mois de mai 1917.

Au jeu qu'elle a voulu jouer et tandis que les cloches carillonnaient ses victoires éphémères, l'Allemagne a versé proportionnellement plus de larmes et plus de sang qu'aucune nation, même la France, et il y paraît aujourd'hui, surtout aux regards de l'observateur qui considère la série des mesures de fortune et de nécessité qu'elle a multipliées en ces dix ou douze derniers mois.

Précipitation des appels, dissociation d'un grand nombre des régiments de la série 601 à peine formés, promesses de pardon adressées aux réfractaires et aux déserteurs qui se repentiraient, révocation de nombreux sursis, prélèvements nouveaux sur les services publics et les usines, réduction des effectifs de chaque unité, suppression de maints bataillons de dépôt de l'intérieur [1], ce sont là des symptômes d'usure qui ne sauraient tromper.

Mais encore, quel est le degré de cette usure? Où en sont-ils? Et de quel nom nommer leur état présent? Est-ce gêne ou détresse? inquiétude ou angoisse? fatigue ou épuisement?

Trop souvent déjà et trop tôt cette question a été posée chez les Alliés et résolue par eux dans le sens de leurs désirs. Trop souvent et trop tôt, je ne dis pas tant en France (la

1. Le nombre de ceux-ci décroît continûment depuis mars 1916.

France a tout donné), mais chez les Alliés en général et même en France, nous nous sommes laissé persuader, les uns ou les autres, que l'Allemagne était sur ses fins, qu'elle ne pouvait plus mettre en ligne que des « raclures de dépôts », et trop souvent la presse de l'Entente a accueilli les dépouillements périodiques des listes de pertes prussiennes, saxonnes, wurtembergeoises, venus de La Haye ou d'Amsterdam, ces supputations aux chiffres prodigieux, dont l'intention peut-être, dont l'effet en tous cas était seulement de fournir des arguments, dans nos diverses nations, aux citoyens, d'ailleurs excellents, qui voulaient retirer des combats, ménager, ou réserver tantôt les vieilles classes, tantôt les dockers, tantôt l'élite intellectuelle (élite qui n'est plus qu'une lie quand elle se laisse abriter), tantôt les métallurgistes, ou les mineurs, ou les vignerons, ou les marins de commerce, ou les instituteurs, etc., et enrayer les levées de contingents nouveaux, en un mot, ralentir, à leur insu, l'effort national.

Comprenons bien, au contraire, que l'Allemagne, à toute époque depuis 1914, quelles que fussent ses pertes et ses disponibilités, a combattu et qu'elle combat encore aujourd'hui comme si ses forces étaient intactes et ses ressources inépuisables. Comprenons bien la loi la plus certaine de cette guerre, qui est que l'*Allemagne a monté son entreprise, non pas en durée, mais en intensité.* Par suite, c'est bien à tort que nous nous félicitons chaque fois qu'elle engage dans les combats une catégorie d'hommes qu'à des degrés divers les diverses nations de l'Entente ont encore réservée. C'est bien à tort, par exemple, que nous nous réjouissons, comme d'une preuve de son épuisement, du fait qu'elle a déjà jeté à la bataille sa classe 19 et que déjà elle entraîne sa classe 20, alors que, dans la plupart des nations de l'Entente, les jeunes gens du même âge ne sont pas même recensés. Nous nous réjouissions pareillement, hélas ! aux jours de 1916, quand elle fit donner sa classe 17. Si pourtant l'inverse s'était produit alors, au lendemain de la bataille de la Somme, si les armées allemandes avaient alors compté en moins les 500 000 combattants de cette classe et que les armées de l'Entente eussent compté en plus tous les jeunes Français, Italiens, Anglais, Roumains, etc., du même âge, quel renversement prodigieux de toutes

choses ! L'Allemagne était vaincue, et la guerre finie. C'est sa classe 17 qui l'a sauvée alors, et l'appeler à temps, ce fut un bon calcul, et un calcul équitable au point de vue national [1].

Aujourd'hui, qu'elle ait engagé déjà sa classe 19 et levé déjà sa classe 20, c'est un signe de son épuisement, nous dit-on. Peut-être ; mais peut-être, aussi bien, de son énergie. Nos journaux de ces jours-ci répètent à l'envi que les Allemands ont sur nous la supériorité du nombre, 40 ou 50 divisions, disent-ils, de plus que les Alliés : 40 ou 50 divisions, c'est 400 000 ou 500 000 hommes, c'est-à-dire sensiblement l'effectif de la classe 19 allemande.

L'Allemagne est près d'être épuisée : on le dit et c'est vrai. Mais elle ne l'est pas encore, ainsi qu'il ressort de trois faits très clairs, connus du monde entier.

Le premier est que, la Russie ayant trahi, il n'y a plus de front oriental et que les divisions allemandes ont été ramenées de là-bas; désormais, pour administrer aux internationalistes russes le knout, ou la schlague, qu'ils aiment depuis tant de siècles, quelques vieux bataillons du Landsturm suffiront.

Le second fait est que l'armée allemande en campagne, qui comptait 2 500 000 hommes en 1914, s'est élevée, par voie d'accroissements successifs, à l'étiage de 3 700 000 hommes, atteint il y a un an, et depuis maintenu.

Le troisième fait est que l'on n'a guère vu jusqu'ici l'Allemagne dissoudre un nombre appréciable de ses grandes unités [2] : si elle les maintient, c'est donc qu'elle se croit en mesure de les alimenter.

Combien de temps le pourra-t-elle encore? Un an, ou deux ou quelques mois seulement? C'est un problème primordial assurément, et que, dans les diverses nations alliées, les chefs d'États, les Parlements, les chefs d'armées doivent avoir résolu : il est facile à résoudre. Mais sur ce problème celui qui écrit ces lignes a voulu s'interdire toute enquête,

1. Car, si une armée doit perdre, disons 10 000 hommes dans une bataille, ne vaut-il pas mieux pour la nation et n'est-il pas plus équitable que la perte se répartisse sur onze ou douze classes que sur dix?

2. Cependant elle a dissous, vers la fin d'avril 1918, une dizaine de régiments.

toute hypothèse, et jusqu'au moindre effort de réflexion, afin de rester d'esprit plus libre pour dire ce qu'il va dire.

Celui qui écrit ces lignes n'est que quelqu'un de la foule, « l'homme dans la rue », un simple particulier, mais dont les fils sont au combat, donc semblable à tant de milliers et de millions d'autres hommes en France, en Angleterre, en Italie, aux États-Unis, etc., qui, comme lui, ne sont rien.

Nous ne sommes rien (*Nos numerus sumus et fruges consumere nati*), semble-t-il : en l'espèce, nous sommes très puissants pourtant, tout-puissants pour le bien comme pour le mal, parce que nous sommes l'opinion publique, le sentiment public, et que, dans chacune des nations alliées, qui sont toutes de libres démocraties, chaque fois que se pose, sous une forme quelconque, le problème de la conduite plus ou moins énergique de la guerre, et particulièrement chaque fois qu'il s'agit de mobiliser une catégorie nouvelle de citoyens ou d'appeler une classe de recrutement nouvelle, les gouvernements les plus ardents et les plus forts hésitent, et parfois temporisent, sentant et surtout croyant sentir peser sur eux la résistance du sentiment national.

Il convient donc qu'ils sachent et qu'ils éprouvent à tous nos actes, à toutes nos paroles, que nous sommes nombreux en tous pays, et chaque jour plus nombreux et plus fermes, ceux qui comprennent, quand leurs gouvernants leur demandent des hommes et des hommes encore, que leurs gouvernants ont raison de les demander.

Nous sommes nombreux à le comprendre, Français ou Anglais, Américains ou Portugais, Belges, Grecs, Serbes ou Italiens, non point nécessairement par grandeur d'âme ou par esprit de dévouement à nos Alliés, mais nécessairement par calcul d'égoïsme national et d'égoïsme familial, par simple bon sens.

Le simple bon sens en effet nous montre qu'en face d'une ennemie comme l'Allemagne, c'est une épargne illusoire et une économie très coûteuse, pour une nation quelconque, que de laisser faire ses Alliés en réservant ses propres ressources.

Le simple bon sens nous apprend qu'il n'y a intérêt pour aucune nation à garder à l'arrière de la ligne de feu des dépôts remplis d'hommes : en 1871, au jour où la France fut réduite

à signer la paix humiliante, elle avait dans ses dépôts plus d'hommes inutilisés que l'Allemagne n'avait de soldats en campagne. En effet, le 20 février 1871, la situation générale des forces françaises était telle que, sur un effectif réalisable de 1 397 675 hommes, les armées en opération ne comptaient que 541 974 hommes [1].

Le simple bon sens nous apprend qu'il n'importe pas, surtout à ce moment de la guerre, que, dans de splendides camps de l'intérieur, des conscrits soient entraînés sans fin à lancer la grenade à soixante mètres : il suffit bien qu'ils la lancent à trente mètres seulement, voire à vingt, pourvu que ce soit contre l'ennemi et non plus contre des tranchées pour rire. Et s'il est bien vrai qu'il faut des années, ou même des siècles, pour former tous les rouages spirituels d'une armée, des années ne sont pas nécessaires pour former une bonne troupe d'infanterie : quelques mois suffisent, et les jeunes classes allemandes et françaises l'ont assez prouvé.

Le simple bon sens nous apprend que retarder l'appel d'une catégorie quelconque de mobilisables, et notamment l'appel d'une jeune classe, ce n'est pas seulement accroître injustement la charge des autres, c'est aussi exposer à de plus grands périls ceux-là mêmes que l'on a cru ménager. Pour prendre un exemple, la jeune classe allemande 17 a été engagée six mois ou un an avant la classe 17 des nations adverses, et par conséquent beaucoup de jeunes Allemands de cette classe sont tombés dans les combats six mois ou un an avant qu'un seul de leurs contemporains ait combattu dans les rangs adverses. Mais regardons aujourd'hui, en cet été de 1918, les soldats de cet âge. Est-il évident qu'aujourd'hui la classe 17 allemande soit plus usée que telle des classes 17 des armées alliées? On peut sans paradoxe supposer le contraire, s'il est vrai qu'une jeune classe incorporée dans des régiments riches

1. Voir A. Martinien, *la Guerre de* 1870-1871, *la Mobilisation de l'armée*, Paris, 1911, p. 460. Voici le détail : troupes des armées en opérations, 541 974 hommes, — troupes dans les divisions militaires (on dirait aujourd'hui dans les régions), 354 533 ; — mobilisés dans les camps d'instruction, 55 000, — mobilisés à remettre par les préfets à la disposition de l'administration de la guerre, 54 168, — classe 1871, 132 000, — hommes mariés de 21 à 30 ans, 250 000, — soit, au total, 845 701 hommes qui auraient pu combattre et qui ne virent jamais l'ennemi.

en éléments plus anciens et aguerris risque moins dans l'ensemble et s'use moins vite qu'une autre jeune classe engagée quelques mois plus tard, mais dans des régiments déjà ravagés, et où les aînés ne sont plus là pour encadrer et sauvegarder les cadets.

Le simple bon sens nous apprend, en un mot, que la force militaire d'une nation réside, non pas dans le nombre des bataillons qu'elle pourrait lever, qu'elle promet de lever un jour, mais dans le nombre de ceux qu'elle a déjà levés ; non pas dans le nombre des bataillons qu'elle entretient oisifs à l'arrière des lignes, mais dans le nombre des bataillons qui sont à pied d'œuvre et qui se battent.

Pas un homme de bon sens en France, en Amérique, en Angleterre ou ailleurs, qui puisse réfléchir une heure à ces choses sans les reconnaître vraies. Et nous sommes des millions de citoyens qui y avons réfléchi, et qui les reconnaissons vraies. C'est pourquoi nos cœurs unanimes peuvent apporter à nos chefs d'États, à nos Parlements, à nos chefs d'armées, pour la victoire, un grand surcroît de force. Le temps travaille pour nous, a-t-on dit, mais l'Allemand, qui le sait, s'applique à contrarier son travail. Qu'il en soit donc de cet allié comme de plusieurs autres, dont le concours est purement nominal : tâchons de nous passer de lui. Il s'agit de vaincre : mieux vaudra tôt que tard.

JOSEPH BÉDIER

L'HOMME

QUI VENDIT SON AME AU DIABLE...[1]

En recourant à toutes les ressources de son imagination, Martial n'avait obtenu qu'un répit de quatre mois. La grande ardeur de lutte une fois passée, il se sentit très malheureux ; il ne lui restait rien à gagner. Il avait beau s'évertuer en combinaisons compliquées, il se heurtait à des obstacles pratiques ; s'il avait pu prendre à bail l'entretien du canal de Panama, il était sauvé pour une demi-année ! L'affaire n'eut pas de suite.

Les jours passaient, un à un ; cet homme rassasié de tout s'ennuyait sans joie; les secrétaires se tournaient les pouces. Tambouille, affolé devant la marée montante du numéraire qui submergeait ses coffres, réclamait des ordres :

— Que dois-je faire?

Martial répondait invariablement :

— Achetez !

Tambouille achetait des valeurs, n'importe lesquelles, des titres dépréciés, des actions dont les Pieds Humides ne tenaient même plus commerce ; et ces reliquats de catastrophes boursières prenaient aussitôt une valeur merveilleuse ! Un tel phénomène déroutait le vieux caissier, qui se mit à jouer

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin 1918.

pour son compte, sur les indications transmises par le patron. Vint un jour où Tambouille se découvrit millionnaire ! Il ne céda pas au vertige de l'agiotage ; il convertit son gain en modestes placements sur l'État, et s'en fut, incontinent, donner sa démission à son chef. Martial éprouva une sincère douleur à se séparer de ce sous-ordre, qui ne discutait pas, et qui exécutait toutes les consignes, pour absurdes qu'elles lui parussent. Ce dernier ami se retirait ; plus rien ne rattachait Bienvenu à son passé. Il pleura et se résigna. D'ailleurs Tambouille était voisin du gâtisme; il finit ses jours à Courbevoie, où il mourut, dans une triste aisance. L'oisiveté le tua ; encore une victime de Satan.

Pour remplacer son homme de confiance, Martial engagea la pire fripouille qu'il put découvrir. Ce fut un nommé Surot, qu'il promut au poste de caissier principal ; le Surot en question avait forcé l'estime générale en se laissant pincer successivement dans l'organisation de tous les guets-apens que la finance cosmopolite a tendus sur le chemin de l'épargne française, depuis le début du XXe siècle. Chaque semestre, Surot, convaincu de fripouillerie, s'en allait purger des condamnations pour escroquerie, abus de confiance, faux en écritures, etc., etc. Martial se frottait les mains :

— Cet homme-là me volera magistralement !

La suite des événements le déçut ; Surot trompa toutes les espérances que Bienvenu avait pu fonder sur son « homme de défiance ». Il ne manquait à Surot que d'être rassuré sur l'avenir pour embrasser la vocation d'honnête caissier. Dès qu'il eut une position stable, dans une maison sérieuse, il prit à cœur de se relever aux yeux de ses concitoyens. Non seulement il fut d'une probité déconcertante, mais il dédia sa vaste intelligence à la prospérité de la Banque Bienvenu ! Jamais il ne détourna un centime des sommes à lui confiées ; investi des plus larges pouvoirs, il conduisit au triomphe des combinaisons tout a fait remarquables, dont il réservait le bénéfice à ce bienfaiteur, qui l'avait tiré de la geôle infâme pour le replacer au premier rang des vivants. Martial pensa, en guise de remerciement : « Quel idiot ! » Et de se replonger dans les cogitations que lui imposait la fatalité...

Ce combat sans trêve usait les forces morales du malheureux ; la moindre déconvenue irritait un garçon trop accoutumé, dès les premiers jours de son expérience, à ne pas rencontrer d'obstacles ; maintenant, les difficultés s'amassaient ; les puissances se coalisaient contre sa fringale de dépenses. Placier du métal maudit, et plus à plaindre que le plus miséreux des commis voyageurs, il n'arrivait pas à caser sa marchandise. Le match que Jacob entreprit avec l'Ange ne dura qu'une nuit ; la lutte que Martial avait acceptée, et qu'il continuait résolument avec l'Ange du Mal, durait depuis plus d'un an. A cette discipline terrible, son esprit s'était mûri, son âme s'était trempée ; il avait des idées générales, et contemplait l'univers de très haut : *Eritis sicut Dei !* En était-il plus heureux? Trois choses isolent une créature plus sûrement que ne ferait l'égoïsme : ce sont la Richesse, l'Ambition et la Pensée. Concevez-vous la mélancolie de celui qui, s'étant élevé au-dessus des mortels ordinaires, ne peut plus se pencher vers eux, aux heures d'angoisse et leur mendier un peu de pitié?...

Le cercle où Martial fréquentait se glorifiait d'un jardin suspendu en bordure d'une des plus majestueuses places parisiennes ; les habitués, d'abord méfiants envers ce nabab, avaient consenti à supporter sa présence, sans trop protester ; il ne jouait jamais, sachant que le Diable, roi du hasard, l'eût fait méchamment gagner ; toutefois, ayant le droit de prêter (puisque le prêt est une affaire, et très différente de ce don, interdit par les susdites conventions), il se laissait taper par le premier venu. Il mettait tant de bonne grâce à rendre service, qu'il était devenu sympathique à tous ; ce gaillard qui, au dire des gens bien informés, possédait les plus beaux bijoux, avait la coquetterie de n'en porter aucun. Le gentleman-type évite d'être remarqué ; son élégance sobre le trahit aux yeux exercés d'un mondain. Le nabab était simple, distant, quoique cordial ; il ne parlait qu'à de rares camarades et allait, solitaire, s'asseoir à la terrasse qui domine la place de la Concorde. Il restait là, quelques minutes, à rêvasser devant l'adorable spectacle du Paris estival. Un décavé s'approchait, lui serrait la main, lui glissait quelques mots à voix basse :

— Comment donc? Cher ami !... Avec joie ! Vous me rendrez ça quand vous pourrez ! Ça vous suffit? — répondait Martial, en tirant de sa poche quelques billets.

L'autre remerciait dignement, et s'enfuyait vers la salle de baccara. Martial reprenait l'éternel thème de ses réflexions : dans quel fossé jetterait-il son cruel fardeau?...

La place de la Concorde est le plus merveilleux endroit de la terre ; les plus nobles monuments lui font une précieuse ceinture ; par delà les quais, des perspectives variées s'indiquent : la lumière en change l'aspect, créant à chaque instant des sujets de gravure. Les arbres des Champs-Élysées répandent une fraîcheur exquise, et vous incitent à quitter vos ennuis pour gagner le Bois au plus vite. Tout proclame une historique joie de vivre, qui n'a sa pareille en aucune capitale. Les passants eux-mêmes semblent déclarer, par leur contenance :

— Comme nous sommes contents de passer ici !... Nous habitons la plus belle des cités, dans le plus beau des pays !

Le poème de la grande ville s'épanouit en liberté sous l'indulgence d'un ciel qui ne fut jamais médiocre ; cette place s'illumina de couchants mémorables. Elle illustre la force d'une nation demeurée fidèle à son idéal traditionnel à travers toutes les vicissitudes de son épopée. Martial, certain après-midi, tandis qu'il était installé à sa table, sur la terrasse, se laissa gagner par la cordialité du décor :

« Après tout, pensa-t-il, je suis un incurable idiot ! Je gâche ma vie, afin de la prolonger ! Je suis pareil à ces imbéciles stigmatisés par le poète latin qui, talonnés par le besoin de ne pas mourir, perdaient les vraies raisons d'exister. Tout compte fait, j'ai quatre mois d'avance sur ma condamnation ! J'ai distancé le Diable ! Quatre mois, cela représente cent vingt-deux journées radieuses, dépouillées de tout souci ! Au bout du fossé la culbute !... Mais durant cent vingt-deux fois vingt-quatre heures, j'aurai joui des félicités multiples qui sont mon apanage, et que j'ai négligées ! Quatre mois pleins !... Ensuite advienne que pourra !... »

— Pardon ! — dit quelqu'un, interrompant cette songerie, — vous vous trompez, mon jeune ami ! Vous avez mal calculé, car il vous revient un jour de plus !

Martial se retourna ; le Diable était assis à la table voisine, et sirotait son porto, tout en parcourant un journal du soir. Martial balbutia terrifié :

— Vous êtes du cercle?...

— Vous en êtes bien, mon cher! — reprit le Diable. — D'ailleurs je suis de tous les cercles, ainsi que Dante a pu vous le rapporter.

C'était la deuxième fois que le fils Bienvenu rencontrait le Tentateur ; celui-ci n'avait pas modifié sa personnalité ; il présentait toujours l'aspect d'un gros petit bourgeois aux manières communes, rasé de frais, familier et légèrement cynique. Comment avait-on accueilli, dans un club aristocratique, un individu aussi mal léché? Il offusquait le décor par sa mise si négligée !... Le Démon suivait d'un œil amusé les signes de dégoût que son interlocuteur ne dissimulait pas.

— Cela vous chiffonne d'avoir un patron mal habillé ! — fit-il. — Vous n'étiez pas aussi « gailleux », il y a seize mois, quand nous nous rencontrâmes devant la Bourse !.... Vous avez parcouru du chemin depuis !... Mon cher enfant, vous vous êtes décrassé, je n'en disconviens pas ! J'aime que mes serviteurs soient corrects.

— Je ne suis pas votre serviteur ! — reprit Martial courroucé. — Je suis votre adversaire !...

— Tout beau !... Mettons que vous êtes un ennemi qui me servez ! Le cas est fréquent. Je dois cependant vous rendre hommage ! Vous m'avez étonné, mon garçon ! Vous vous êtes révélé comme un rude jouteur, et vous contrariez mes calculs. Quand je vous ai toisé, je vous ai largement concédé un semestre de résistance. Je vous cantonnais en des désirs mesquins, vite comblés. Vous avez, tout de suite, transporté la lutte sur de plus vastes terrains. Mes compliments ! Votre âme me coûtera plus cher?... Bah ! Elle n'acquiert que plus de valeur. Vous la façonnez, vous la rendez plus digne de Moi : vous êtes en passe de devenir vraiment quelqu'un ! Seulement, je vous avertis : je discerne, chez vous, des prodromes de lassitude. Tout à l'heure, vous me rappeliez ce lamentable docteur Faust, qui était un autre personnage que vous et qui sombra néanmoins dans le « taedium » de tout.

— Faust a été sauvé par Marguerite.

— Ne me rappelez pas les incidents les plus fâcheux de mon histoire, — reprit le Diable. Il ajouta : — La race des Marguerites ne s'est pas perpétuée ; je me sens de taille à vaincre l'Homme parce qu'il n'est plus soutenu par l'amour de la Femme.

— Qui sait? — objecta Martial, soudain songeur. — Si je cherchais par là?...

— Petit garçon ! Vous n'êtes décidément qu'un tout petit garçon !... Vous ne trouverez que des créatures vénales, ou de pauvres filles que vous corromprez. Les autres, les femmes honnêtes, ne vous écouteront pas. Une femme honnête ! Ce n'est intéressant pour personne, même pas pour les romanciers !... Si jamais une fille de la première pécheresse vous aime pour vous-même, vous serez perdu, puisqu'elle sera désintéressée. Quant aux autres, il en va d'elles comme les pierres précieuses ; vous aurez vite acheté tout ce qui est à vendre. Je n'essaie pas de décourager vos emprises ; vous m'arracherez peut-être un ou deux mois de répit, mais au prix de quelles désillusions !... Ah ! Vous voulez entreprendre le métier de « séducteur professionnel »? Allez-y, mon cher!... Laissez-moi vous dire que c'est la plus sinistre des fonctions humaines ; je vous attends à la sortie ! Plus tard, vous me communiquerez la conclusion de vos aventures, quand nous en causerons, bien au chaud.

Sur ce mot, d'une ironie douteuse, le Diable interrompit l'entretien ; du reste, un valet de pied s'avançait respectueux et prévenait « M. Durand » qu'il y avait une place libre à la première table du bac. M. Durand se leva, salua correctement son voisin, et s'en fut avec cette excuse :

— Pardonnez-moi !... Les devoirs de ma profession !

Martial le regarda partir ; puis il détourna les yeux sur la place. Hélas ! La joie de vivre avait disparu ; disparu aussi, l'espoir de réussite passagère ! Le Diable avait accompli son œuvre ; il avait flétri les fleurs de plaisir qui, un instant, embellissaient le jardin secret du réprouvé. Le fils Bienvenu se ressaisit. Allait-il renoncer? Jeter l'éponge, comme un boxeur démoralisé? M. Durand l'aurait vaincu trop facilement ! Jusqu'ici, le royaume des voluptés acces-

sibles était resté fermé au nabab ; si l'homme est un « roseau pensant », la femme est un « roseau dépensant ». Que de possibilités s'ouvraient avec l'aide de l'enfant malade ! Évidemment, c'était un plan tout différent à établir, mais combien plus simple !... Des cavatines traînaient dans la mémoire de ce jeune homme médiocrement doué pour la musique ; il y a des opéras nombreux où aux environs du deuxième acte, le héros s'écrie : « A moi, les plaisirs ! » Et les plaisirs viennent, sans se faire prier, ayant revêtu leur forme charnelle de figurantes bien nourries.

Martial ramassa le journal jeté à terre par le Diable, lors de son départ ; il consulta le courrier des théâtres ; notre plus grand établissement lyrique proposait à la curiosité des Foules *Faust*, avec mademoiselle Élisabeth Thyss, dans le rôle de Marguerite. Le descendant des Bienvenus n'avait, oncques, ouï parler de mademoiselle Thyss. Mais, comme tous les Français de son âge, il avait entendu *Faust* une bonne demi-douzaine de fois. Cette légende morale naguère l'aurait charmé, d'autant qu'il l'écoutait grâce à des billets donnés. Pour lui, l'Opéra, c'était *Faust* et *Faust* c'était l'Opéra ; ne le blâmons pas ! Beaucoup de directeurs éminents, promus au gouvernement de notre grande scène nationale, n'ont pas eu de meilleures conceptions artistiques, touchant le drame musical (les autres se sont ruinés). Mais l'anecdote de « l'Homme qui vendit son âme au Diable » prenait, au regard de Martial, une saisissante actualité. Un vieux savant gâteux, rajeuni par l'efficacité d'un élixir, avait mené une vie de polichinelle, séduit des filles, tué des bretteurs, tutoyé des courtisanes antiques, et fini en odeur de sainteté ! Nul spectacle plus réconfortant ne s'offrait au propre successeur du lubrique docteur immortalisé par Gœthe. Ce fut à la suite de ces réflexions que le nabab entreprit la conquête de mademoiselle Thyss, dans le rôle de Marguerite.

***

Le Faust moderne requit un vague compagnon de cercle, M. des Thambures, auquel il avait prêté trop de sommes pour que celui-ci refusât d'entendre l'ouvrage de feu Gounod.

Le métier de tapeur a ses rudes exigences. Plaignons cet infortuné, qui abhorrait le chœur des Vieillards, et passons.

M. des Thambures, cicérone élégant à l'usage des parvenus, se soumit. Quand sonna l'heure du dîner, Martial le retrouva au restaurant ; ces messieurs dépêchèrent un repas séant à leurs gastralgies ; cependant qu'ils chipotaient des nourritures, le nabab questionnait son camarade :

— Alors cette Thyss est vraiment jolie?

— Mieux que jolie !... La figure manque peut-être de régularité ! Mais les yeux, mon cher ! Les yeux ! Ils ont une puissance extraordinaire. Mademoiselle Thyss a semé des complications dans un royaume proche de notre République. Ce fut toute une histoire ; le monarque s'était emballé, il avait écrit des lettres compromettantes, que la demoiselle entendait garder. Il fallut une intervention diplomatique ! Méfiez-vous, mon cher Bienvenu ! Elle a les dents longues, cette donzelle !...

— Bah ! — fit Martial, — elle ne dévorera pas ma fortune !

— Ne croyez pas cela ! Certes, je ne puis vous dissuader de suivre votre caprice. Un homme tel que vous se doit d'être l'amant d'une artiste lyrique aussi appréciée. La plus rapide liaison avec mademoiselle Thyss vous attirerait beaucoup de considération. Laissez-moi vous parler franchement : il vous manque d'avoir une amie voyante. Vous avez trop dissimulé votre existence sentimentale.

— Je n'ai connu l'amour que par rencontre, — avoua Martial.

— Voilà la faute ! — s'exclama M. des Thambures. — Tous les personnages en vue ont une maîtresse dans le monde des théâtres ; ils sont trompés, cela va de soi. Les hommes se classent en deux catégories : ceux qui donnent de l'amour pour avoir de l'argent, et ceux qui donnent de l'argent pour avoir de l'amour. Je ne vous ferais pas l'injure de vous ranger parmi les premiers.

— Vous êtes bien aimable ! — remarqua en passant Martial.

— Dans ce cas, de quoi vous plaignez-vous ! — continua des Thambures. — Vous n'êtes pas beau ; mais vous n'êtes pas déplaisant, au contraire. Votre relative jeunesse vous

assure des succès dont vous pourrez vous enorgueillir entre hommes. Ne comptez pas que mademoiselle Thyss vous adore ; je parie, pourtant qu'elle vous accordera quelques jours de bonheur, peut-être quelques semaines.

— C'est tout ce que je lui demande, — conclut Martial.

Déjà le charme de l'aventure était gâché ; il ne s'agissait que d'une affaire à conclure au plus tôt. Dès le lever du rideau M. des Thambures et son ami s'installaient dans leur loge. L'opérette de Gounod se déroula devant un public nombreux ; la distribution réunissait les noms d'artistes estimés. Faust avait un fort accent marseillais ; Méphisto ne pouvait cacher qu'il venait du Midi ; plus tard un Valentin provençal chanta dans cette belle langue d'« ail » que l'on ne saurait renier quand on a de la voix. L'auditoire ne semblait pas s'apercevoir du comique intense qui se dégageait de cet ensemble. L'apparition de Méphisto, en costume de carnaval, surgissant d'un trou circulaire, ne souleva aucune objection. Martial songeait à un autre Diable, au véritable, plus terrible sous son aspect bonasse, à M. Durand, si peu décoratif en ses vêtements fripés, mais si menaçant ! Le drame qu'il vivait lui parut médiocre, rapetissé aux proportions d'une historiette vulgaire. L'artifice du théâtre déshonorait la Damnation !

Marguerite se montra quelques instants, accomplissant sa promenade sur les bords du fleuve ; le Faust méridional, en collant mauve, lui adressa, selon la tradition séculaire, les mots que les messieurs, suiveurs de femmes, chuchotent à l'oreille des jeunes filles dont le frère est à l'armée. (Il y a de quoi !) Avec beaucoup de dignité, mademoiselle Thyss le remit à sa place, en lui jetant « qu'elle n'était ni belle, ni demoiselle, et qu'elle n'avait pas besoin qu'on lui donnât la main pour faire le chemin !... »

Cette cérémonie accomplie, elle regagna son humble logis, situé quelque part, dans la coulisse de gauche. Le Faust de la salle avait eu à peine le temps de l'entrevoir ; elle n'avait fait sur lui qu'une impression médiocre : elle était grande, maigre, se tenait assez maladroitement en scène, comme presque toutes les cantatrices; toutefois, le peu qu'elle avait à chanter ne permettait pas de la juger, en tant qu'artiste. Le tableau suivant nous transportait dans le jardin de Gret-

chen : un petit enclos, orné d'un parterre pelé par deux mille soirées, aux fleurs fanées devant que Siebel les cueillît, une maisonnette de garde-barrière. Dans cette demeure chaste et pure, chaque personnage pénétrait à son tour, violant les règles de la civilité ; le naïf Siebel, très pratique en somme, cueillait les propres fleurs écloses dans le jardin de sa bien-aimée, pour les offrir à la dite, ce qui supprime les frais onéreux chez les fleuristes ; il les aspergeait d'eau bénite, afin d'entretenir leur fraîcheur, procédé que les horticulteurs ont le tort de négliger. Méphisto et son élève issirent de la porte commune, le docteur s'extasia sur la virginité de l'ambiance ; ce savant recrépi n'avait donc pas visité les villas de la banlieue parisienne?... Satan et son complice dressèrent le piège du coffret à bijoux, en bonne place, et se retirèrent afin d'attendre le résultat de leur manigance, dans le potager de la cantonade. Marguerite, survenue, renifla le bouquet de Siebel ; elle se mit, ensuite, à filer le lin, faute grave contre l'observance du dimanche. Ce n'était pour elle que l'occasion d'un mélodique hommage au roi de Thulé, qui mourut pour avoir trop vidé sa coupe d'or ciselé. Mademoiselle Thyss détailla la piètre anecdote de ce monarque avec une langueur pensive qui souleva les esprits. Des applaudissements éclatèrent, dont quelques-uns n'étaient pas dus à la claque. Au souvenir de sa rencontre récente avec l'ami du Démon, elle eut une délicieuse angoisse, que tous les professeurs du Conservatoire s'ingénient à perpétuer depuis un demi-siècle. Une jeune orpheline moderne aurait seulement pensé : « Quel était cet ignoble individu qui osa m'aborder en pleine rue? » Non !... Gretchen soupira : « Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme. » Autre temps, autres mœurs ! Poursuivons notre critique ; n'importe quelle personne qui découvre, dans son jardin, un coffret rempli de bijoux dont elle ignore la provenance est tenue de le porter au commissariat le plus voisin, et de contresigner sa déclaration ; au bout d'un an et un jour, si le propriétaire de l'objet ne l'a pas réclamé, la susindiquée personne entre en légitime possession de sa trouvaille, après les formalités d'usage. Si Marguerite s'était conformée aux règles de la loi, elle se fût épargné bien des déboires ; Gœthe et ses librettistes n'ont pas songé à cela ! La coupable

Marguerite, aveignant le coffret, l'ouvrit et se para de bijoux grossiers qu'un nouveau riche eût écartés avec horreur! Ce nonobstant, elle admira, dans son miroir, la révoltante quincaillerie dont elle avait garni la Beauce de sa poitrine. Martial était désolé, les plus superbes notes lancées par mademoiselle Thyss n'étaient qu'un vain bruit aux oreilles du séducteur. Comme tout cela s'avérait bête!... Quel sombre idiot que ce Faust!... N'aurait-il pas pu circonvenir sa proie, sans cet attirail burlesque?... Il n'avait qu'à se présenter, par cette belle nuit de printemps, et dire : « Voilà!... Je suis la Jeunesse, le Désir!... Je suis l'Être dont tu as rêvé, dans tes songes les plus purs. Ne cherchons pas de complications inutiles; ne t'obstine pas à filer, cela abîme tes jolies mains. Je suis riche, je t'aime; où est ta chambre?... » Au lieu de ce langage robuste, des romances, des duos, des valses! Méphisto et son acolyte surgissent du potager prosaïque; Faust prend le bras de Marguerite, comme s'ils devaient se rendre à la mairie de l'arrondissement. Tout de suite, cette jouvencelle si réservée, ressent un désir immodéré de se raconter. « Mon frère est soldat, j'ai perdu ma mère! Puis ce fut un autre malheur, je perdis ma petite sœur! » Est-ce que cela regarde l'amant impatient, que la fringale harcèle? Pourquoi les femmes, avant de se livrer, tiennent-elles à étaler leur biographie? « J'appartiens à une excellente famille, ruinée par des revers de fortune », etc., etc. Est-ce pour mettre en valeur le sacrifice consenti d'avance? Dans ce cas, n'insistons pas! Marguerite entraîna son amant vers la maisonnette, tandis que le Diable lançait un rire sardonique, peu réussi. Le rideau tomba; il n'était que temps...

M. des Thambures, malgré lui, applaudissait : la magie de ce théâtre mesquin l'avait ensorcelé; il fit relever à trois reprises le rideau solennel, puis s'écria :

— Il n'y a pas!... C'est une belle chose! Je la connais par cœur, mais je ne puis me défendre, l'émotion est la plus forte! Cette malheureuse Marguerite tout de même!...

— Peuh! — fit Martial écœuré, — une couturière à la journée, que l'on grise avec une sérénade de café-concert, que l'on tente avec des joyaux de mauvais goût, une poésie de bar-

rière ! Croyez-moi, mon cher, tout cela est triste à pleurer. J'ai envie de me sauver.

— Vous êtes difficile, — insista M. des Thambures, qui ne voulait pas renoncer à ses fonctions d'introducteur. — Vous n'avez pas apprécié l'interprétation? Mademoiselle Thyss est très personnelle, quelle voix!... Quel art impeccable... Et quelle femme !... Souple, gracieuse ; une ingénuité qui n'ignore aucune rouerie. On comprend que cette femme-là ait plu à des rois !

— Ça prouve que les rois sont aussi snobs que leurs simples sujets. Mademoiselle Thyss n'est point déplaisante. Rompant avec la tradition des chanteuses à voix, elle est svelte ; de là son originalité; une Marguerite maigre, cela se remarque. Par ses gestes excessifs, elle rappelle l'invention du regretté Chappe, auquel on infligea une bien vilaine statue.

— Voulez-vous voir mademoiselle Thyss de près, dit toutefois M. des Thambures, qui suivait son idée — Nous avons le tableau du Duel, puis c'est le Ballet. Cela nous assure vingt minutes pour vous présenter à la grande artiste ; vous lui offrirez l'hommage de votre admiration.

— Je lui offrirai tout ce qu'on voudra, sauf ça, — répondit Martial, grognon.

Il assista au duel inégal que Valentin soutint contre son beau-frère de la main gauche. Une fois couché à terre, le digne guerrier apostropha sa sœur, accourue avec un léger retard, et proclama une de ces vérités supérieures dont les agonisants ont la révélation quasi-divine : « Souviens-toi, Marguerite ! Ce qui doit arriver arrive à l'heure dite ! » L'effort mental fut trop considérable pour un brave militaire, peu habitué à remuer des idées générales ; Valentin s'empressa de ne pas survivre à son déshonneur. Le moment que Martial redoutait secrètement était arrivé, le moment de la présentation. M. des Thambures dit :

— Voulez-vous écouter l'acte de l'Église? Il vaudrait mieux employer ce temps à faire le tour, en flânant, et prendre par l'accès des artistes, puisque vous n'avez pas vos entrées sur la scène. Encore un oubli ! Vous devriez être abonné à l'Opéra !

« Je le serai dès ce soir ! » pensa Martial, qui regrettait de n'avoir pas plus tôt encouragé les arts lyriques.

Ces messieurs prirent leurs pardessus, sortirent par le péristyle, et, à pas lents, comme le Jeune Malade, se dirigèrent vers la porte du personnel.

— Ne nous pressons pas, Marguerite est en train de prier ; Méphisto, caché dans un pilier, téléphone à la pécheresse une désespérance irrévocable. Fumons un de vos délicieux petits havanes verts, cependant que je vous mets au courant de la situation. Suivez-moi avec attention : mademoiselle Élisabeth Thyss, premier prix de chant et d'opéra, deuxième prix d'opéra-comique, était, au Conservatoire, protégée par un grand industriel, fabricant d'automobiles, et représentant de la circonscription d'Angers, où cette jeune artiste vit le jour. Engagée une première fois par le directeur de notre grande scène lyrique, elle se distingua, dès ses débuts, par une froideur et une absence de génie qui lui valurent les plus flatteuses appréciations des connaisseurs et de la critique. Elle possédait une voix fort belle, de tessiture très étendue : le soprano dramatique, sans conteste possible. A part ça, pas l'ombre de sensibilité, ni d'intelligence scénique ! Je vous préviens : mademoiselle Thys n'a point de cœur ; pareille à toutes les dames qui chantent, et que leur métier rend un peu folles, elle a une sensualité déréglée, qu'elle baptise, périodiquement, du nom de « passion ». Là est son point faible : tous les trois mois, elle s'éprend d'un ténor famélique, ou d'un rastaquouère ; son commanditaire est averti de ces frasques, et la lâche. Mademoiselle Thyss, assagie par la catastrophe, se met en quête aussitôt d'un nouvel ami sérieux ; chaque fois, comme elle est à bout de ressources, l'ami est obligé de reconstituer le matériel gaspillé par le ténor ou le métèque passionnel : bijoux, mobilier, garde-robe, que sais-je ? Les plus robustes fortunes ont peine à y suffire.

— Hé ! — fit Martial, — pour coûteuse qu'elle soit, mademoiselle Thyss ne parviendrait pas à entamer mon patrimoine.

— Oh ! Mon bon ! Ne vous avancez pas trop ! Surtout ne commettez pas la gaffe d'aimer cette créature ! Elle vous mènerait plus loin que vous ne voulez aller. Je vous le répète, la cantatrice est le plus souvent une créature dépourvue de caractère ; à force d'incarner Carmen, Manon, Marguerite,

Louise, elle s'imagine qu'elle participe à la renommée de toutes ces héroïnes féroces, victorieuses de l'homme et magnifiées par lui. Cette pure artiste ne souhaite que l'argent ; dès qu'elle le possède, elle s'attache à gagner la respectabilité, cette sainte Périne des vieilles pécheresses; toujours l'ambition du « paroistre » ! Étonner l'opinion par son luxe et ses déréglements; telle est la première maxime d'une courtisane; l'étonner par son mariage et sa piété, telle est la seconde. Mademoiselle Thyss n'en est, Dieu merci, qu'à ses débuts : elle n'exigera pas que vous lui donniez votre nom. Je reprends la biographie de mademoiselle Thyss. Chassée de l'Opéra, elle passa, selon la norme, à l'Opéra-Comique ; elle s'afficha en compagnie d'un boursier marron, d'un marchand de confections, d'un sénateur métallurgiste; dans le même temps et sous le même rapport, elle faisait, successivement les délices d'un jeune médecin, d'un inventeur de pompe aspirante, d'un aviateur renommé, d'un champion de boxe ; nous négligerons d'enregistrer les noms de ces citoyens, qui sont toujours prêts à proposer vingt-cinq louis pour obtenir la faveur d'un entretien rapide, en des demeures discrètes.

— Mais c'est une fille ! — s'écria Martial, indigné.

— Non ! Elle a le corps sur la main ! Avec ça, une soif d'égards dont vous n'avez pas idée ! Ne vous avisez pas de lui parler tout de go, familièrement. Elle vous rabrouerait ! Rappelez-vous qu'un souverain l'honora, durant une semaine, de ses royales faveurs, si bien qu'elle esquissa un chantage, lequel lui valut d'être expulsée. Ce sont des titres à la considération. Maintenant, vous êtes renseigné ; entrons-nous?

Martial écoutait ce roman, dont la pauvreté le navrait ; le personnage principal en était répugnant ! Les abords de la Grande Volupté, pareils à ceux d'une grande ville, étaient abjects, en vérité. Il faillit reculer devant l'épreuve, pourtant, il l'accepta :

— Entrons !

Dans le vestibule, M. des Thambures parlementa, une seconde, avec le concierge :

— Le tableau va finir, messieurs. Mademoiselle Thyss rentre dans sa loge pour le changement du dernier acte. Montez au troisième, suivez le couloir, et tournez !

Des Thambures, tout en précédant Martial, pour lui indiquer le chemin, lui confia :

— Ce concierge, du nom de Mauchamps, est un type !... Il en a vu, depuis un demi-siècle qu'il garde cette porte ! Ah ! s'il écrivait ses mémoires !

En effet, si tous les concierges officiels écrivaient leurs mémoires, si tous les gens de maison confiaient leurs indiscrétions à la postérité, nos petits-fils seraient munis de documents déconcertants, touchant les grands personnages qu'éclaire, une seconde, le projecteur de la célébrité. Des Thambures, qu'animait le démon de l'entremise, grimpait les escaliers avec allégresse ; arrivé au palier, il poussa une porte vitrée, entraîna Martial le long d'un interminable corridor très large ; puis ce fut un autre corridor, hanté de personnages moyenageux et dolents. Au lointain, une musique étouffée, les sons de l'orgue, des chœurs chantant un hymne religieux. La lueur diffuse d'un plafonnier permettait tout juste de vérifier les numéros des loges.

— C'est ici, — murmura des Thambures, — restez un peu à l'écart, c'est plus convenable.

Martial s'éloigna ; un grondement sourd annonça d'abord que la toile était baissée, puis qu'elle se relevait, puis qu'on la baissait encore, pour la relever de nouveau, et ainsi de suite. Faust s'impatientait; un brouhaha subit monta de la scène ; des voix joyeuses s'exclamaient ; le petit peuple de l'Opéra se réjouissait d'avoir bientôt achevé son dur labeur. Au fond du couloir parut une femme assez grande, Gretchen en personne ; pour marcher plus vite, elle avait relevé sa jupe, décelant des jambes minces, à chevilles très fines. Deux longues nattes en filasse tombaient, encadrant un visage petit, carré, où pointait un nez insidieux, que l'on eût dit affilé ; c'était mademoiselle Thyss, radieuse de ses quatre rappels. Elle parlait haut, comme il sied à une première chanteuse qui a du succès, et criait :

— Je suis crevée ! Tout à l'heure, je serai fraîche pour les Anges purs ! Pourvu que ma dinde d'habilleuse m'ait fait chauffer mon gargarisme !... Oui, on atteint dix-huit mille francs, ce soir !...

Au moment de rentrer dans sa loge, elle s'arrêta :

— Tiens !... Des Thambures ! Vous êtes venu m'entendre? C'est gentil de votre part !

Et serrant la main tendue, elle ajouta :

— Croyez-vous que Laplanque a été mauvais?... Moi, je ne chante plus avec lui ; il vous fiche dedans, à chaque note ! Entrez donc !...

— Pardon, — s'excusa des Thambures, — mais j'aurais désiré vous présenter un de mes excellents amis ; le comte Martial Bienvenu, qui est enthousiaste de votre talent...

— Oh !... Très volontiers ! — dit mademoiselle Thyss.

Martial se rapprocha ; des Thambures procéda aux présentations. Faust susurra des paroles inintelligibles, où il était question d'interprète inoubliable, de soprano merveilleux, d'impression esthétique sans précédent, etc... Il se sentait aussi grotesque que peut l'être un homme mal convaincu, qui félicite une comédienne lyrique. Mademoiselle Thyss interrompit ces fadaises :

— Ça va ! Tant mieux si vous ne vous êtes pas trop ennuyé !... Ne restons pas dans les couloirs, qui sont mortels. Venez dans ma loge !

Elle introduisit ses visiteurs dans une vaste pièce impersonnelle, dénuée de meubles. Un vague monsieur, à la figure morne, se leva d'une chaise, près de la coiffeuse. Marguerie désigna les personnages :

— Monsieur Boulonnet, un de mes amis. Le comte des Thambures, le comte Martial de... Chose... Tarvenu...

— Bienvenu, — rectifia peureusement Martial.

— Oui, c'est la même chose ! Messieurs, je vous laisse ; causez, pendant que je me mets en tenue de prison !

Elle s'enfuit derrière un paravent, où l'attendait une habilleuse invisible. Les trois hommes n'osaient s'entre-regarder, encore moins s'adresser la parole. M. Boulonnet, en sa qualité de premier occupant, s'avérait le plus gêné. Il avait une bonne figure ronde, qu'ennoblissait un air de tristesse et une toute petite brosse à dents de moustache, poivre et sel. Courtaud, trapu, il avait conscience de mal représenter le familier d'une artiste subventionnée; il emprunta une contenance, en manipulant le couvercle d'une boîte à poudre de riz placée sur la coiffeuse ; derrière le paravent, mademoiselle Thyss se garga-

risait, échangeant à demi voix, des réflexions avec l'habilleuse. Que les minutes étaient lentes! Mademoiselle Thyss reparut, vêtue du lin des condamnées à mort ; M. Boulonnet, suppliant, lança un :

— J'ai quelque chose à vous dire ! — qui était plutôt impoli pour l'assistance.

Mademoiselle Thyss fronça les sourcils, puis sourit à ses hôtes :

— Vous permettez? — et entraîna M. Boulonnet dans l'extrême coin de la chambre. Le colloque fut court, on entendit des lambeaux de phrases que Gretchen arrachait, sèchement :

— Oh ! Que vous êtes assommant !... Non !... Je suis fatiguée !... Ce rôle me tue ! Eh bien ! c'est ça !... Au revoir !... A demain matin !

M. Boulonnet, pour se retirer, dut passer devant les autres ; le ravage moral que décelait son visage, était horrible à voir ! Il salua d'un bref « Messieurs ! » et s'en fut. Son pas sonna dans le couloir, un pas lourd, désespéré... Mademoiselle Thyss revint s'installer devant la glace de sa coiffeuse en murmurant à l'adresse de l'absent :

— C'est un brave homme !... Mais quel crampon !...

Elle se retourna pour désigner des chaises :

— Voici des sièges !... Non, vous ne me gênez pas... C'est le ballet !... Je n'arrive qu'à la fin, en apparition, sur un praticable... Ainsi, monsieur de Bienvenu, vous aimez la musique?

— Mon Dieu ! — commença Martial, je...

— Oui, je vois ! — interrompit mademoiselle Thyss, — vous préférez ça au loto. Je vous comprends, ces grands machins me rasent ; ici, je suis loin de mon public, je ne l'atteins pas. Tandis qu'à l'Opéra-Comique !...

Des Thambures saisit la balle au bond :

— Ici? Mais c'est votre vrai cadre ! Votre admirable voix peut s'y développer à l'aise ! Voilà ce que me faisait observer mon ami Martial, qui vous a souvent applaudie à la salle Favart...

— C'est vrai, ce mensonge-là? — fit mademoiselle Thyss en se détournant vers Bienvenu.

— La vérité même !... Je ne puis vous exprimer ma joie

d'approcher enfin celle qui fut, tour à tour, et avec tant d'humanité vibrante, Carmen, Manon, Louise, la Tosca.

— Tiens, tiens ! Et vous ne vous étiez pas montré plus tôt? Vous êtes un amateur éclairé, pourtant, si j'en juge par vos appréciations !... Je suis ravie de vos compliments, parce qu'ils ont l'accent de la sincérité...

Mademoiselle Thyss, après cette profession de foi se remit à sa tâche ; elle saisit un crayon bleu et transforma les orbites de ses yeux en quelque chose d'effroyable ; elle expliqua :

— C'est mon expression du dernier tableau ; je veux du réalisme ! Cette fille qui a tué son enfant, qui a perdu son amant, et qui meurt dans un délire mystique, elle doit être repoussante !

De fait, elle était hideuse, peinturlurée comme un Peau-Rouge sur le sentier de la guerre. La physionomie aux traits volontaires accusait, sous le maquillage, une cruauté plus qu'humaine ; la bouche, mince, un peu trop grande, montrait généreusement de jolies dents féroces... Mais les yeux surtout étaient splendides, des yeux perfides que l'on ne pouvait s'empêcher d'admirer. Ils étaient la vraie beauté de mademoiselle Thyss, laquelle n'était point, à proprement parler, aussi belle que l'affirmaient les chroniqueurs. Le corps, jeune, avait cette grâce souple qui est celle des fausses maigres ; les bras, pourtant, étaient un peu trop longs, les mains communes. Mademoiselle Thyss dominait, elle n'avait rien pour charmer. Tout en elle révélait la volonté, ou plutôt l'obstination. Ces êtres-là sont dangereux, lorsque ce sont des femmes, ou du moins, qu'elles en ont la charnelle apparence. Leur égoïsme, comme aussi leur inconscience, les préservent du remords. Martial détaillait la chanteuse, ainsi qu'il eût fait d'un objet dont on lui aurait proposé l'acquisition ; après tout, il avait acheté tant de faussetés, depuis qu'il était riche ! Mademoiselle Thyss terminait son travail d'enlaidissement ; elle revint à ses invités :

— Allons, vous n'êtes pas bavards ! Monsieur Bienvenu, vous semblez tout déconcerté de vous trouver dans une loge d'artiste? Remettez-vous !... Voyons, qu'est-ce que vous fabriquez, dans la vie?

— Je suis à la Bourse.

— Ah ! Je me rappelle ! C'est vous le monsieur étrange, celui qu'on a surnommé le Nabab?... Ah ! Par exemple ! Je ne vous figurais pas comme cela !

— Je suis désolé de vous décevoir.

— Parole ! Vous avez l'air de quelqu'un qui a peur d'être remarqué !... Alors, c'est vous? Oh ! Que c'est curieux !... Ma camarade Thérèse m'a parlé de vous.

— Je suis flatté, mais j'ignore...

— Si, si !... — reprit mademoiselle Thyss. — Thérèse Broutille, cette grande belle fille brune, qui dirigeait un comptoir à la Vente de charité du Petit-Palais. Vous lui avez acheté vingt mille francs une boîte d'allumettes. Depuis ce temps-là, elle est toquée de vous !...

— Je vous avoue que je n'ai pas fait attention à mademoiselle Broutille.

— Vous plaisantez?... Ma foi, je raconterai ça à Thérèse, elle enragera ! Elle s'imaginait déjà que vous en vouliez à sa vertu !... Oh ! sa vertu ! C'est comme les cerises, ça revient à chaque printemps? Quel drôle de type, qui donne vingt mille francs à une femme, et qui ne s'en souvient même point !... Vous n'êtes pas ordinaire !...

— Je ne fais attention qu'aux femmes qui en valent la peine.

— Merci pour Thérèse... Mais je vous approuve. Il ne faut pas galvauder sa sympathie : il y en a trop de ces personnes qui se jettent au cou du premier venu parce qu'il a de l'argent. Moi, ce n'est pas mon genre. Au reste, quand on a le respect de son art !... Je ne m'offre pas en exemple ; toutefois, j'ai toujours mené une existence bien bourgeoise ; je soigne ma voix. Je quitte le théâtre pour rentrer chez moi. je prends mon fiacre, ou je rentre à pied.

— A pied, — s'écria Martial. — Me permettriez-vous de mettre ma voiture à votre disposition?

— Je vous vois venir avec vos gros sabots !... Vous seriez dans la voiture, n'est-ce pas?

— Je vous jure que je n'ai pas de mauvais dessein ! — protesta Martial.

— Est-ce que je vous blâme d'en avoir?... Je vous préviens seulement que vous n'en serez pas plus avancé. Enfin, j'ai confiance ; j'accepte votre offre, là !... Suis-je gentille?...

Ce pauvre Boulonnet m'avait proposé de me jeter à ma porte et j'ai refusé !... Je vous accorde cette faveur, à vous que je connais à peine. Pourquoi? Je me le demande !... Hein? Thambures? L'existence est-elle assez bizarre? Vous n'aurez pas une vilaine opinion de moi, monsieur, parce que je me place sous votre protection?

— Mademoiselle, j'ose prétendre que je suis bien élevé !...

— A la bonne heure !... A minuit, amenez votre voiture devant l'entrée des artistes, je vous rejoindrai, en tout bien, tout honneur ! Là-dessus, mes chers amis, retournez à vos fauteuils, et ne perdez pas le dernier tableau ; je jouerai pour vous !

Un avertisseur clamait, dans le couloir :

— Mademoiselle Thyss, en scène pour l'apparition !...

Marguerite dit :

— Je vous ferai passer par le plateau, c'est plus court !

Elle les conduisit à travers des chemins tortueux, jusque sur le sol chancelant de la scène ; le vacarme de l'orchestre couvrait mal le bruit des pieds chorégraphiques, martelant le plancher des Sylphes. Cet envers de l'illusion, les toiles des décors, les machinistes en cotte, les figurants malpropres, les pompiers ingénus, tout cela surprend celui qui n'avait vu que la façade du mensonge. Mademoiselle Thyss indiqua une porte basse, puis escalada une espèce d'échelle de meunier qui conduisait à son praticable. M. des Thambures prit Martial par la main, et l'emmena dans la salle. Dès qu'ils furent en sûreté, assis sur la plus prochaine banquette du noble couloir des loges, tandis que s'achevait au loin la Nuit du Walpürgis, le courtier mondain questionna son client :

— Comment trouvez-vous mademoiselle Thyss?...

— Je la trouve sotte et laide. Elle nous a déversé sur la tête un flot de banalités navrantes à faire pleurer les anges! Ça? Une artiste?... Vous voulez rire !... Une cabotine, et une femme d'intrigues, oui !...

— Bien, bien ! — dit M. des Thambures, très vexé. — N'en dégoûtez pas les autres ! Je supposais, d'après vos dernières paroles, que vous aviez le ferme propos de la reconduire à son domicile !...

— Je la reconduirai, — affirma Martial, — parce que je

n'ai qu'une parole ; cependant, notre entrevue n'est pas de celles qui commencent une idylle. Est-ce que je ne me situe pas dans le rêve?... Est-ce la fâcheuse disposition?... Ou bien ce *Faust* ridicule, ce défilé de chromos, m'a-t-il irrité? Je ne vous cache pas que ça débuta de travers... Et puis, quel est ce lamentable Boulonnet, que notre incursion a consterné? Un enfant de deux ans aurait remarqué sa face angoissée, souffrante. Vous avez des renseignements, sur ce Boulonnet?

— Hélas ! — confessa des Thambures, — c'est le dernier protecteur d'Élisabeth : un sérieux minotier du Centre, qui s'est toqué de cette jeune femme ; pour elle, il a tout quitté, son ménage, ses enfants. Il ne lui a fallu que trois mois pour se ruiner ; il est visible que le sire brûle ses bobèches, car mademoiselle Thyss, sans ce motif, ne l'eût pas envoyé si prestement rejoindre le monde extérieur. Vous posez votre candidature au bon moment, mon cher, et vous avez une veine !...

— Je suis le Boulonnet de demain !... Vrai, c'est flatteur?... A vous parler franc, cette position me répugne. Figurez-vous, mon bon, que j'ai toujours eu le rêve d'être aimé pour moi-même?... Quand je n'avais pas le sou, j'escomptais des choses féeriques : des passions subites, des rencontres imprévues, ce qu'on lit dans les livres et que l'on projette sur l'écran de l'imagination ; j'accomplissais des prouesses, j'enlevais des dames, je trucidais des rivaux ! Les conquêtes qui furent miennes, alors, ne répondaient point à ce besoin d'idéal tumultueux ; je me consolais en pensant que le nerf de la guerre, qui est aussi celui de l'amour, me faisait défaut. Le funeste don de la richesse, auquel j'aspirais, m'a été dévolu ; je ne suis pas plus avancé ! Ayant le droit de tout payer, je prise et je méprise tout... Quelqu'un qui connaît le monde et le temps, en fonction de l'Éternité, m'a prédit tantôt cette lassitude. Je lutte par acquit de conscience. C'est pourquoi j'irai chercher, tout à l'heure, mademoiselle Thyss à la sortie, et la respecterai comme une tradition.

— Vous êtes un drôle de corps, mon cher Bienvenu !... Est-ce que vous ne souffririez pas de l'estomac?... — insinua l'aimable clubman.

— Nullement, j'ai mal à ma sensibilité, parce que mon âme est en danger. N'essayez pas de vous expliquer mes trop

nombreuses contradictions. Ces contrariétés vous échapperaient ; il me reste à vous remercier pour le gracieux office dont vous avez bien voulu vous charger. Personne ne l'eût rempli avec autant de noblesse ni de dignité ; je serai votre débiteur *in æternum*, mon exquis Thambures !

L'éminent intermédiaire crut deviner, dans ces phrases, une intention désobligeante ; il prit congé et s'éloigna, non sans proférer quelques mots amers sur l'ingratitude, vice inhérent à la nature des hommes.

Martial, joyeux d'être seul, reprit sa place au-devant de la loge, et subit le dernier acte, dit de la « Prison ». Ah ! Mademoiselle Thyss tenait parole ! Elle jouait pour lui ; elle lui dédia toutes ses notes élevées, de manière que nul, dans la salle n'ignorât que l'exaltation de Margeurite repentante s'adressait à la loge 29 ! Les toréadors, quand ils blasonnent la mort du taureau, ne font pas preuve d'une plus grande ostentation. Le taureau, c'était l'infortuné Boulonnet, probablement dissimulé dans un ténébreux défilé, du côté des baignoires. « Anges purs, anges radieux ! Portez mon âme à monsieur Bienvenu ! » Le thème montait, entraînant l'allégresse des spectateurs, qui entrevoyaient leur libération. Des applaudisseurs se levaient, suscités à la fois par l'enthousiasme et le désir naturel de prendre le métro avant les autres.

Martial, après avoir applaudi congrûment, quitta la loge. Il descendit les degrés de marbre, très lentement, retardant de son mieux l'attente qu'il redoutait assez longue, à la porte des artistes. Il donna des ordres au wattman ; la voiture le suivit docilement, et prit station au point indiqué par mademoiselle Thyss. Martial monta la garde devant la portière, attentif, pendant dix bonnes minutes, et médita sur la bêtise des corvées que les hommes s'imposent. Mademoiselle Thyss issit de la pénombre, elle était porteuse d'un petit sac qui recélait toute son âme, ses bijoux de théâtre. Elle alla droit à Martial, qui hésitait à la reconnaître, car elle n'était plus qu'une mince forme féminine, revêtue d'un costume tailleur très simple, et coiffée d'un chapeau modeste. Elle lui dit :

— A la bonne heure ! Vous êtes de parole !... Vous me reconduisez chez moi ?... 26, rue Murillo. Et rappelez-vous nos conventions : en tout bien, tout honneur !

Après ces formalités, mademoiselle Thyss monta dans l'électrique comme si elle était déjà chez elle ; Martial la suivit, après avoir donné l'adresse au wattman. La voiture démarra.

Que se passa-t-il ensuite? Ce que le wattman put saisir se résume à quelques mots entrecoupés :

— Voyons !... Soyez raisonnable !... Vous aviez juré d'être sage !... Grand fou !... Martial !... Qu'est-ce que ma femme de chambre dira !... Tu m'affoles !

Le reste est silence !... Rue Murillo, Martial descendit, offrit la main à une mademoiselle Thyss dont le chapeau tanguait, et tandis que celle-ci sonnait à sa porte, il dit au fidèle serviteur, sur un mode victorieux :

— Jules !... Ici, demain, à deux heures !... Bonne nuit, mon garçon !

Le lendemain, Martial se réveilla très difficilement ; l'inconscient, agissant au défaut d'une mémoire provisoirement embrumée, l'avertissait qu'il n'était pas chez lui. Soudain, il se rappela, et sourit. Il renoua vite quelques associations d'idées, dont plusieurs étaient délicieuses. Il n'osait bouger, de peur de réveiller une jeune femme encore endormie, mais aussi pour ne pas abolir la sensation tout à fait précieuse d'un bonheur achevé dans l'engourdissement. Il remâcha ce bonheur récent ; il n'y sentit aucun arrière-goût d'amertume. Rien ne vaut l'enseignement classique du Conservatoire, décidément ! Aucune tache n'avait gâté ces belles minutes d'exaltation passionnée. D'autres instants plus calmes, durant lesquels les deux adversaires avaient échangé des aveux, proposèrent d'autres réflexions ; en ces repos, mademoiselle Thyss avait raconté sa vie ; c'est de rigueur ! Martial apprit ainsi qu'Élisabeth était la tierce fille d'un ferronnier d'Angers ; toute petite, elle avait manifesté de surprenantes dispositions pour le chant. Un vieil ami de la famille s'était intéressé à la future étoile, « en tout bien, tout honneur » ! Depuis peu, Martial s'était édifié sur l'étendue de ce bien, et sur la valeur de cet honneur, mais il s'abstint d'élever des doutes ; mademoiselle Thyss, brillante élève du Conservatoire de Nantes, était venue à Paris, où elle se perfectionna. En quelques semaines, elle s'était imposée à l'admiration des foules. Dans ce récit, il

n'était point question des amours passées ; Martial avait licence de croire qu'il était le premier à triompher d'une vertu pourtant trop avertie pour être sincère. M. des Thambures avait dû exagérer, lorsqu'il narrait l'histoire galante de mademoiselle Thyss ! Martial écarta les suggestions de son bon sens ; il préféra se reporter à la circonstance où, Faust exaspéré, il avait conquis le droit de tutoyer Marguerite !...

... Il est d'ordinaire exquis, ce premier repas tête-à-tête, qui convie les indifférents de la veille, les complices d'aujourd'hui ; c'est l'instant de trêve, où l'on communie, sans arrière-pensée dans la douceur d'un amour tout neuf. Les incidents tumultueux de tout à l'heure ont révélé les personnalités ; il n'y a plus, entre homme et femme, la gêne qu'impose la bonne éducation ; il n'y a plus rien à cacher; il y a déjà, de l'histoire entre ces êtres, qui se sont affrontés, il y a de la confiance reconnaissante, de la défiance, de la tendresse, un tas de sentiments frais et absurdes qui donnent du goût à la vie, il y a la vie, enfin, l'illusion que de cette rencontre est né un je ne sais quoi de durable, et que l'on qualifie d'éternel, momentanément. De la femme et de l'homme, c'est lui le plus confus ; mais c'est elle qui s'excuse :

— Qu'est-ce que tu dois penser? Je n'aurais jamais cru cela de moi ! J'avais juré qu'aucun homme !...

Lui, se décide à traduire le lyrisme dont son cœur déborde :

— Tu es la seule femme de ma vie! Avant toi, je ne me doutais pas de ce que...

Ces phrases s'échangent au-dessus du chocolat et c'est charmant. Chacun est véridique, et ne verra que plus tard, très tard, trop tard, qu'on l'a trompé sur la marchandise.

Le dialogue fut interrompu par une servante à museau de fouine, une Maria brutale, qui dit :

— Madame ! Monsieur est là !

La vindicative soubrette avait certainement le don de l'à-propos ; elle excellait à contaminer les plus pures sensations de Martial. La figure de mademoiselle Thyss trahit la férocité dont elle était capable, quand un événement contrariait ses projets ; notre éminente cantatrice lança un ordre bref :

— Ma douillette !

Abandonnant le chocolat des confidentes tendresses, elle enfila une espèce de dalmatique, et se sauva en jetant un :

— J'expédie ce raseur ! Ça ne traînera pas !

Martial se penche, prête l'oreille ; il lui parvient, d'un salon proche, des éclats de voix. Un baryton, humble, implore ; le soprano, sec, bien timbré, répond méchamment. On ne perçoit pas les mots ; l'intonation ne laisse aucun doute. Il y a de l'irréparable dans l'air. La dispute s'éternise... La voix mauvaise crie :

— Non ! Non ! En voilà assez !... Vous m'horripilez !

Silence ! Elle répond :

— Tant pis !... C'est comme ça !

Silence... Le claquement d'une grande porte que l'on ferme comme on clôt un livre de comptes. Autre silence...

Mademoiselle Thyss, rentra dans la chambre, souriante et recoiffée :

— Mon chéri, je te demande pardon ! C'était Boulonnet !... Tu sais, le petit gros que je t'ai présenté hier soir. Figure-toi que cet imbécile me fait la cour ; il était jaloux ! Il a acheté les concierges, ma parole !... Il m'a fait une scène ridicule !... Je l'ai flanqué dehors et dare-dare !... Je ne le verrai plus !...

Ce fut toute l'oraison funèbre d'un amour qui avait dévasté les minoteries du Centre, sans parler du bonheur d'une timide madame Boulonnet, et de petits Boulonnets adventices ! Ainsi advient à maint et mainte. Mademoiselle Thyss ferma la porte : la grande paix des situations nettes s'épandit sur les deux amants.

A deux heures, on déjeuna. Martial, le matin, n'avait pas, à sa forte surprise, contrôlé la présence du paquet de billets que le Diable s'était engagé à déposer, chaque jour à son chevet. Cette remarque le rendit soucieux ; qu'est-ce que cela présageait? Mandé par téléphone, le valet de chambre apporta la valise garnie de vêtements pour le jour, et disposa les habits dans le cabinet de toilette ; mademoiselle Thyss achevait de se faire une beauté et laissa bientôt la place à son hôte. Martial, joyeux, s'habillait, et chantonnait : « J'ai dépisté le Diable. »

Comme il passait son veston, il perçut que la poche de côté faisait bosse ; il tâta ; les cent billets étaient là ! Méphisto observait les conventions, mais il avait trouvé un moyen discret de s'acquitter. Ce brusque rappel à la lugubre nécessité assombrit une journée qui s'annonçait si féconde en joies tranquilles. A la cantonade, mademoiselle Thyss faisait sa voix, elle plaquait des accords sur le piano, et bêlait une mélopée sinistre, qui montait, de demi-ton en demi-ton : « Hâ-Hâ-Hâ-Hâ-Hâ-Hâ-Hâ ! » et ainsi de suite. Puis elle entama une autre mélopée plus compliquée : « Hâ-â-ââ-â-ouh-â-â-â-â », tout aussi funèbre. Elle lança, pour finir, à gorge déployée, le thrène de Charlotte : « Les larmes qu'on ne pleure pas », etc., etc. Comme c'était gai ! Martial interrompit les exercices et le lamento. On se mit à table : honnête menu bourgeois, menu solide, mais dénué de recherche. Martial pensa : « La prochaine fois, j'apporterai mes pâtes ! » Son estomac les réclamait. La conversation roula sur des sujets particuliers, bavardages de restaurant. Mademoiselle Thyss, pourtant, ne cacha pas sa joie d'avoir enlevé à son amie Broutille un adorateur aussi notoire :

— Elle en mourra de dépit, mon chéri !

Touchante perspective pour une femme qui n'estime son bonheur qu'à proportion de l'envie qu'il peut exciter chez ses compagnes. Maria, muette, servait et desservait ; elle avait réservé son jugement. Au dessert, elle tenta le « coup de la note », c'est-à-dire qu'elle apporta, sur une assiette, un papier en s'écriant très haut, afin que nul n'en ignorât :

— Mademoiselle, l'encaisseur de la Banque est là, pour la traite de la Maison Bourcier Sœurs...

— Plus tard, Maria ! Ne nous ennuyez pas avec ces sottises ! — dit mademoiselle Thyss.

— Mais, Mademoiselle, il s'est déjà présenté hier, et avant-hier?...

— Eh bien !... Il repassera !... C'est inouï de me déranger, quand Monsieur est là !

Martial comprit que le moment était venu pour lui de se manifester ; il tendit une noble main vers la traite de cette blanche :

— Vous permettez?

— Ah ! non, mon chéri !... Tu me blesserais !... Cette dinde de fille n'a aucun tact !

— Je vous en prie, — insista-t-il.

Mademoiselle Thyss eut un mouvement de résignation douloureuse ; elle poussa l'assiette et la traite du côté de son amant :

— Après tout, — murmura-t-elle, — c'est toi que cela regarde, maintenant !

Martial ne broncha pas ; il avait encaissé ce « maintenant » significatif. Allons ! On rentrait dans le domaine des choses pratiques !

Il ne déplia pas le papier, il se contenta d'aveindre dans sa poche une liasse de billets, qu'il plaça sur la traite. Mademoiselle Thyss n'en pouvait croire ses splendides yeux; quant à Maria, elle chancela, en identifiant des coupures de dix mille francs ! Séance tenante, elle perdit toute sympathie pour ce brave M. Boulonnet qui, naguère, la capitonnait de fafiots ! Mademoiselle avait déniché la belle proie ! Depuis que cette soubrette à tout faire, à tout voir, à tout cacher, servait sa maîtresse, elle avait connu des chances inespérées, survenues au moment critique où les créanciers assiégeaient la maison ; jamais elle n'avait été mieux à même d'admirer les desseins de la Providence spéciale qui veille sur les chanteuses... M. Boulonnet défaillant, un autre protecteur plus somptueux se présentait, et saisissait le flambeau ! Il soldait l'arriéré ! Mademoiselle Thyss crut de son devoir d'émettre une protestation indignée :

— Mon cœur, tu exagères ! C'est trop ! C'est fou !... Pour qui me prends-tu? Je ne suis pas une fille qui se vend !... Dieu ! que tu m'affliges !... Mon Martial, reprends ça !...

— De grâce, soyez assez bonne pour accepter ces subsides !... Je n'ai pas de monnaie ! — dit Martial, que ces manigances impatientaient.

Mademoiselle Thyss soupira, passa sur ses paupières le mouchoir de la Traviata, et partit avec Maria. Ce que ces deux rouées se confièrent, dans le couloir, eut navré l'âme sensible d'un gendarme ! L'inoubliable interprète de Marguerite se révéla vulgaire en ses façons, car elle se livra soudain à un cake-walk silencieux ; ensuite, elle alla mettre les billets

en lieu sûr. Quand elle rentra dans la salle à manger, elle avait repris la physionomie tragique d'une pauvre amoureuse, qui s'était imaginé donner son cœur gratuitement, et que l'on avait souffletée avec une liasse de billets !... Pouah !... Que la vie est donc abominable !...

Martial s'efforçait de dissimuler l'amusement horrifié que lui procurait ce spectacle. Il entra dans le jeu, et se fit comédien, à son tour, puisqu'il le fallait. Il entoura Élisabeth « sa Bess » de câlineries passionnées ; il la supplia de mépriser l'argent ! Il n'y a que deux idées qui vivifient un être périssable : l'Art et l'Amour !

— Je t'aime !... Tu m'aimes !... Nous nous aimons !... Le reste n'est que poussière !... Oui, je suis riche, très riche !... Si j'étais pauvre, tu ne m'en aimerais pas moins, n'est-ce pas? Eh bien !... Suivons notre destinée !

Mademoiselle Thyss essuya sa célèbre paire d'yeux. Elle pensait : « Quel niais ! » Il pensait : « Quelle catin ! » Après quoi, ils se sourirent, et s'embrassèrent fougueusement. Avaient-ils mieux à faire? Illusion, enfant damnée de l'Enfer, tu les repris aussitôt ; ils rentrèrent dans le décor de l'aventure. Un mépris mutuel les unissait, désormais, et c'était à qui duperait l'autre. Ainsi se cimentent les unions durables...

Depuis lors, l'intrigue du nabab et de la chanteuse n'offre plus d'intérêt. Mademoiselle Thyss, cette amante si généreuse d'elle-même, entraîna son fol amant dans un maëlstrom de dépenses. Elle voulut, pour encadrer sa passion, une demeure qui fut un palais de féerie. Elle l'eut. Elle voulut les plus parfaits équipages ; elle les eut. Des parures, des terres? Elle les eut. Elle écrasait de son luxe les bonnes amies ; elle osa proclamer : « M. Bienvenu? Je lui mange un million par jour, et il n'a pas l'air de s'en apercevoir !... Ce n'est même plus amusant ! » Martial rayonnait de joie ; il prenait de l'avance !.. Si l'aimable pensionnaire de l'Opéra continuait, il aurait de ce train-là gagné une année de quiétude, en un trimestre. La loi inexorable de la satiété devait interrompre une félicité qui n'était fondée que sur la démence ; au bout de quelques semaines, Élisabeth aux grands yeux n'eut plus faim. Elle ne désirait plus rien, puisqu'elle pouvait tout avoir ! Elle ne demandait qu'à jouir de ce qu'elle avait amassé. Martial que

ces symptômes désolaient, parce qu'il les avait observés sur lui-même, s'efforça de susciter à son amie des ambitions plus coûteuses encore. Il entreprit de commanditer l'Opéra ; en cela il ne faisait que suivre la tradition de tous les soupirants que mademoiselle Thyss avait ensorcelés. Victimes de la Circé, ils s'étaient, l'un après l'autre, ravalés au rang du bienfaiteur impératif, qui supplée à l'insuffisance de la subvention nationale, en imposant l'insuffisance artistique de sa maîtresse. L'éminent mercanti qui dirigeait, pour lors, notre première scène musicale, refusa noblement toute somme au-dessus des trois millions qu'il avait sollicités ; même, il « distribua » mademoiselle Thyss dans les deux pièces qu'il allait lancer ; par suite de quoi, Martial dut acheter deux périodiques, afin de claironner la gloire de mademoiselle Thyss. Quinze jours de récupérés ! comptez : deux journaux à cinq millions pièce ; encouragement aux esthètes et publicistes ; trois millions ; les frais courants bi-mensuels : deux millions... Mademoiselle Thyss, à condition qu'elle eût couvé la moindre étincelle de génie, se fût révélée au monde extasié? Elle dut se borner à ruiner les ambitions de deux compositeurs et d'autant de librettistes, qu'elle entraîna dans son propre insuccès ; plutôt que de s'accuser, elle déversa, incontinent, sa mauvaise humeur sur les librettistes, les musiciens d'orchestre, le directeur, et surtout elle se découvrit une haine pour son amant, un butor qui avait compromis, par une réclame trop apparente, la situation parisienne de la meilleure interprète qu'ait eu le rôle de « Marguerite ». La critique boycotte les chanteuses dont on paye la réclame ! Les camarades ourdissaient une conspiration dans l'ombre des coulissses, contre cette Élisabeth, qui traitait de haut les plus vénérés jeunes premiers, parce qu'elle avait chambré un richard idiot. La malice naturelle de mademoiselle Thyss l'avertit ; elle était, de par tout ce qu'elle avait soutiré à l'inépusiable complaisance de M. Bienvenu, préservée contre les coups du sort. Mais elle tenait à sa gloriole de comédienne lyrique. Être « d'opéra » c'était bien ; être « fille d'opéra » c'est mieux, être fille tout court, c'est la déchéance. Ayant mûrement réfléchi, elle résolut de se cloîtrer dans l'oisiveté, qui est la retraite habile des courtisanes : elle se ferait oublier. Cela ne faisait pas le compte

de Martial, qui perdait de la sorte sa meilleure arme de combat contre le Diable. Il voulut contraindre sa maîtresse à la discipline qu'il s'était imposée ; des scènes violentes bousculèrent leur intimité. Mademoiselle Thyss ne percevait pas les raisons profondes de ces conflits ; elle se prit à détester le compagnon qui prétendait lui dicter ses volontés. Ses pareilles ne conçoivent qu'une façon de se venger : la tromperie, avec n'importe qui ! Pour elles, la plus grande joie, après celle de se vendre, c'est celle de se donner, alors elles se donnent à quelqu'un, contre quelqu'un. Il leur semble ainsi qu'elles se rachètent. Mademoiselle Thyss durant les premiers épisodes d'une liaison inespérée, avait mitonné une subtile proposition de mariage. Elle était possédée du désir de s'établir, de lâcher son art. Bourgeoise, elle ne souhaitait qu'un retour à la bourgeoisie. Martial avait mal répondu à ses tentatives. Le mariage et sa règle économe l'eussent livré à l'ennemi. Or, mademoiselle Thyss, fatiguée d'une vie aventureuse, et près de cet âge équivoque où l'on doit penser à plus tard, n'avait plus le temps de temporiser. Elle était nantie, rassasiée ; elle exigeait des certitudes honorifiques. Il s'établit, entre personnes que lie le contrat des situations irrégulières, un accord plus fort que celui que rédigent les notaires complices des mariages. On sait ce que l'on se doit ; et ce que l'on se doit est ce que l'on peut faire. Puisque M. Martial Bienvenu ne voulait pas épouser, en légitimes noces, une mademoiselle Thyss qui avait égaré sa sensibilité pratique en maintes aventures, la dite mademoiselle Thyss reprenait sa liberté d'action, et se révoltait !

De là naquirent des complications. Martial n'avait jamais aimé cette créature nationale, mais il avait admis l'habitude de vivre avec elle, et de lui témoigner une tendresse quotidienne, où il noyait ses cuisants soucis. Il ne prenait pas garde qu'un homme trop occupé est vite odieux à la femme qu'il aime ! La femme, être égoïste, et qui exige que l'on s'occupe d'elle, exclusivement ! Le nabab reçut des lettres anonymes, lui révélant la conduite indigne de son amie. « Elle vous trompe ! C'est la fable de l'Opéra ! Vous êtes ridicule ! » Qu'elle le trompât, rien de plus naturel ! Qu'il fût ridicule, ça, c'était cruel ! Une homme épris le pardonne rarement ; un indifférent s'en indigne.

Cependant Martial avait dépassé ces petitesses ; le soir où il avait abordé la fée aux larges yeux, il s'était préparé à toutes les déconvenues, averti qu'il était par M. des Thambures, entremetteur psychologue et beau destructeur d'illusions. Toutefois l'amant de mademoiselle Thyss fut vexé dans son orgueil. Il s'examina : jusqu'ici, certes, il s'était défendu d'aimer Élisabeth, il s'applaudissait de la presque détester. Leur ménage, fondé sur le mensonge réciproque, s'était fortifié par le jeu puissant de deux intérêts qui ne se contrariaient point : l'intérêt d'acquérir, et celui de dépenser. Voici que se dressait un fait que l'on n'avait pas prévu ! Martial dut constater sa faiblesse ; tout à l'heure, il eût quitté volontiers mademoiselle Thyss? A présent, elle lui était plus chère, parce qu'elle était accusée de le tromper ! Les biens que nous supposions inaliénables, et qui nous échappent, nous deviennent, dans l'instant, plus précieux ; Martial découvrit, à l'improviste, qu'il adorait cette fille, et qu'il la voulait, coûte que coûte, pour lui tout seul. Devançant l'heure où il avait coutume de rejoindre son amie, il se fit conduire « à la maison » ! « Souviens-toi, Marguerite ! Ce qui doit arriver, arrive à l'heure dite ! » La phrase absurde, proférée par Valentin mourant, planait au-dessus du drame imminent.

Martial grimpa, quatre à quatre, les degrés de l'escalier qui mène à l'appartement ; partout, le silence. Les domestiques, sachant la patronne en extase coupable, s'étaient répandus aux alentours. Le fils Bienvenu alla droit à la chambre, à sa chambre ! La porte n'était même pas fermée au verrou.

Mademoiselle Thyss ne permit pas à son protecteur de proférer une seule de ces phrases à effet, qu'un amant outragé a le droit de clamer. Elle s'écria :

— Oh ! C'est toi?... Tu es en avance !... Eh bien ! Oui, je te trompe !... Tu m'as soupçonnée, moi? Moi !... On t'a bien prévenu, hein?... Des cancans... Je pourrais t'expliquer, très naturellement !... Tu aurais peut-être la naïveté de me croire. Non !... Je préfère avouer : je te trompe !... Je ne t'ai jamais aimé ; tu me dégoûtes, parce que tu es trop riche. J'en ai assez, je veux vivre ma vie !... Va-t'en !

Jamais mademoiselle Thyss n'avait été plus belle ; c'était une femme que les circonstances dramatiques faisaient mieux

valoir. La fureur amoureuse de Martial tomba ; il referma la porte et s'en fut, comme un quidam entré par mégarde, et qui s'est trompé de logis. Ainsi finit, le plus banalement du monde, le roman de deux êtres factices, que le hasard avait rapprochés. Martial ne revit pas mademoiselle Thyss, laquelle après des vicissitudes, se maria en Amérique.

La prédiction du Diable s'accomplissait. Martial connut mademoiselle Thérèse Broutille, la plus chère affection de mademoiselle Thyss. La même aventure se déroula, si pareille à la précédente, qu'on l'eût dite calquée au pochoir, comme ces frises qui ornent les chambres à coucher, dans les appartements modern-style. Après mademoiselle Broutille, ce fut une autre, et ainsi de suite, jusqu'à la nausée que le Diable avait pronostiquée...

(*La fin prochainement.*)

PIERRE VEBER

LES PROGRÈS DE L'AVIATION ET L'EFFORT ALLEMAND

A mon frère, l'aspirant mitrailleur Robert Lefranc, tombé devant Verdun le 4 février 1918.

La science aéronautique n'a été adaptée aux usages de guerre que depuis quelque cinq ou six ans ; c'est une arme toute nouvelle, mais qui joue dès maintenant un rôle si important que l'on compte souvent sur elle pour terminer la guerre. Il faut en vérité faire effort pour se rappeler que Paris a pu être émerveillé en 1904 lorsque le dirigeable *Santos-Dumont* parvint à regagner son point de départ après un petit voyage sur Paris, ou encore lorsque Santos-Dumont, sur la pelouse de Bagatelle, quitta le sol pour voler quelques centaines de mètres avec un appareil plus lourd que l'air.

La science aéronautique n'a pas cessé de progresser avec une rapidité stupéfiante. La France et l'Allemagne se sont les premières passionnées pour conquérir l'air, la France choisit le frêle avion et l'Allemagne le dirigeable *kolossal*.

Une ligue aérienne de la plus grande Allemagne se créa sur le modèle de la « Ligue maritime allemande » ; après les premiers succès du comte Zeppelin, après quelques raids sensationnels de ses dirigeables, une souscription monstre fut

encouragée et patronnée par tous les moyens de propagande dont disposait le parti pangermaniste ; des affiches, des prospectus furent répandus par toute l'Allemagne ; les écoles, les lycées et les universités organisèrent des conférences avec explications, projections et expositions des projets. Cette propagande frappa l'imagination populaire ; la souscription produisit une somme de plusieurs millions. De tous côtés s'organisèrent alors des manifestations aéronautiques. Chacune des grandes villes voulut avoir son terrain d'atterrissage, ses hangars, son exposition aérienne. Les frères Wright, au même moment, quittaient la France et allaient donner en Allemagne quelques exhibitions ; à cette occasion tous les dirigeables Zeppelin furent mobilisés pour effectuer à grand fracas quelques longs voyages tels que Friedrichshafen-Francfort, Friedrichshafen-Berlin, Hambourg-Berlin, etc.

Je me souviendrai longtemps de deux faits qui m'impressionnèrent fort en automne 1909, au cours des manœuvres allemandes : ce fut d'abord la ruée d'une foule enthousiaste qui, dirigée par trains spéciaux sur Mannheim, campait en plein air le long des quais du Rhin pour saluer et acclamer le passage d'un zeppelin qui avait été annoncé par la presse ; celui-ci d'ailleurs n'arriva qu'à la brume avec la moitié de ses moteurs en panne, et ne parvint à Francfort que tard dans la nuit. L'enthousiasme populaire n'en fut point diminué. Quelques mois plus tard, je vis encore une grande foule visitant l'exposition aérienne de Francfort ; elle méprisait les expériences d'avions des frères Wright, mais se pressait pour visiter et toucher un zeppelin ! Il fallait attendre plus de deux heures et payer une assez forte somme pour être admis à l'honneur de traverser rapidement une des nacelles du mastodonte. Depuis, j'eus la bonne fortune d'attendre moins longtemps pour visiter le zeppelin qui atterrit si maladroitement avant la guerre à Lunéville.

Quelques mois après l'exposition de Francfort, l'autorité militaire allemande mettait la main sur la construction des zeppelins et organisait leur participation régulière aux manœuvres terrestres et maritimes. A ce moment, l'armée française, qui avait presque négligé au cours de son développement aéronautique la formule des dirigeables, procédait

à la création d'une flotte aérienne d'avions. La Ligue aérienne allemande s'émut de notre manifestation du circuit de l'Est et du rapide perfectionnement des avions ; avec autant d'activité qu'elle l'avait fait jadis pour l'aérostation, elle organisa une campagne en faveur de l'aviation. Cette propagande prit la forme d'encouragement donné aux aviateurs et aux constructeurs civils : de gros avantages furent concédés aux pilotes et aux constructeurs étrangers qui accepteraient de diriger la nouvelle industrie allemande ; c'est par ce procédé que la maison Aviatik se procura les travaux de la marque Nieuport. Des meetings internationaux furent organisés ; un jour, le peuple de Berlin enthousiasmé porta en triomphe Pégoud et ses camarades français. L'armée allemande institua une coupe militaire dont les *recordmen* furent couverts de décorations et de récompenses. Un concours de moteurs construits en Allemagne par les Allemands fut doté par l'empereur de très hauts prix. Toute une série de mesures énergiques permirent à l'Allemagne de regagner rapidement le temps perdu et de bénéficier de toute notre expérience. Ainsi se créa outre-Rhin, une aviation nationale.

I

En 1914, au lendemain de la déclaration de guerre, l'Allemagne pouvait mettre en ligne un assez grand nombre de dirigeables Zeppelin et quelques escadrilles d'avions.

Deux formules de dirigeables existaient dans les armées européennes. Le dirigeable souple ou semi-rigide comportait une enveloppe de tissu contenant le gaz, et une ou plusieurs nacelles où prenaient place le commandant, l'équipage et les groupes propulseurs. Dans le dirigeable rigide, une armature métallique entoilée contenait un certain nombre de ballons à gaz et soutenait les nacelles.

La nécessité de monter à une grande altitude et d'emporter une lourde charge de moteurs, d'essence, de lest et de bombes, imposait à ces dirigeables une puissance ascensionnelle considérable et par conséquent un fort cubage de gaz. D'autre part, la recherche de vitesses de plus en plus grandes rendait néces-

saire l'adoption de formes fuselées et allongées permettant une bonne pénétration dans l'air. Il était impossible de créer des dirigeables souples d'un cubage supérieur à 20 000 mc, et dont la forme allongée ne se déformât point, soit par l'effet de la charge, soit par la résistance de l'air. C'est pourquoi les Allemands ont adopté résolument, malgré toutes les difficultés du problème, la forme du dirigeable rigide, à grand rayon d'action, à grande force motrice et à grande vitesse. L'armature rigide permet d'obtenir actuellement des dirigeables de 55 000 mc, dont la longueur est de 230 mètres et le diamètre seulement de 18, soit un allongement de 12 mètres. (*L. 59*, 1918.)

Au début de la guerre, l'Allemagne ne possédait que des dirigeables rigides. Une assez grande quantité de compagnies d'aérostation étaient munies de ballons captifs d'observation d'une forme spéciale qui les avait fait désigner sous le nom de « saucisses ». Nos ennemis en faisaient grand cas et les utilisaient depuis plusieurs années au cours de leurs manœuvres annuelles. Cette forme facilite l'orientation et donne de la stabilité dans le vent. On sait que toutes les armées belligérantes ont adopté maintenant ce type de ballon d'observation.

L'autorité militaire allemande était arrivée à imposer aux constructeurs, en ce qui concerne l'aviation, un certain nombre de formules. Sauf quelques exceptions (monoplans *Tauben* disparus au bout de quatre mois de campagne) tous les constructeurs d'avions militaires avaient adopté la formule de l'avion biplan, à fuselage, biplace, avec un moteur fixe placé à l'avant. Ces moteurs fixes étaient à 6 cylindres verticaux et en ligne, à refroidissement par eau ; ils fournissaient une force d'environ 100 HP. La tendance prédominante de ces conceptions d'avions et de moteurs était la recherche de la moindre résistance à l'avancement et de la robustesse. Si les avions allemands d'avant-guerre étaient, de par leur construction, assez lourds et peu maniables, ils possédaient par contre de sérieuses qualités de solidité et de vitesse ; ils étaient en possession de tous les records de vols de longue durée (21 et 24 heures).

A la même époque (1914), presque toutes les formules et toutes les conceptions étaient représentées dans notre armée

aérienne. Monoplans, biplans, moteurs fixes ou rotatifs se disputaient la faveur de l'aéronautique militaire française. Si nos avions n'étaient ni très robustes ni très rapides, ils avaient du moins la grande qualité d'être très maniables, et leur utilisation tactique était généralement supérieure à ce que pouvaient demander les Allemands à leurs propres avions (vitesse ascensionnelle, altitude etc.).

***

L'étude de l'évolution de l'aéronautique allemande de 1914 à 1918 comporte celle de l'aérostation et celle de l'aviation. L'aérostation militaire comprend les formations qui utilisent les ballons captifs et les dirigeables.

Les « saucisses » n'ont pas subi de perfectionnements comparables à ceux qui ont transformé les dirigeables ou les avions. Les treuils, primitivement à vapeur, sont devenus automobiles ou électriques. La vitesse de descente de ces ballons a été accrue dans de fortes proportions, pour leur permettre d'échapper aux attaques soudaines et fréquentes de nos avions de combat. Les nacelles sont devenues biplaces ; les observateurs ont été munis de parachutes qui leur permettent d'atterrir dans de bonnes conditions quand leurs ballons sont incendiés ou rompent leur câble sous l'effet d'un coup de vent. Les saucisses, d'ailleurs, ont un champ d'observation assez restreint ; leur altitude ne peut guère dépasser 1 500 mètres ; leur distance des lignes est au moins de 6 à 7 kilomètres ; l'observateur ne peut donc apercevoir les positions ennemies que sous une vue très oblique et atténuée par le moindre brouillard. Par contre, ces ballons d'observation peuvent tenir l'air pendant toute une journée et surveiller les mêmes points depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; les reconnaissances d'avions, pour un même secteur, ne peuvent durer que quelques minutes et doivent être renouvelées constamment au cours de la journée ; de plus, leur arrivée est annoncée par le bruit du moteur.

Le seul type de dirigeables dont les Allemands se soient servis pour des missions de guerre, est le zeppelin dont

l'importance se mesure à la capacité et à la puissance des moteurs.

La caractéristique principale de l'évolution des zeppelins depuis le début de la guerre est une augmentation de capacité ; celle-ci est obtenue par l'augmentation du cubage et par conséquent des dimensions des ballons. Les *L.Z.* 1914 mesuraient 150 mètres de longueur, 16 mètres de diamètre et 18 000 mc de volume. En 1917, ils mesuraient 200 mètres de longueur, 24 mètres de diamètre et 55 000 mc de volume. Cette augmentation du volume et des dimensions permet l'enlèvement de charges de plus en plus considérables, constituées par les moteurs qui augmentent la vitesse, par le lest qui augmente l'altitude maxima, par le combustible qui augmente le rayon d'action et par les bombes qui augmentent l'efficacité.

Les quatre moteurs des *L.Z.* 1914 donnaient une puissance totale de 600 HP, l'altitude maxima paraissait être de 2 300 à 3 500 mètres, la vitesse de 60 kilomètres-heure, et la charge de bombes de 1 000 à 1 500 kilos. Les moteurs des « Superzeppelins 1917 » sont au nombre de cinq, leur puissance totale atteint 1 300 HP : l'altitude maxima constatée sur les dirigeables abattus en octobre est de 7 500 mètres, leur vitesse de 100 kilomètres-heure, la charge de bombes de 2 500 kilos, la charge de combustible de 5 400 kilos, soit pour 20 heures de marche, la charge de lest de 25 000 kilos [1].

La force ascensionnelle totale de ces dirigeables est de 64 000 kilos (poids du dirigeable) et 39 000 kilos (poids de la charge enlevée).

Ces derniers *L.Z.* sont admirablement aménagés pour les grands raids ; ils possèdent la T. S. F., émission et réception, et, grâce à ces postes, se dirigent par la réception d'ondes hertziennes (radiogoniométrie) ; ils sont équipés avec des dispositifs d'éclairage et de chauffage électrique ; les ordres sont envoyés aux différents postes de manœuvre par téléphone et transmetteurs mécaniques. L'équipage est muni de masques respiratoires et de bouteilles d'oxygène dissous pour les hautes altitudes. Chaque homme possède un parachute pour rega-

1. Zeppelin nº 49.

gner le sol en cas d'avaries graves. Les nacelles latérales sont munies d'hélices dont les sens de rotation peuvent s'inverser, permettant ainsi au dirigeable de pivoter sur place et d'échapper plus facilement aux faisceaux des projecteurs. Ces magnifiques engins aériens immobilisent un capital considérable, et ils exigent une main-d'œuvre spécialisée. Il faut à ces grandes masses des hangars énormes et vulnérables. Les zeppelins sont extrêmement fragiles ; toutes les pièces de l'immense armature sont étudiées au plus juste poids possible ; la rigidité de ce long cigare de 200 mètres est obtenue par l'assemblage en triangles de fines poutrelles d'un alliage d'aluminium et de cordes d'acier ; la moindre déformation entraîne une catastrophe : ce sont des accidents de ce genre qui ont entraîné, depuis le début de la guerre, la perte de la majorité des *L.Z.* (30 *L.Z.* ont été détruits sur 57).

Au cours de cette évolution de 1914 à 1917, les formes de *L.Z.* se sont épurées et simplifiées, l'enveloppe a pris une forme de carène très effilée vers l'arrière ; l'empennage et les gouvernes compliquées de 1914 se sont réduites en une immense croix stabilisatrice ; les nacelles ont adopté une forme ovoïde très prononcée ; toutes ces améliorations ont eu pour but de diminuer la résistance à l'avancement et de favoriser ainsi le rendement en vitesse.

Pendant la même période 1914-1918, où l'aérostation demeurait au point de vue tactique presque stationnaire, l'aviation réalisait de grands progrès. L'importance de son matériel a plus que décuplé; elle a rempli, et elle remplit aujourd'hui, les missions très diverses qui lui sont confiées avec un succès qui a dépassé les espérances les plus optimistes.

L'Allemagne, au début de la guerre, n'utilisait qu'une seule formule d'avion, celle de l'avion « à tout faire », qui devait être à la fois apte à exécuter les reconnaissances lointaines, les réglages d'artillerie et les petits bombardements d'alors. Différentes marques d'avions restèrent en service depuis 1914 jusque vers le milieu de 1915, telles qu'Albatros, D. F. W., Aviatik, Rumpler, etc... Ces avions, tous biplans, biplaces, à fuselage, possédaient un moteur à l'avant; leur puissance, d'environ 100 HP, était fournie par un moteur fixe ; leurs

surfaces portantes représentaient environ 30 à 40 mq ; leur vitesse atteignait une centaine de kilomètres à l'heure, leur puissance ascensionnelle leur permettait à peine d'enlever à 3 000 mètres d'altitude, en 40 minutes, la faible charge constituée par deux passagers, du combustible pour deux à trois heures, une mitrailleuse et quelques accessoires.

Il fut rapidement reconnu que certaines missions seraient d'autant mieux exécutées qu'elles seraient accomplies par des avions spécialement créés et aménagés pour chacune d'elles.

Il existe dans la conception d'un type d'avion différentes caractéristiques : vitesse, armement, puissance ascensionnelle, maniabilité, etc..., dont les unes peuvent être développées au détriment des autres, afin de permettre à un avion de mieux remplir telle mission particulière. Par exemple, les grandes vitesses des avions de chasse (200 km-h) sont obtenues par des avions de faible surface portante (20 mq) extrêmement légers (675 kilos) et proportionnellement très puissants (200 HP, soit 10 HP au mq) ; mais ces avions ne peuvent enlever que très peu de charge (275 kilos) et atterrissent à des vitesses dangereuses (100 à 120 km-h)[1]. Par contre les avions de bombardement ont une faible vitesse (130 km-h), de grandes surfaces portantes (100 mq), sont très lourds (2 500 kilos) et proportionnellement moins puissants (520 HP, soit 5,2 HP par mq), mais ils peuvent enlever 1 500 kilos de charge et atterrissent assez lentement (70 à 80 km-h)[2].

Les combats aériens, très rares au début de la guerre, devinrent d'autant plus fréquents et acharnés que les aviations adverses se développèrent. Pour attaquer victorieusement les avions de reconnaissance ennemis, les belligérants furent obligés de concevoir des avions spécialement adaptés pour le combat aérien et la chasse.

D'autre part, les rapports de l'aviation et de l'artillerie devenant de plus en plus étroits et complexes, certains avions furent considérés comme des auxiliaires indispensables des batteries ; ainsi se sont créées les missions de réglage d'ar-

1. Albatros de combat.
2. Gotha.

tillerie, aujourd'hui si fructueuses par la précision du tir et l'économie de munitions qu'elles procurent.

Des liaisons se sont établies entre l'avion qui domine la bataille et le fantassin qui bondit de trou en trou sous les obus ; l'un devient le soutien de l'autre, guide et protège son avance et la signale par T. S. F. aux services de ravitaillement de l'arrière ; il transmet les demandes et sert de lien intelligent entre l'avant qui se bat et l'arrière qui dirige la bataille ; ce sont les liaisons d'infanterie.

Les photographies aériennes ont permis de tirer des reconnaissances le maximum de précision et d'utilisation. Grâce à de très nombreux clichés aériens, les quartiers généraux d'armée peuvent reconstituer à une grande échelle et avec les moindres détails, de vastes cartes photographiques des positions ennemies. Ces documents permettent de connaître parfaitement les organisations adverses, et, par l'examen minutieux des travaux en cours, de tirer des conclusions certaines sur les buts et les préparatifs de l'ennemi. Grâce aux photographies aériennes on est arrivé à déceler les batteries, les postes de commandement, les dépôts d'approvisionnement et de munitions, etc. ; leurs services, infiniment précieux, ont donné naissance aux missions photographiques.

L'artillerie n'a qu'une portée limitée ; les obus ne peuvent entreprendre la destruction des usines, des dépôts de munitions, des centres d'organisation qui se trouvent à plus de 12 ou 15 kilomètres du front. Il est devenu nécessaire de porter les effets de la guerre jusque sur ces points. Or, des avions peuvent aller de jour ou de nuit lancer des tonnes et des tonnes d'explosifs sur ces objectifs, même s'ils se trouvent à des distances considérables. Ce sont les missions de bombardements.

Les missions de chasse, de liaisons d'infanterie, de réglages d'artillerie, de reconnaissances photographiques, de bombardements, ne peuvent être accomplies par des avions de mêmes caractéristiques. Telle demande de la vitesse, telle autre un armement puissant, telle autre une capacité de charge énorme, etc... En principe, il faudrait un type d'avion nettement spécialisé pour chacune d'elles, de même que, dans

la marine, le torpilleur, le destroyer, le croiseur de bataille, le dreadnought ou le transport ont été spécialisés pour remplir des missions bien différentes. En réalité, les armées aériennes n'en sont point encore arrivées à ce degré de perfectionnement technique, mais elles tendent très certainement vers ce genre d'organisation du travail. Les Allemands n'ont jugé nécessaire jusqu'à ce jour que de créer trois formules d'avions qui se partagent les différentes missions à exécuter. Ce sont les séries C, D, et G.

La série C, ou de Corps d'Armée, est la plus ancienne en date ; elle utilise actuellement des avions dont le type se différencie peu des avions « à tout faire » du début de la guerre. Les avions de corps d'armée, remplissent les missions d'artillerie, d'infanterie, de photographie et de reconnaissances. Ils aident à préparer une opération et la soutiennent lorsqu'elle est en cours d'exécution. Les caractéristiques qui doivent être les plus développées chez eux sont la robustesse et la simplicité de conduite. Ils doivent pouvoir emporter d'assez lourdes charges constituées par l'armement, les organes de T. S. F., de liaison et de photographie ; ils doivent atteindre au besoin de très hautes altitudes afin d'échapper à l'artillerie et aux avions de chasse.

Les Allemands utilisent actuellement, dans la série C, quatre marques d'avions, de caractéristiques sensiblement égales, L.V.G., D.F.W, Albatros et enfin Rumpler 1918.

Le Rumpler 1918 possède les caractéristiques suivantes :

Puissance.....	260 HP
Surface.....	33,5 mq
Poids total.....	1 530 kilos
Vitesse.....	170 km-h
Charge.....	450 kilos
Altitude.....	6 500 mètres en 40 minutes
Poids à vide.....	1 080 kilos
Charge par mq.....	45,6 —
Charge par HP.....	5,8 —
Puissance par mq...	7,7 HP

La série D, est celle des avions de chasse et de combat. Pour ceux-ci, les caractéristiques qui doivent être les plus développées sont la vitesse, la maniabilité, l'armement et la

possibilité d'atteindre une grande altitude. Extrêmement délicats et difficiles à piloter, ils sont plus légers et moins robustes que ceux de la série C ; par suite, ils sont réservés aux pilotes les plus adroits.

Les Allemands mirent en service vers le milieu de 1915 un petit avion très léger, rapide et maniable, qui devait équilibrer les résultats magnifiques de nos petits Nieuport. Ce fut le monoplan Fokker, premier essai de la spécialisation de l'aviation allemande. Par la suite, nos ennemis utilisèrent quelques marques assez peu répandues de biplaces de combat pour protéger les avions de corps d'armée, donc pour effectuer de la chasse défensive, tels que les Halberstadt, Ago Hannoversche Wagonnen, etc. Actuellement, les plus répandus des avions de chasse offensifs sont des biplans monoplaces Albatros D. 5.

L'Albatros D. 5. possède les caractéristiques suivantes :

Puissance	200 HP
Surface	20 mq
Poids total	975 kilos
Poids à vide	717 —
Vitesse	190 km-h
Charge	250 kilos
Altitude	6 000 mètres en 30 minutes
Charge par mq	48,7 kilos
Charge par HP	4,8 —
Puissance au mq	10 HP

La série G est celle qui accomplit les missions de bombardement : elle a été créée au début de l'année 1917, afin de répondre à nos expéditions nocturnes de bombardement. Ces avions étaient destinés à remplacer peu à peu les fragiles dirigeables Zeppelin.

Ils doivent avant tout être capables d'emporter à une grande distance une très forte charge d'explosifs. La puissance nécessaire a été assurée par l'adoption d'avions bimoteurs ; ceux-ci effectuent de préférence leurs missions de nuit. Leur surface portante considérable leur permet d'enlever de très lourdes charges de projectiles et de combustible. Ces immenses bimoteurs sont représentés par des avions A. E. G., Gotha et

Friedrichshafen. Les caractéristiques du plus puissant d'entre eux, du Friedrichshafen G. 3., sont les suivantes :

Puissance	520 HP
Surface	100 mq
Poids total	3 900 kilos
Poids à vide	2 700 —
Vitesse	140 km-h
Altitude	4 500 mètres
Charge	1 250 kilos dont 800 kilos de bombes
Charge par mq	39 kilos
Charge par HP	7,5 —
Puissance par mq	5,2 HP

***

L'étude des types d'avions allemands actuellement en service permet de suivre l'évolution accomplie depuis l'année 1914. Un organisme technique central a certainement donné aux constructeurs des directives générales et techniques, rendues obligatoires pour qui voulait être compté parmi les fournisseurs de l'empire. Elles ont tendu à réduire le nombre des types d'avions. Une formule d'avion a été choisie par les Allemands avant 1914; pour différentes raisons techniques qui semblent avoir assez bien prévu l'avenir, puisque cette formule a été depuis adoptée et généralisée dans les flottes aériennes de toutes les puissances belligérantes.

L'intervention d'un plan est également sensible en ce qui concerne l'évolution des moteurs. Une même formule de moteur d'avion a été imposée aux constructeurs, et toutes les forces techniques ont été portées depuis vers le perfectionnement et l'amélioration du type adopté. La progression de la puissance s'est faite par échelons réguliers ; le commandement a successivement demandé des moteurs de 70 × 80 HP (1914), puis de 100 × 120 HP (1915), puis de 150 × 170 HP (1915-1916), puis de 220 × 230 HP (1916), enfin de 250 × 260 HP (1917-1918). Chacune des deux grandes marques,

Benz et Mercédès, sortait à chaque progression un type de moteur correspondant aux ordres officiels.

Grâce à cette méthode, des commandes importantes sont garanties aux usines. Les différentes marques collaborent au lieu de se faire concurrence comme cela arrive fatalement au cas où toute liberté leur est laissée. Cette réduction des types d'avions et de moteurs au minimum, et leur construction en grandes séries, permet à de nombreuses petites industries de se monter pour fabriquer des pièces détachées. La plupart des avions allemands de chaque série ayant des caractéristiques très peu différentes les unes des autres, le constructeur n'est pas obligé de modifier constamment son outillage ou ses approvisionnements de matières premières, chaque fois qu'une nouvelle marque d'avion est en faveur dans les sphères officielles.

Enfin, avions et moteurs sont construits en séries industrielles dans des usines très importantes. Les Allemands ont trouvé un grand avantage à réduire le nombre de leurs usines en diminuant l'immobilisation des matières premières et en facilitant les réparations.

L'étude des avions allemands depuis 1914 prouve donc qu'un organisme technique central est intervenu auprès des constructeurs, non pas pour donner des conseils bénévoles mais pour les obliger à suivre certaines directives techniques. Pour prendre des exemples concrets, je citerai l'unification des *dimensions d'encombrement* des moteurs, qui peuvent ainsi se monter indifféremment sur diverses marques d'avions, l'obligation de construire les gouvernails et les ailerons en tubes d'acier, l'adoption presque générale des coques de fuselage en contreplaqué, la disposition des instruments de bord sur un tableau etc... Les résultats de cette méthode ont été une amélioration peut-être plus lente que la nôtre, mais plus régulière, plus générale et mieux équilibrée entre les différentes marques. Il a été ainsi facile à l'Allemagne d'éliminer rapidement toutes les conceptions archaïques (avions sans fuselage, résistance exagérée à l'avancement, haubanages défectueux des cellules, etc.). Les constructeurs ont été amenés à se mettre en rapport les uns avec les autres ; ils ne peuvent garder jalousement leurs découvertes

ou les résultats de leurs études, ils ont dû en faire bénéficier tous leurs concurrents.

Le progrès allemand a été si régulier que peu de différences séparent les caractéristiques techniques des différents échelons de la progression. Les avions construits ont toujours été simples, robustes, très puissants et facilement démontables. Ils ont, par contre, été conçus assez lourdement, et de ce fait ont eu, de tout temps, une infériorité de maniabilité dans le combat.

Quelques-unes des qualités précédentes permettent aux avions d'être réparables sur le front même, et par conséquent elles permettent d'obtenir une utilisation plus parfaite de l'effectif du matériel volant. Cette question de la durée de l'utilisation au front et des facilités de réparation paraît avoir chez nous été totalement oubliée dans les marchés de certaines commandes passées à l'industrie (Letord-Caudron). Au contraire, les plus grands avions allemands (Gotha-Friedrichshafen 24 m.) comme les plus petits ont été étudiés spécialement pour être démontés sans difficultés, transportés sans dommage et réparés au front (cellules en plusieurs parties, fuselage en deux pièces, etc.).

II

Il est manifeste que depuis quelques mois, l'Allemagne développe avec activité ses forces aériennes. Jusqu'à l'année 1918, ses escadrilles, en se tenant sur la défensive ont pu résister aux escadrilles des Alliés ; aujourd'hui notre ennemie est inquiète de sentir l'Amérique arriver rapidement.

La puissance aérienne allemande est représentée par ses forces d'aérostation et par ses forces d'aviation.

Aérostation. — L'Allemagne possède une grande quantité de ballons captifs répartis irrégulièrement sur le front. Dans les secteurs de combat, il peut se trouver une « saucisse » tous les deux ou trois kilomètres ; ainsi est constituée une barrière de ballons d'observation face à notre front. Dans les secteurs

calmes, ces ballons, espacés de 8 à 10 kilomètres, se déplacent pour surveiller le front [1].

La flotte des zeppelins et des superzeppelins ne paraît plus jouir auprès de nos ennemis d'une faveur aussi générale que jadis, au moins en ce qui concerne les missions de bombardement. Ces dirigeables n'ont pas rendu à l'Allemagne les services qu'elle espérait en tirer après ses efforts inlassables pour les créer et les entretenir. Leur faible vitesse (100 km-h), leurs grandes dimensions (200m. × 18m.), leur vulnérabilité, leur fragilité en rendent l'utisation si précaire et si coûteuse que les Allemands préfèrent ne plus les employer que pour exécuter de grands raids sur la mer du Nord : surveillance des mouvements de la flotte anglaise, recherche des sous-marins, signalisation et poursuite des navires marchands, etc. Pour effectuer des raids de jour, il faudrait que ces dirigeables puissent se maintenir à une altitude de 7 000 à 8 000 mètres, ce qui paraît être l'altitude actuelle maxima d'un zeppelin à vide. Pour effectuer couramment leurs raids de nuit, il faudrait qu'ils fussent silencieux et si maniables qu'ils pussent échapper aux projecteurs ; actuellement, ils sont à la merci de l'artillerie ou de la chasse de nuit. D'ailleurs, les nouveaux avions allemands de bombardement, Gotha, Friedrichshafen et Riesenflugzeug, paraissent avoir acquis sur les zeppelins, en matière de bombardement, une supériorité quant à la fréquence des raids, de leur efficacité et de l'économie. L'Allemagne considère maintenant, comme tous les pays belligérants, que l'avenir de sa force aérienne réside dans le développement d'une aviation puissante, nombreuse et robuste, plutôt que dans l'emploi de saucisses inertes et de zeppelins fragiles.

Aviation. — Nous avons vu que l'Allemagne, en spécialisant trois séries d'avions, D, C et G, divise l'ensemble des missions d'aviation en trois catégories : chasse, missions de corps d'armée et bombardement.

1. Notre front possède largement autant de ballons d'observation que le front adverse ; le développement de cette organisation ne saurait donner aucun avantage sérieux à celui qui la tenterait, l'observation étant restreinte à une zone limitée autour du ballon.

L'aviation de chasse est en évolution perpétuelle, la supériorité y étant fonction de différentes caractéristiques en voie de progrès continu : vitesse, armement, vitesse ascensionnelle, puissance, maniabilité, etc.

Les monoplaces de 200 HP environ qui composent la presque totalité de l'aviation de chasse allemande, sont groupés en *Circus*, composés d'une dizaine d'avions identiques qui exécutent des patrouilles offensives soit en avant, soit en arrière du front (*Jagdstaffeln*). Une nouvelle série plus restreinte, constituée par des biplaces de combat d'environ 200 HP paraît se spécialiser dans la protection des avions de corps d'armée. La présence d'un mitrailleur permet de mieux surveiller l'espace et d'éviter les surprises (*Schützstaffeln*).

L'armement des avions de chasse est devenu de plus en plus puissant; la formule actuellement en faveur paraît être celle de deux mitrailleuses fixes tirant à travers l'hélice et commandées par le moteur avec réglage synchronique; ces armes sont alimentées par une bande souple contenant 7 à 800 cartouches (avions monoplaces). Un autre type possède une mitrailleuse fixe à travers l'hélice et une mitrailleuse mobile montée sur tourelle (avions biplaces).

L'aviation de chasse actuelle a deux missions : la première, confiée aux *Jagdstaffeln*, consiste à détruire l'aviation ennemie par combats aériens, d'où utilisation d'un avion de combat offensif, monoplace, rapide, très armé, maniable. Le résultat tactique recherché est d'aveugler l'ennemi en combattant les avions qui approchent des lignes pour exécuter leurs missions de reconnaissance, artillerie, photographie, liaison, etc. L'autre mission confiée aux *Schützstaffeln* est de protéger les avions de corps d'armée contre les attaques de nos patrouilles de chasse, d'où création d'un type d'avion de combat défensif (biplace léger, maniable et bien armé).

L'Allemagne, envisageant l'accroissement constant des forces aériennes des Alliés et l'appoint formidable qui peut nous être fourni par les États-Unis, a rassemblé toutes ses forces industrielles pour augmenter la puissance et les effectifs de son aviation de chasse. Elle espère ainsi neutraliser l'effort que nous faisons pour augmenter notre aviation de corps d'armée.

Au point de vue technique, de l'aveu même des Allemands, notre aviation de chasse est très supérieure à celle de nos ennemis ; nos avions sont plus rapides, plus maniables et plus légers (Spad). Nous avons adopté, pour ces avions si frêles, un type de moteur qui pour le rendement et la légèreté est le plus remarquable que l'on ait construit jusqu'à ce jour (Hispano 200 HP). Au point de vue tactique, nous possédons également une supériorité incontestable. Au cours des combats singuliers, il se trouve presque toujours un instant favorable où notre race latine, vive et prompte, porte le coup décisif à la suite d'une évolution hardie.

L'Allemagne compte beaucoup moins que nous sur la valeur personnelle de ses pilotes ; en conséquence, elle a adopté pour son aviation de chasse une tactique assez curieuse, celle du *Circus* ou *Ketten*. Ce sont des patrouilles spéciales composées d'avions rabatteurs qui engagent le combat et préparent ainsi l'entrée en scène d'un de leurs « as » ; celui-ci, soudain, fond de très haut sur sa proie, et attaque un adversaire déjà fatigué, qui ne se doute souvent que trop tard de ce nouveau danger. C'est ainsi que procédait le fameux baron von Richthofen.

Nos ennemis possèdent environ 85 escadrilles de chasse et de combat, représentant environ 1 100 avions.

L'aviation dite de Corps d'Armée (Série C) effectue sur l'ordre des quartiers généraux des reconnaissances de longue portée, ou bien elle est employée aux services de renseignements et de liaisons sous les ordres des corps d'armée ou des divisions d'infanterie. Ces missions consistent à rechercher des objectifs et à diriger les tirs d'artillerie ; à surveiller les travaux et toutes les organisations de défense ou d'attaque du front ennemi, à noter ces observations par l'intermédiaire de la photographie, à soutenir l'infanterie au cours de son action en mitraillant les lignes ennemies et en transmettant par T. S. F. les demandes de munitions ou de tirs de barrage, enfin en signalant à l'artillerie l'avance des troupes ennemies pour que les tirs soient réglés en conséquence.

Les avions allemands de corps d'armée (Albatros, D. F. W., Rumpler C.) sont équipés avec des dispositifs spéciaux de

T. S. F., de photographie, de liaison, d'armement, etc. Le poste de T.S.F. permet à l'avion d'envoyer des messages qui sont reçus par une antenne terrestre. La portée du poste d'émission est d'environ 30 kilomètres. L'énergie électrique est fournie par une petite génératrice de courant alternatif et de courant continu. Cette génératrice est accouplée au moteur par le moyen d'une poulie et d'une courroie ; elle est commandée ou débrayée à volonté par le pilote. Son poids est de 10 kilos. Les ondes hertziennes sont émises par un circuit oscillant *Telefunken*, composé d'un transformateur, d'un condensateur, d'un éclateur à plateaux et d'un variomètre, etc. L'observateur peut envoyer des ondes de différentes longueurs, 150, 200, 250 mètres et de différentes intensités, « faibles », « normales » ou « fortes ». Ces différences de qualité des ondes permettent à plusieurs avions de travailler dans le même secteur, sans que les antennes réceptrices puissent confondre les signaux. Le poids du *Telefunken* est de 9 kilos. L'antenne de l'avion qui lance les oscillations hertziennes est constituée par un long fil souple de cuivre (35 m.), qui au repos est enroulé sur un rouet et en fonctionnement pend sous l'avion. Son poids est de 4 kilos. L'ensemble du poste avec ses accessoires pèse 25 kilos. Depuis peu de temps, les Allemands utilisent à bord de leurs avions de C. A. de petits postes de réception.

Les missions photographiques sont parmi celles qui donnent aux états-majors le plus de renseignements exacts sur l'état des positions de l'adversaire. Suivant le but des recherches, plusieurs types d'appareils sont employés à bord des avions de C. A. Les observateurs utilisent pour prendre des vues à faible altitude un petit appareil à main de 0 m. 25 de foyer. Pour prendre des vues courantes (de 3 à 5 000 m.) qui servent à établir les cartes d'ensemble des positions adverses, les Allemands utilisent un appareil de 0 m. 50 de foyer, fixé dans l'avion au moyen d'une suspension élastique. Pour chercher à photographier à grande altitude (7 000 m.), ou pour obtenir un détail parfait, un appareil de 1 m. 20 de foyer est mis à la disposion des escadrilles. Un nouvel appareil allemand chronophotographique permet de photographier automatiquement une bande de terrain d'environ 240 kilomètres

de long sur 2 kilomètres de large (200 photos). Le rouleau de pellicules a 50 mètres de long sur 6 m. de large et est mû par un petit moteur électrique. Ces appareils très perfectionnés sont munis de dispositifs spéciaux permettant de faire varier, suivant les circonstances de luminosité, différentes largeurs d'ouverture et un diaphragme. L'observateur peut interposer un écran jaune pour obtenir le détail dans les photographies de forêts et de verdure.

Les appareils de signalisation sont constitués par des pistolets lance-fusées ou de petits projecteurs électriques qui permettent d'utiliser les signaux Morse. Ces procédés de liaison sont très imparfaits, car ils ne permettent que de transmettre des conversations très simples (fusées) où ils sont sujets à de multiples erreurs ou difficultés d'exécution (projecteurs) et d'interprétation.

Les avions de C. A. sont munis de dispositifs de chauffage électrique pour les passagers, les mitrailleurs et l'huile des moteurs. L'armement est constitué par une mitrailleuse fixe tirant à travers l'hélice et une mitrailleuse mobile montée sur tourelle.

La recherche de la supériorité technique en aviation de C. A. se résoud en une véritable lutte scientifique entre les adversaires. La charge à enlever par les avions spécialisés dans la catégorie C. A. devient de plus en plus lourde à mesure que se complique leur utilisation scientifique; il est nécessaire de développer en même temps les qualités techniques de l'avion pour qu'il ne soit pas une proie facile pour les avions de chasse adverses. C'est pourquoi les Allemands ont créé des avions de C. A. à grande puissance, 260 HP, à grande vitesse, 170 km-h, qui ont de remarquables qualités ascensionnelles (6 500 mètres).

De notre côté nous venons de sortir des avions de C. A. parfaitement conçus. (Bréguet, Salmson). D'une puissance de 300 HP, d'une vitesse de 180 km-h, leurs qualités de maniabilité et d'armement leur permettent de lutter avec avantage contre les avions de chasse ennemis Une construction presque entièrement métallique, réalisée par une de nos grandes marques de C. A., donne à ces avions une grande robustesse ; ils peuvent rester en service pendant de longs mois sans perdre aucune de leurs qualités.

Nos ennemis possèdent au front environ 175 escadrilles de C. A. représentant 1 100 avions.

Les Allemands font un gros effort pour développer leur aviation de bombardement ; les habitants de Dunkerque, de Nancy, de Londres et même ceux de Paris ont été victimes de ces raids sauvages. L'aviation de bombardement cherche à opérer des destructions de matériel et d'organisations, et, d'autre part, à affecter le moral des populations : elle veut créer ainsi des mouvements d'opinion en faveur d'une paix rapide.

Les rayons d'action des Gothas et des Friedrichshafen sont de 4 à 5 heures de vol, suivant leur chargement en bombes ; ils peuvent atteindre des objectifs distants de leur base de 200 à 300 kilomètres. Actuellement, chacun de ces avions peut porter de 650 à 800 kilos de bombes.

Les Allemands possèdent 7 escadres de bombardement (*Bombengechwaden*) qui représentent 24 escadrilles (*Bombenstaffeln*) donnant un total de 150 avions bimoteurs. Ces avions créés pour le transport de lourdes charges ne sont pas assez aptes au combat aérien pour se risquer dans l'intérieur de nos lignes le jour ; ils n'exécutent leurs bombardements que de nuit.

Les raids de jour ne sont possibles que s'ils sont exécutés par des avions volant en groupe à très haute altitude ; ils ne sont efficaces que si des quantités considérables de bombes sont lancées sur le même objectif.

Pour les bombardements de jour, les Allemands ne possèdent que les avions de C. A., incapables d'emporter plus de 70 à 100 kilos de bombes. Ces avions seraient obligés d'exécuter leur raid à une altitude très élevée[1], le bombardement serait très imprécis, donc la quantité de bombes qu'ils peuvent enlever est insuffisante pour obtenir le moindre résultat. Les dégâts causés ne seraient pas comparables aux risques courus, au cas où ces avions se présenteraient en groupe au-dessus de nos lignes.

Les résultats des bombardements sont très variables et

1. L'Allemagne ne possède pas d'avions pouvant monter à 5.000 mètres avec une charge suffisante de bombes.

dépendent de l'importance de l'objectif visé. Le bombardement aérien est peu précis ; une partie des bombes éclate en dehors de l'objectif si celui-ci est de moyenne dimension (centres d'aviation, usines, gares importantes) ; une autre partie des bombes n'éclate pas; en réalité, peu de bombes arrivent à atteindre le but ; pour obtenir des résultats efficaces il faut se résoudre à lancer une quantité considérable de bombes puissantes sur le même point. Quand il s'agit, au contraire, de bombarder une ville, les coups portent, quels que soient l'inexpérience du bombardier et le caprice des éléments atmosphériques.

Pour obvier à cette imprécision du bombardement aérien, nos ennemis ont créé un type de viseur construit par Gœrz. Ce viseur et sa table auxiliaire permettent de calculer rapidement l'angle de tir nécessaire pour atteindre l'objectif en tenant compte des conditions particulières de vent, de vitesse, et d'altitude. Il guide le pilote jusqu'au-dessus de l'objectif et prévient automatiquement le bombardier du moment précis du lâcher des bombes. Ce viseur, très perfectionné et très étudié, n'est utilisable que le jour. Il ne permet pas de calculer les dérives produites par les variations du vent entre l'avion et l'objectif.

Les Allemands n'utilisent plus que deux types de bombes : des bombes incendiaires de 10 kilos et des bombes explosives de 10, 50, 100 et 300 kilos.

De forme très allongée, ces bombes sont munies d'empennages hélicoïdaux et stabilisateurs qui impriment à la bombe une trajectoire régulière et un mouvement de rotation autour de son axe. Les fusées sont à volonté à retard ou instantanées. Contre le matériel (villes, usines, gares, etc.), les bombes à retard produisent de grands bouleversements; contre le personnel ou le matériel léger (cantonnements, gares d'embarquement, terrains et parcs d'aviation), les bombes instantanées sont utilisées ; elles fauchent tout ce qui se trouve aux alentours du lieu de l'explosion.

Les lance-bombes pour bombes de 10 kilos sont placés à l'intérieur du fuselage ; ceux qui lancent les bombes de 50, 100 et 300 kilos sont placés sous le fuselage ou sous les ailes inférieures.

Les Allemands construisent et commencent à utiliser des avions géants (*Riesenflugzeug*), d'une puissance d'environ 1 000 HP à 1 400 HP, qui permettent d'emporter deux tonnes de charge. Ces avions, qui coûtent très cher, ne peuvent être construits qu'en séries très restreintes.

Les raids nocturnes ne sont efficaces que contre des objectifs facilement repérables ; en raison de l'imprécision du tir, des bombes nombreuses et puissantes doivent être lancées. Les puissants avions polymoteurs sont les seuls qui puissent donner de nuit des résultats sérieux.

III

Défense contre avions. — Les moyens dont dispose la défense contre avions (D. C. A.) sont le camouflage, l'artillerie anti-aérienne, la chasse, le barrage de ballons et l'attaque des centres d'aviation. L'efficacité en est très variable suivant qu'ils sont employés de jour ou de nuit, contre l'aviation de reconnaissance ou contre l'aviation de bombardement.

Le camouflage est une sorte de mimétisme artificiel qui dissimule aux yeux aériens de l'ennemi ce qu'on ne veut pas lui laisser deviner. C'est un nouvel art, né de la guerre ; il se manifeste sous toutes les formes imaginables et par une lutte d'ingéniosité. Le problème consiste à donner aux objectifs ou aux travaux qui pourraient attirer l'attention de l'ennemi l'apparence des objets environnants. Par exemple, on camoufle une tranchée en construction, en la recouvrant par des branchages, de la toile peinte, etc. ; on camoufle des hangars en les peignant de telle façon que leur teinte ou leurs ombres portées ne tranchent point sur les prés voisins ou les forêts environnantes.

Pour abriter les baraques, les dépôts, les cantonnements, on profite de tous les abris naturels tels que les forêts, et on complète la dissimulation en peignant la toiture. Le camouflage construit de fausses batteries, de faux postes de commandement, voire de fausses gares, de fausses escadrilles et même de fausses usines !

Les moyens dont dispose le camouflage pour tromper la vigilance de l'ennemi sont assez restreints et ne peuvent s'appliquer qu'à de petits objectifs. Il est impossible de camoufler de jour, une gare, ou une ville au point qu'ils ne soient plus identifiables ; mais il est facile de dissimuler un dépôt de munitions ou une voie ferrée en construction.

Le meilleur camouflage de nuit est l'extinction totale de toutes les lumières de l'objectif et des voies qui y mènent, ainsi que de tous les points de repère. Cette pratique est rarement réalisable pour les grands objectifs tels que gares, villes, usines, où il est impossible d'éteindre toutes les lumières sans arrêter tout le travail; or, cet arrêt est justement ce à quoi vise l'aviation de bombardement. Le camouflage par extinction de lumière ne donne de résultat que pour les objectifs où tout travail est arrêté de nuit et qui ne se trouvent point en des endroits facilement repérables [1].

Autrement complexe est la défense contre avions exécutée par l'artillerie antiaérienne (A. A. A.).

Le problème de l'efficacité des tirs contre avions est très controversé. L'artillerie obtient une grande précision dans le tir contre les objets terrestres et relativement immobiles, grâce à l'appréciation exacte des distances et du rapide réglage du tir par l'observation des points d'éclatements (observateurs, ballons, avions, etc.).

Il en est tout autrement quand il s'agit de tirs contre avions.

Le but se meut avec une grande rapidité, 160 à 200 kilomètres à l'heure, soit 45 à 55 mètres à la seconde. Les avions, très maniables, peuvent changer instantanément de direction et très rapidement d'altitude, déréglant ainsi les tirs. Les dérives produites par le vent sur les obus sont d'autant plus sensibles que les projectiles, en arrivant à ces hautes altitudes (4 à 5000 m.), perdent rapidement leur vitesse de translation. Le commandant du tir n'a plus aucun point de repère pour apprécier si les projectiles éclatent en avant ou en arrière du but.

1. Le camouflage peut rendre d'immenses services : il serait souhaitable que des unités d'aviation soient spécialement chargées de surveiller dans chaque armée l'application des principes de mimétisme et attirent l'attention du commandement sur les négligences qu'elles pourraient ainsi constater.

Si pour juger de l'efficacité de l'artillerie antiaérienne on ne fait que comparer le nombre d'obus tirés et le nombre d'avions abattus, on ne peut s'empêcher de déclarer aussitôt qu'elle est à peu près nulle, et que son développement ne peut qu'entraîner un gaspillage de projectiles et une immobilisation inutile de nombreuses pièces. En réalité, l'A. A. A., n'a pas la prétention de présenter au public, dans les communiqués, des tableaux de chasse aussi brillants que ceux des escadrilles d' « as ». Son rôle actuel est tout autre : elle ne vise qu'à gêner les missions aériennes ennemies. En fait, quand un avion est pris à partie, par l'A. A. A., il est bien rare qu'il ne fasse pas volte-face, le tir d'une batterie force cet avion à accomplir des évolutions rapides et à se maintenir à une altitude considérable, empêchant ainsi la précision des observations, des réglages lointains et des photographies.

L'altitude moyenne des reconnaissances au-dessus des lignes ennemies, qui pouvait être au début de la guerre de 1 200 à 1 500 mètres, est maintenant passée de 4 500 à 6 500 mètres. Le canon de 75, que nos ennemis apprécient à tel point qu'ils l'utilisent contre avions, est capable de tirer de 20 à 22 obus par minute. Pour peu que l'avion ennemi se trouve soudain sous le feu de 3 ou 4 pièces, le pilote cherchera certainement à éviter une zone aussi dangereuse.

Les centaines et les centaines d'obus qui poursuivent les avions dans le ciel ont une autre utilité : ils attirent l'attention des patrouilles de chasse en signalant un ennemi et en indiquant sommairement la direction qu'il suit.

Les tirs de nuit sont infiniment moins précis que les tirs de jour, puisque la position exacte du but, sa hauteur et sa direction ne peuvent être déterminées. L'A. A. A. n'effectue alors que des tirs de barrage : on échelonne les éclatements à différentes altitudes dans un plan vertical, choisi de telle façon que l'avion ennemi doit le traverser pour exécuter sa mission. Mais, quelle que soit l'activité des batteries, ces tirs sont peu denses, étant donnée la grande surface à couvrir, et les avions abattus de nuit par l'A. A. A. sont assez rares.

Les avions de nuit sont camouflés en noir ou en couleurs neutres : il est très difficile aux projecteurs de les saisir dans

leurs fugitifs faisceaux lumineux; quand ils y arrivent, l'avion découvert fait une rapide évolution et le projecteur dérouté est généralement impuissant à le retrouver. Cette lutte d'adresse entre projecteur et avion est si rapide que l'artillerie n'a presque jamais le temps de commencer un tir efficace.

Une autre difficulté du tir de nuit est de déterminer si l'avion dont on entend le bruit est un avion ennemi ou ami [1]. En principe, au premier coup de canon l'avion envoie son indicatif de nationalité qui est une fusée de couleur déterminée, ou une émission de signaux lumineux.

Le jour, l'A. A. A. utilise des obus à shrapnell ou à explosif; la nuit, elle y ajoute des obus incendiaires ou lumineux.

Le tir des mitrailleuses, faute de précision, est inefficace contre les avions volant à plus de 1 200 mètres; ces tirs, bien organisés et utilisant après un long entraînement des appareils de visée spéciaux, peuvent donner de jour les meilleurs résultats contre les avions volant à basse altitude, par exemple au cours des missions de liaison avec l'infanterie. La nuit, le tir des mitrailleuses ne peut être efficace que contre des avions survolant les objectifs à moins de 300 mètres, il devient dans les autres cas un véritable gaspillage de munitions.

La chasse est certainement un des moyens de défense anti-aérienne les plus efficaces. La chasse aérienne allemande, on l'a vu, a nécessité la création d'avions spéciaux à grande vitesse de translation (200 km-h.), à forte vitesse ascensionnelle (5 000 m. en 20 minutes), très maniables, et munis d'un armement offensif formidable. Les patrouilles, la chasse à vue et les barrages de protection sont les différentes méthodes employées par les avions de chasse.

Les patrouilles aériennes sont éminemment offensives; elles sont constituées par plusieurs avions de même type habitués à voler ensemble (*Ketten* ou *Circus*), qui suivent un itinéraire déterminé et attaquent les avions ennemis qu'ils rencontrent.

1. Les avions bimoteurs se distinguent par un bruit très caractéristique de grondement rythmique; ce bruit particulier est produit par les interférences des ondes sonores émises par les deux moteurs qui ne tournent jamais exactement au même régime.

Les barrages de protection par avions sont défensifs; ils protègent une zone déterminée, un secteur par exemple. Ils empêchent l'ennemi de suivre les préparatifs d'une attaque ou protègent tout simplement le travail des avions de corps d'armée et des saucisses. La chasse cherche donc à interdire aux avions ennemis de survoler un territoire, tâche très difficile quand il s'agit de protéger plusieurs milliers de kilomètres de front ; elle ne pourrait être exécutée entièrement que s'il était possible de maintenir constamment en l'air une série de patrouilles très rapprochées, c'est-à-dire une vaste permanence aérienne, disposant de plusieurs milliers d'avions.

L'avion de chasse doit d'abord découvrir l'adversaire ; or, la visibilité est assez médiocre, surtout en monoplace; il doit ensuite pouvoir atteindre les hautes altitudes où peuvent se réfugier les adversaires (6 000 et 6 500 m.).

Étant donné les grandes vitesses actuelles, on admet qu'un avion peut aller bombarder ou photographier un objectif situé à 12 kilomètres des lignes et rentrer en moins de 15 minutes ; or, il faut compter qu'actuellement les meilleurs avions de chasse mettent 20 minutes pour monter à 5 000 mètres. Il y a donc impossibilité absolue d'empêcher les avions de pénétrer de temps en temps par surprise dans les lignes adverses.

La chasse de nuit est beaucoup plus complexe que la chasse de jour. Pour les avions de nuit, la vitesse est limitée par la nécessité de conserver des surfaces portantes qui permettront des atterrissages lents, sous peine d'exposer les pilotes à des dangers excessifs. La visibilité d'un avion à un autre est presque nulle de nuit, à moins qu'ils ne soient séparés l'un de l'autre par une distance tellement faible que le combat devient, par suite des dangers de collision, presque aussi dangereux pour le chasseur que pour le chassé. Pour ces raisons, les missions nocturnes des avions de chasse n'ont pas donné jusqu'ici d'effet utile, et ce serait faire un inutile sacrifice à l'opinion publique, si ignorante des choses aériennes, que de renforcer sur Paris, par exemple, ces services qui nous ont coûté des efforts superflus.

Les barrages aériens par ballons sont une des formes les plus récentes de la défense antiaérienne. Les Allemands emploient ce dispositif de défense antiaérienne pour protéger les bassins miniers de Briey, Thionville, et les centres industriels de la vallée du Rhin. Les ballons peuvent être réunis par des câbles transversaux, mais ne s'élèvent pas actuellement à une altitude supérieure à 3 000 mètres. La crainte de leur rencontre oblige les pilotes à voler à une altitude nettement supérieure à celle des ballons ; les bombardiers sont donc forcés de jeter leurs bombes de très haut ; comme il est impossible de se servir d'un viseur pendant la nuit, les erreurs de dérive et de visée peuvent devenir considérables, et les bombes ne tomberont plus sur l'objectif s'il est peu étendu. S'il s'agit d'une ville, au contraire, une erreur de 800 à 1 000 mètres n'empêchera pas la bombe de donner des résultats effectifs.

Les ballons de barrage sont d'un entretien coûteux et fréquemment détériorés par les tirs de l'artillerie antiaérienne. Il semble qu'il n'y ait aucun intérêt à en étendre l'usage pour tenter de protéger les grandes agglomérations ; aussi les Allemands ne les emploient-ils que pour la protection des usines, gares, etc., qui, voisines du front, reçoivent chaque nuit les visites de nos escadrilles.

L'attaque et la destruction des centres d'aviation ennemis a pour but de détruire, en même temps que les avions qui s'y trouvent, l'organisation complète de ravitaillement et de réparation, qui permet à l'arme si fragile qu'est l'aviation d'assurer les multiples tâches qui lui sont confiées. Il y a beaucoup plus de chances de détruire une grande quantité d'avions en bombardant leurs hangars et leurs parcs qu'en les attaquant en combats aériens. Une simple bombe sur un hangar peut mettre hors service une dizaine d'avions.

Il faut évidemment pour obtenir ces résultats tenir compte de l'imprécision du bombardement aérien et envoyer sur le même terrain et pendant plusieurs jours une grande quantité de bombes. Aller de temps en temps lancer dix petites bombes sur un centre ne suffit pas; il en faudrait 200 par minute. La chose est possible pour un ou plusieurs groupes de bom-

bardement travaillant sous une direction unique et possédant de véritables avions de bombardement. Chaque Handley-Page anglais, chaque Caproni italien ou chaque Gotha allemand peut ainsi emmener une quinzaine de bombes de gros calibre. Une escadre composée d'une vingtaine de ces avions peut causer d'énormes dégâts en une seule nuit (300 bombes de 50 kilos).

Il est difficile de découvrir dans l'obscurité les terrains d'aviation ; ils sont généralement placés en pleine campagne, les hangars sont disséminés le long des bois, ou camouflés. Le bombardement de jour comporte d'autres difficultés. Pour échapper aux tirs antiaériens et aux avions de chasse, les avions doivent se tenir à 4 ou 5 000 mètres; en conséquence ils ne peuvent enlever que des charges restreintes de bombes, et leurs visées sont sujettes à de graves erreurs. D'après les communiqués, il semble que l'aviation anglaise s'acharne tout particulièrement contre les centres et parcs d'aviation allemands. Les Allemands auront de la peine à dissimuler les avions géants qu'ils comptent mettre en service cette année et les immenses hangars qui devront contenir les unités de ces escadres. Est-ce en prévision de cette nouvelle guerre d'aviation contre aviation que les Allemands construisent de vastes hangars demi-souterrains?

En résumé, la défense antiaérienne dispose pour neutraliser les efforts de l'aviation adverse, pendant le jour : du camouflage qui ne paraît applicable qu'aux objectifs de faibles dimensions, et dont l'utilisation ne semble pas avoir été suffisamment généralisée; de l'artillerie antiaérienne qui ne détruit pas l'aviation adverse, mais l'empêche de tenter des opérations trop hardies; et enfin de la chasse, qui peut neutraliser absolument les forces aériennes de l'ennemi lorsque la supériorité numérique et technique des avions lui assure la maîtrise permanente de l'air.

Pendant la nuit, la défense antiaérienne est aveugle ; elle frappe ses coups ou tend ses pièges sans voir ses adversaires. La chasse de nuit ne donne pas de résultats comparables aux risques courus et aux pertes de matériel ; l'artillerie arrive à des consommations de munitions énormes sans pouvoir empêcher les avions d'exécuter leurs missions.

Seuls les barrages par ballons semblent protéger réellement les petits objectifs. Enfin le camouflage de nuit par l'extinction totale des lumières et la création d'innombrables points de repères faux, restent avec l'attaque directe des centres d'aviation, les deux véritables protections sur lesquelles on puisse compter sans s'exposer à de pénibles désillusions.

IV

Standarisation et unification. — Le terme *standarisation* vient d'outre-mer; c'est une organisation qui cherche à ramener les éléments accessoires de la construction mécanique à des échantillons « types », de dimensions et de qualités bien déterminées.

La standarisation a été appliquée à la construction d'éléments très divers, tels que les pas des boulons mécaniques et des bougies d'automobile, les roues de bicyclette, les aiguilles des machines à coudre, les roulements à billes, etc. Les constructeurs se sont mis d'accord pour ne construire que des pièces interchangeables. Pour ne pas entraver la construction et lui laisser une certaine élasticité, on établit pour chaque pièce, boulons ou câbles métalliques, un tableau *standard* comprenant de nombreux types de boulons ou de câbles différents les uns des autres par leurs dimensions et leurs résistances. L'existence de ces séries permet au petit fabricant d'entreprendre la fabrication en grand de pièces détachées, et lui donne l'assurance de trouver dans l'industrie un écoulement facile de ses stocks, puisqu'ils peuvent être utilisés pour différentes machines et pour différentes marques. Le commerce se trouve ainsi abondamment alimenté par des pièces fabriquées en série, à bas prix et de qualité bien déterminée.

Il ne semble pas que nous ayons fait en France de grands progrès dans cette voie qui est cependant une des manifestations modernes du progrès industriel, et qui favorise le commerce international. L'armée, en particulier, ne paraît pas avoir soupçonné de quels avantages elle aurait bénéficié si elle avait imposé à ses fournisseurs l'obligation de standa-

riser certaines constructions. N'y aurait-il pas eu un grand intérêt au point de vue du ravitaillement, des réparations et même de la fabrication à standariser les dimensions des roues d'automobile, des pneus et des bandages, les ressorts, les radiateurs, les carrosseries, en prévoyant pour chacune de ces pièces un nombre suffisant de séries pour les différentes spécialisations de l'automobile. Une quantité considérable de matériel est immobilisée pour permettre à un parc de réparer ou ravitailler des unités qui possédent du matériel automobile de différentes marques et de différentes séries. Sait-on qu'aux armées il faut prévoir 40 types de bandages pleins pour camions, 16 types de pneus pour automobiles et enfin 12 types de pneus pour motocyclettes? Il arrive fréquemment qu'une grande partie du matériel roulant est rendu indisponible pendant assez longtemps, faute de pièces de rechange secondaires. Rien ne justifie ces défauts d'organisation de la part des services à qui incombe le ravitaillement technique des armées.

En ce qui concerne le présent et surtout l'avenir de l'aviation, la question de la standarisation paraît être d'une importance incalculable. Les résultats d'une pareille organisation seraient de faire baisser les prix exagérés consentis par l'État pour l'achat des avions, de faciliter dans les usines d'aviation la production en grande série, et surtout de permettre à la petite industrie d'entreprendre la fabrication des pièces détachées qui ne demandent pas un outillage ou un personnel trop spécialisé (roues, mâts, essieux, haubans, etc.).

On objecte que, si nous voulons voir le progrès continuer avec autant de rapidité que depuis ces quelques années de guerre, il est indispensable de laisser une pleine initiative aux constructeurs. Il est évident que standariser à l'excès serait cristalliser le progrès aéronautique. Mais il ne s'agit que de standariser des éléments d'importance secondaire. Aucune nécessité technique n'empêche de déclarer aux constructeurs que toutes leurs roues d'avions doivent être choisies dans un tableau de 6 ou 8 types de roues, qui auront chacune des caractéristiques bien déterminées. Actuellement, les avions français utilisent 15 typesde roues, et les roues Nieuport 650 × 80 ne sont pas interchangeables avec les roues Spad

650 × 80 ! Quelle simplification ce serait pour le ravitaillement et quelles facilités trouveraient ainsi les petites entreprises qui pourraient construire directement pour l'État sans passer sous les fourches caudines des grands constructeurs!

Nos services techniques ne peuvent-ils déterminer quel est le meilleur type de hauban ? Aujourd'hui nos avions sortent, suivant leur marque, munis de haubans en corde à piano, simples ou doubles, en câbles, en tubes ou tiges profilées, en câbles profilés avec du bois, etc. Quelle difficulté technique empêche de standariser les dispositifs de fixation des haubans sur les longerons, ou encore les dispositifs de démontage?

Pour éviter d'arrêter le progrès, il suffirait de n'appliquer la standarisation qu'à certaines pièces telles que : câbles, tendeurs, haubans, roues, essieux, train d'atterrissage, boulonnerie et quincaillerie, etc... Les constructeurs pourraient garder toute leur liberté en ce qui concerne les éléments principaux tels que fuselage, voilure, etc.

Il s'agit de faciliter la production en grande série, de faire baisser par la concurrence les prix exorbitants actuellement consentis ; il s'agit de vulgariser la production du matériel aéronautique et enfin d'augmenter très sensiblement nos effectifs disponibles sur le front en facilitant à la fois le ravitaillement et la réparation.

La question est plus complexe et plus discutée en ce qui concerne la standarisation des éléments principaux des avions, cellule, fuselage, etc. Mais la difficulté ne doit pas être un obstacle définitif ; une solution moyenne peut procurer des avantages industriels, tels qu'ils dépassent de beaucoup les petits inconvénients techniques amenés par toute tentative de standarisation.

Dans le même ordre d'idée, la tactique de l'artillerie trouve son avantage à utiliser du matériel construit en grande série tel que le 75 ou le 155 par exemple, alors qu'on pourrait construire des canons plus perfectionnés. Dans ce cas particulier, les éléments tactiques ont été un peu sacrifiés aux nécessités techniques et industrielles : il en est de même pour l'aviation.

D'une part, les nécessités tactiques demandent des avions

dont les qualités et les caractéristiques de vol soient étudiées spécialement en vue de chaque mission. Il faut, par exemple, disposer d'avions de chasse pour les hautes altitudes (3 000 à 8 000 m.) et d'autres pour les altitudes moyennes (jusqu'à 4 000 m.). Certains avions du type C. A. doivent être spécialisés pour travailler avec le corps d'armée, d'autres avec l'infanterie, d'autres avec l'état-major d'armée et d'autres enfin sont destinés à protéger leurs camarades; il faut des avions de bombardement de jour et des avions de bombardement de nuit, etc. En un mot, on doit avoir une dizaine de types, de caractéristiques différentes. D'autre part, étant données les pertes considérables des appareils, il faudra bientôt prévoir des mesures pour fabriquer par an des milliers d'avions.

Non seulement les difficultés industrielles, mais encore les immobilisations au front, les rechanges multiples, les difficultés d'approvisionnement et de réparation exigent que l'on fasse un sérieux effort pour restreindre le nombre de types d'avions en service.

A première vue, en ce qui concerne l'aviation, les exigences tactiques et techniques paraissent être opposées; en réalité, les différences de caractéristiques entre les avions d'une même série ne sont pas tellement importantes qu'il faille abandonner tout espoir de simplifier la construction aéronautique de guerre. Ne pourrait-on créer pour la chasse, par exemple, un seul type de fuselage, avec un seul type de moteur de 300 HP, et obtenir les deux spécialisations nécessaires en créant deux types de voilure? Pour les missions de C. A. ou d'armée un seul type de fuselage muni d'un moteur de 400 HP, et quatre types de voilure pourraient suffire.

Les caractéristiques de chacun des avions ainsi spécialisés seront un peu moins parfaites que s'il y avait autant de types d'avions que de missions, mais notre force productive en aviation serait considérablement accrue, tous les efforts ndusitriels se concentrant sur quelques types en service.

Les programmes pourraient être établis et révisés tous les six mois; en une demi-année, la consommation des armées est très suffisante pour permettre aux constructeurs de produire vite et en grande série.

Malheureusement nous avons affaire à l'individualisme des constructeurs.

***

CONCLUSION

Depuis le début de la guerre, l'Allemagne a réalisé un effort remarquable pour se constituer une flotte aérienne. Cet effort s'est orienté vers la quantité des avions en ligne, en réserve, en construction, et vers le perfectionnement laborieux du matériel utilisé.

Chaque belligérant recherche la maîtrise absolue de l'air. Une formidable lutte industrielle est donc engagée.

Dans aucune autre arme, il n'est aussi difficile de se procurer une supériorité durable sur l'ennemi, parce que l'aviation, arme naissante, se trouve sans cesse au lendemain et à la veille d'un progrès.

Une autre cause d'instabilité provient de la fragilité extrême du matériel en service. Les fuselages, les voilures, les moteurs s'usent si rapidement qu'au bout de quelques mois, la flotte aérienne se trouve être remplacée par du matériel neuf et plus perfectionné que le précédent.

Ces évolutions techniques et tactiques se sont accomplies en si peu de temps, qu'au début de la guerre le commandement en chef n'a pu soupçonner quel rôle énorme l'aviation allait être appelée à jouer. La preuve en est que chez nous l'aviation n'est même pas encore une arme constituée, mais un service ; elle n'est représentée à l'arrière que par un sous-secrétaire subordonné à un ministère, et au G. Q. G. le colonel qui la commandait vient seulement d'être promu général.

Or, il est presque certain que d'ici peu, par son importance tactique, l'aviation sera comparable à l'artillerie ou à la marine. La suprématie aérienne doit en effet procurer des avantages tactiques tellement importants qu'à chaque offensive ils dépassent les espérances les plus hardies.

Tout développement des forces aériennes nécessite une augmentation des services techniques complexes dont la

bonne marche de l'aviation dépend. On peut instruire des pilotes en grand nombre, mais il faut leur donner des cadres sérieux, du personnel mécanicien, du matériel automobile, de l'essence, de l'huile, etc. En ce qui concerne la fabrication, il faut prévoir un approvisionnement considérable de matières premières; celles-ci sont rares et exigent un usinage délicat : aluminium, bois contreplaqué, bois secs et durs pour les hélices, tissus très résistants pour les voilures, aciers et métaux spéciaux pour les moteurs, et une grande quantité de câbles, tubes, tendeurs et petites pièces diverses.

Les empires centraux doivent éprouver de ce côté une certaine gêne, étant donné qu'ils ne peuvent guère compter que sur leurs ressources locales ou sur les ressources réduites de leurs alliés et des neutres voisins; ils ont, il est vrai, pu commander une assez grande quantité de moteurs d'avions à des maisons suisses. Mais si la guerre aérienne prend une telle extension que les Austro-Allemands soient obligés de tripler ou de quadrupler leurs effectifs d'avions, ils ne pourront pas pousser leurs efforts jusque là.

Les Alliés, au contraire, disposent à la fois de leurs ressources propres et du marché mondial. Des pièces détachées d'avions ou de moteurs sont un fret de très haute valeur à la tonne et qui tenterait les armateurs neutres plus qu'un chargement d'obus ou de métaux bruts. Il est très regrettable que les Alliés aient laissé passer presque quatre années avant d'avoir songé à établir un programme pour la maîtrise définitive de l'air. Les empires centraux en cette matière, comme en d'autres, possèdent la supériorité d'organisation. Le général von Hoeppner est le maître absolu de toute l'aéronautique ennemie; c'est lui qui impose les types d'avions et de moteurs à construire et à mettre en service sur le front, et qui dirige et coordonne toutes les opérations.

De notre côté, l'aviation française a adopté certains types de moteurs et d'avions créés par nos constructeurs; l'aviation anglaise a adopté d'autres types d'avions et de moteurs; l'aviation italienne, qui a poursuivi des études très remarquables, a adopté d'autres modèles; l'aviation américaine viendra bientôt sur notre front avec des types encore différents qui seront considérés évidemment outre-Atlantique

comme les *best of the world*, les meilleurs du monde. Sur quelques centaines de kilomètres de front, les Alliés vont donc mettre en ligne une trentaine de types de moteurs et une cinquantaine de types d'avions, pendant que nos ennemis n'utiliseront que cinq types de moteurs et au plus huit à dix types d'avions.

Notre méthode disperse les recherches, les expériences, les efforts des constructeurs. Elle accroît les difficultés de ravitaillement et de réparation, elle permet à des avions de types désuets d'être en faveur dans certains pays, alors qu'il existe chez le voisin allié, pour remplir les mêmes fonctions, un type d'avion supérieur. Que répondre aux techniciens anglais qui nous accusaient tout récemment dans leurs revues (*Flight*) de favoriser des types d'avions inférieurs au point de vue technique comme l'A. R. . . . . .

. . . . . *(7 lignes censurées)* . . . . . .

Il faut créer un organe central technique qui décide périodiquement, et pour tous les Alliés, quels sont les types d'avions et de moteurs les plus avantageux.

La restriction des types en service au front nous permettrait d'obtenir de notre outillage et de notre personnel ouvrier un rendement plus régulier et supérieur ; les matières premières seraient économisées. Enfin les progrès techniques seraient mieux dirigés, les progrès de chacun servant à tous. Les intérêts particuliers des constructeurs ne sont pas à mettre en balance avec les immenses avantages ainsi réalisés.

Cet organe central serait capable d'imposer la standarisation des pièces détachées. Il encouragerait à la fois les grandes usines aptes à construire entièrement les avions et les petites entreprises, en leur permettant de se spécialiser dans la fabrication des fuselages, voilures, etc...

Par la restriction des types, par l'organisation méthodique de l'étude et de la fabrication, nous arriverions rapidement à créer l'avion idéal de l'avenir, simple, démontable et robuste; nous éviterions la création de ces usines hâtives qui se montent sans ordre et qui n'arrivent à triompher de leur fâcheuse

organisation que par le prix actuel des avions qui a dépassé toute mesure.

Tâchons d'obtenir des types d'avions simples et démontables, nous pourrons les réparer au front même, et nul doute que nous n'arrivions à augmenter, sans autre effort, au moins d'un tiers, l'effectif disponible des avions en service.

La bataille en cours nous montre tous les jours que peu à peu nous prenons un véritable ascendant sur les forces aériennes de l'ennemi. La comparaison entre les quantités d'avions abattus de part et d'autre, entre les reconnaissances et raids lointains exécutés, nous indique que la situation aérienne se stabilise à notre avantage. Cela est dû autant à la valeur individuelle du personnel qu'à l'importance des effectifs aériens que nous avons pu engager et maintenir dans la bataille. Nous savons que nous maintenons la supériorité numérique et que nous avons en réserve une telle quantité d'avions que tout matériel endommagé est immédiatement remplacé par du matériel neuf. La situation des escadrilles allemandes est autrement difficile; certaines d'entre elles ont été retirées de la bataille faute d'avions.

Notre production a été poussée pendant ces derniers mois avec une intensité suffisante pour que nous ayons pu équiper avec notre matériel, avions, moteurs et rechanges, de nombreuses escadrilles américaines, tout en faisant face à la formidable consommation de la bataille.

La supériorité aérienne est indispensable au succès de nos armes : nous devons travailler d'urgence à nous l'assurer. Nous pouvons nous attendre à un grand effort de la part de nos ennemis, mais il faut que jamais plus ils n'arrivent à équilibrer les efforts industriels coordonnés de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie et des États-Unis.

JEAN LEFRANC

POÈMES

Ce n'est pas sans une émotion profonde que les amis et admirateurs du pur poète disparu verront quelques-uns de ses chefs-d'œuvre posthumes accueillis dans la Revue de Paris. *On ne sait pas assez, dans le public, quelle perte fit la poésie française quand tomba le soldat Roger Vincent, le 9 mai 1915, à l'attaque de Neuville-Saint-Vaast. Dirons-nous que l'écrivain était, au moment où éclata la guerre, méconnu? Pas même. Ignoré. Nous étions bien peu nombreux — plusieurs, dont Despax, Perrot, disparus aussi depuis — à soupçonner sa vraie valeur ; c'est seulement dans ses papiers, communiqués par sa famille, qu'avec une ferveur religieuse nous avons découvert les pièces qui méritent de faire vivre son nom.*

Sur sa vie, nous glisserons vite. Non que sa personne ne nous ait été chère, que son histoire ne soit digne d'attacher. Il y aurait un sujet d'étude passionnant dans la destinée de ce petit Africain dont des maîtres mal inspirés aiguillèrent les dix-sept ans naïfs vers le mirage de l'École normale : comment il laissa Tunis où ses dons d'enfant génial avaient commencé de rayonner pour ce Paris aux boues duquel il ne devait jamais se faire ; sa quasi-solitude traversée par une prestigieuse aventure sentimentale, sa lutte de tous les jours contre les difficultés matérielles... Il faudrait dire cette intelligence, cet esprit que de rares intimes apprécièrent. Hélas, mais combien sont-ils dont l'entourage, en pleurant, nous vante les qualités exquises! Celui-ci a laissé une œuvre ; c'est devant elle qu'il faut s'arrêter.

Poète d'évocation avant tout que Roger Vincent, comme

Hugo, comme Leconte de Lisle, comme Heredia, et avec eux l'un des premiers peut-être en notre langue. En des pièces d'ordinaire brèves, condenser le décor, l'atmosphère d'un âge, d'une civilisation, tâche ardue. Pour y réussir, il y faut l'érudition la plus vaste, une imagination ample et précise, l'art de trier les mots expressifs, la plus savante dextérité dans le rythme et la composition. Et ce n'est pas tout que ces qualités d'excellent artisan ; ce n'est rien, si le don n'y est pas, l'intuition qui, seule, fait jaillir sous la plume des véritables maîtres ces vers libres et francs, d'une coulée, dont l'enchaînement altier, tout en s'imposant à nous comme un faisceau de beautés original, semble obéir aux lois d'on ne sait quelle harmonie préétablie. Qualité qui échappe en partie à l'analyse. Car ce n'est pas toujours par la hardiesse ni l'éclat des images, par la magnificence du style, qu'un poème s'avère de ceux qui dureront autant que les hommes. Parfois, c'est à sa simplicité même, soit majestueuse, soit familière, à sa grâce qui ne sent pas l'effort, au mouvement intime qui fait défiler strophes après strophes ainsi qu'au courant d'un beau fleuve, qu'une œuvre à peine parcourue, nous enchante et nous apparaît assurée de pérennité.

MARCEL BERGER

LE PRESSOIR D'OLIVES

Au loin, auprès, des Monts aux arêtes de craie,
Jusqu'aux vergers barrant la plaine de leurs haies,
De cactus verts et de leurs murs,
Les oliviers, en rangs, lèvent leurs têtes grises
Sur l'horizon vineux. Là-bas, les grives grises
Sifflent parmi les raisins mûrs.

Ici, près du moulin et de l'aire polie,
Un dromadaire plie et déplie et replie
Ses hauts jarrets tachés de sang.
A coups d'un grand rameau tremblant de laurier-rose,
Un vieux Tripolitain l'excite et se repose,
Et fredonne un air du Fezzan.

Il tourne ; et chaque tour de la bête qui vire
Fait, sous l'effort des traits, dont la corde s'étire,
Crier le pivot du pressoir.
A chaque tour du dromadaire autour de l'aire,
L'huile, onctueuse, au fond de l'auge circulaire,
Coule à flots sur le déversoir.

Or, les cueilleurs sont là. Fléchissant, ils arrivent ;
Et, portant à pleins bras, la récolte d'olives
Qui surcharge leurs grands couffins,
Viennent précipiter sur cette pierre grasse
Les fruits, les beaux fruits verts et charnus, qui s'entassent
Gorgés de sucs crémeux et fins.

Salut, huile sacrée, huile odorante et blonde !
Aux jours de la jeunesse aurorale du monde,
Pour les beaux combats en plein air,
Les éphèbes lustraient leurs bras de discoboles,
Et, sur eux, par le col étranglé des fioles,
Tu coulais, à grands filets clairs.

Bien des siècles plus tard, lorsque les cathédrales
Tremblaient aux sons royaux des orgues triomphales,
Un évêque, aux doigts bénisseurs,
Sur un front souverain posait — symbole insigne —
Avec le Chrême, fait de baume et d'huile, un signe
De vertu sainte et de douceur.

Et, aujourd'hui, partout, les races fortunées
Assises sur les bords des méditerranées,
Vivent de tes dons enviés.
Tu portes la chaleur, la vie et la lumière,
Et le soleil filtré lentement par la terre
Et les veines des oliviers...

Salut, huile sacrée ! Encor, le pivot crie ;
Le moulin tourne ; le vieux nègre psalmodie

La chanson de l'huile en marchant.
Là-bas, loin, par delà l'olivette natale,
Le soleil plonge, avec sa flamme horizontale,
Poudreux et las, vers le couchant.

Le soir vient. Le moulin tourne. Le nègre chante.
Les flammes du ciel fauve embrasent l'eau mouvante
Des rigoles et l'eau qui dort ;
Et les canaux, parmi les jardins et les friches,
Semblent, à flots pressés, à flots lourds, à flots riches,
Charrier l'huile, l'huile d'or.

LIVRE D'HEURES

... l'onor di quell'arte
Ch'alluminar è chiamata in Parigi.
DANTE

Courbé sur le vélin aux marges transparentes,
Tel qu'un moine pieux copiant nuit et jour
Des oraisons d'amour aux ferveurs enivrantes,

J'écrirai mot à mot ton âme et mon amour.
J'écrirai, aux lueurs des rouges crépuscules,
Courbé sur les feuillets de vélin, lisse et lourd.

Dessinant au vitrail pourpré de ma cellule,
Soigneux, et, de ton nom, par moi sanctifié,
J'enluminerai d'or les lettres majuscules.

Semant le vermillon et l'azur grisaillé,
Je veux colorier, en une humble peinture,
Au calvaire d'amour mon cœur crucifié.

J'encadrerai de roux chaque miniature
Et ce sera pour moi ou, peut-être pour nous,
Comme un missel d'amour dont on ne fait lecture

Qu'à jointes mains, à lèvres jointes, à genoux.

L'ÉTAL DE LÉGUMES

Au hameau, cramponné sur l'épaule des monts,
Montent les bourricots aux couffins de limon.
Dans le marché poudreux, où roulent les syllabes
Dures des acheteurs et des vendeurs arabes,
Près d'un vase de cuivre où son café chauffa,
Le kawadji déploie une natte d'alfa,
Tandis qu'un cavalier, dont les poignets ruissellent,
Suspend quatre poulets au dossier de sa selle.

Balances... Tintements de plateaux en métal.
On recompte des sous verdis sur cet étal,
L'étal d'Abbas, vendeur de fruits et de légumes.
Foule autour du marchand. L'air ardent se parfume
De l'odeur des fenouils ; et celle des piments
Se mélange, épicée et crue, et par moments,
Aux senteurs des gâteaux de sucre et de cannelle
Qu'offre le pâtissier Attar, sur une écuelle.

Des abeilles, points d'or bariolés de noir,
Bourdonnent aux couffins lourds, et l'on peut les voir
Au sucre des raisins s'engluer par les pattes.
Dans leur peau cramoisie et lisse, les tomates
Crèvent. Une grenade ouvre un rire de sang.
Une côte de courge, en forme de croissant,
Dans la boutique sombre et basse, où rien ne bouge,
Sabre l'obscurité comme un yatagan rouge ;
Et tandis qu'Abbas, calme et patient, sourit
D'un amateur d'oignons qui discute les prix,
Un gamin, pieds nus, boit, sur les planches penchées,
L'eau fraîche qui ruisselle aux pastèques tranchées.

NUIT DE SEPTEMBRE

Viens respirer sur la terrasse.
La nuit est noire, humide et chaude.
Sous les palmes la brise rôde.
Tunis s'endort, fiévreuse et lasse.

C'est l'heure de la promenade.
Le cafetier arabe allume
Ses lanternes ; l'air se parfume
De basilic et de grenade.

Une complainte de Sicile
Accompagne la rumeur creuse
Des tam-tams de la haute ville.

Viens écouter Tunis fiévreuse
Dormir dans ses tiédeurs salines,
Au tintement des mandolines.

SONNET ITALIEN

Firozze, ami que j'eus vers l'an quinze cent trente
Et cinq, te souvient-il du poète Annibal,
Et du temps où, tous deux, chez le beau Cardinal,
Nous étions invités, à ses chasses d'Otrante?

Escaliers et jardins où couraient des Bacchantes,
Le soir, en robe claire, au bord des bassins blancs !...
On jouait Plaute au parc, sur des tréteaux tremblants,
Entre deux peupliers ornés d'ache et d'acanthes.

Le joyeux chœur, ami ! Moi, poète, toi, fou,
Un ciseleur d'argent, et Michel de Corfou.
Qui lisait Euripide en grec à Monsignore...

Et cette chasse au cor, où la meute écorcha
Un pauvre petit faune aux oreilles de chat,
Qui fuyait en hurlant au fond du bois sonore !...

LE PLAT

Dans la salle, où le jour entre à pleine fenêtre,
Sur la table dressée avec soin, pour le maître
Attentif, les argents et les verres profonds
Se mirent à l'ardent rubis des carafons ;
Et, comme illuminant la table qui se drape
Sous les plis somptueux et larges de la nappe,
S'étale le plat de faïence, où le poisson
Monstrueux dort, rigide en un lit de cresson,
De varechs, et de gros cristaux de sel candide.
Épineux, il ouvre une gueule ronde et vide,
Il dort ; autour de lui, les oursins hérissés,
Les coquillages gris striés, les crustacés,
La crevette barbue et le crabe écarlate,
Grouillent, muet fouillis de piquants et de pattes.
Et, du poisson, l'œil cerclé d'or, qui se dilate,
Reflète encore, au fond de son trouble cristal,
Le glauque étonnement de l'abîme natal.

FANTASIA

Sonnet irrégulier

C'est fête en la tribu... Tout entraîne la foule
Dans la fantasia qui hurle et se déroule...
F. HUARD, *Croquis tunisiens.*

J'ai vu les cavaliers arabes. Leurs sourcils
Se fronçaient à l'odeur sauvage du salpêtre ;
Leurs chevaux galopaient, en buvant l'air champêtre,
Sous leurs caparaçons brodés et cramoisis.

Les cavaliers faisaient chanter haut leurs fusils
Dont la gueule de fer crachait des étincelles.
Leurs bottes de cuir jaune égratignaient leurs selles.
Les tambourins ronflaient sur un rythme imprécis ;

Depuis, j'ai regretté l'âcre fantasia
Son bruit barbare, son tumulte de razzia...
Où la poussière d'or se mêle aux cris de fête,

Tandis qu'un cheval fou, dont la bouche, en rubans,
Laisse couler sa bave et son sang frais, — s'arrête
Cambré des quatre pieds sur les pavés flambants.

24 mars 1904.

LES BELLES EAUX

Cette Eau pure qui dort dans les herbes mouillées
Mire, en sa profondeur, le songe bleu du ciel.
Mais, plus loin, elle tremble au frisson des feuillées ;

Et l'Eau noircit, tandis que, confidentiel,
Son murmure s'enfuit sous les frondaisons vertes.
Plus tard, le flot blondit comme un torrent de miel

Dans les soirs flamboyants où, par sa plaie ouverte,
Le soleil jette son sang d'or, — fauve liqueur —
Sur l'eau qui rebondit dans les roches désertes.

Sous la forêt, si l'on se penche, au fond du cœur
Silencieux et froid de la source étalée,
On a pu voir danser les ondines en chœur :

Elles dansent, au fond, et dansent dévoilées
Et la source, sous les rameaux touffus et verts
Étend son cristal glauque aux masses non troublées.

Ainsi les belles Eaux prennent, de l'Univers,
Les formes, les couleurs et les reflets solaires
Selon ce qui se mire en leurs grands yeux ouverts.

Puise un peu de chacune : alors, avec colère
Tu t'écrieras : Où donc sont mes rêves si beaux?
Il ne me reste plus rien qu'un verre d'eau claire.

Or, nos âmes à nous ressemblent à ces eaux :
Toutes également translucides et blanches
Dans le vase incolore et transparent des mots.

Mais si, comme un chasseur qui, se tenant aux branches
Boit à même la source, à genoux, sur le bord,
Si nous pouvions, avec le geste qui se penche

Boire l'âme à longs traits à même l'âme, — alors
C'est le meilleur de nous, c'est nôtre âme ignorée
Que l'on saurait ; c'est, selon l'heure, l'âme d'or

L'âme sombre, l'âme d'espoir, l'âme azurée.

3 mars 1907.

ROGER VINCENT

PARIS EN DANGER : 1636

La France, en 1636, a été envahie et Paris menacé dans des conditions un peu analogues à celles de l'été de 1914 et de ces dernières semaines. L'ennemi — Allemands et Espagnols — passant la frontière du Nord, se porta inopinément sur la Somme, l'Oise, l'Aisne, poussa ses avant-gardes jusque vers Pontoise. Les documents conservés dans les papiers du cardinal de Richelieu nous font revivre ces heures d'angoisse et nous permettent de suivre l'attitude du gouvernement et de la population.

***

La France est en guerre avec l'empereur germanique, parce que celui-ci, fort de son alliance avec l'Espagne, veut imposer à l'Europe son hégémonie.

La campagne de 1635, courte et brillante, avait mal fini. De concert avec les Hollandais, ses alliés, le roi Louis XIII avait attaqué les Flandres, alors possession de l'Espagne. Son armée, partie de Mézières le 12 mai, avait traversé le Luxembourg, défait à Avein, près de Huy, l'armée ennemie que commandait le prince Thomas de Savoie; rejoint, le 30, le prince d'Orange et, de là, marchant sur Bruxelles, avait pris Tirlemont, occupé Diest, assiégé Louvain ; elle avait été arrêtée devant cette place; les soldats s'étaient débandés, faute de vivres et de munitions; les Hollandais avaient

repris la route de leur pays, et elle dut revenir à Calais par mer. Il fallait se préparer à la riposte de l'ennemi pour l'année suivante.

Le gouvernement — c'était celui du cardinal de Richelieu — décida de mettre sur pied 172 000 hommes d'infanterie, 21 400 cavaliers, et l'artillerie à proportion : effectifs considérables pour l'époque : il devait en coûter 29 800 000 livres. Toutes les frontières étant menacées, on constitua onze groupes d'armée, — le principal, en Flandre et en Picardie, restant sur la défensive, pendant que Condé porterait l'effort vers l'Alsace impériale, la Franche-Comté et l'Italie espagnoles. Mais l'ennemi se concentra secrètement en Flandre, nous surprit, nous déborda et nous enfonça.

***

Mars 1636. — M. de Chaulnes, gouverneur de Picardie, mande au gouvernement qu'il faut songer sérieusement à mettre sa province en état de défense. Il a vent des préparatifs de l'ennemi : il n'a pas de troupes, pas d'argent ; les fortifications sont délabrées et insuffisantes. Transmettant ces informations au roi, Richelieu s'élève avec amertume contre le désordre qui règne toujours en France : « Sa Majesté en a crié » ; rien n'y a fait : il faut envoyer des compagnies de chevau-légers, des gens d'armes, de l'argent, des munitions.

Avril. — Les levées de troupes se font mal ; on a difficilement des fonds, l'avenir n'est pas sûr. Le gouvernement recommande de prier dans les églises et les couvents. Richelieu propose au roi de faire un vœu à la Vierge « avant que ses armées commencent à travailler » : il s'agit d'une lampe à mettre à brûler perpétuellement devant l'autel de Notre-Dame de Paris. Louis XIII consent. Le cardinal est plein de confiance dans la victoire, mais, dit-il « il faut se préparer, s'il vient quelque accident mauvais, à le supporter avec patience et assurance que Dieu relèvera tout pour sa gloire ». Les agents, à l'étranger, confirment que l'ennemi dirige des troupes vers la Flandre. Le comte de Soissons, qui commandera l'armée de Picardie, reçoit l'ordre de se rendre à Rocroy.

Mai. — Le comte de Soissons se plaint qu'il n'a pas assez de troupes avec les 5 000 hommes de pied et les 1 200 chevaux qu'on lui a donnés. Richelieu s'étonne : « D'après les états, répond-il, M. le comte devrait avoir 9 000 fantassins et 3 000 cavaliers : on va lui envoyer deux régiments nouveaux et cinq compagnies de cavalerie : le gouverneur de Picardie, M. de Chaulnes, se joindra à lui en cas de nécessité, avec tous les éléments dont il pourra disposer. »

20 juin. — Richelieu est informé qu'une forte armée allemande et espagnole se concentre entre Mons et Valenciennes sous les ordres du prince Thomas de Savoie, de Piccolomini et de Jean de Werth ; les contingents polonais et croates ont passé le 13 à Thionville. Le cardinal est très préoccupé : les meilleures forces françaises ont été confiées au prince de Condé pour aller assiéger Dôle ; le siège n'avance pas ; il est impossible de rappeler ces troupes. Richelieu ordonne à M. de Chaulnes de se porter avec tout ce qu'il aura de monde entre Guise et la Fère. Malheureusement, les places du Nord, sur la Somme, sont en mauvais état : il est prescrit d'y faire travailler les gens du pays et de veiller particulièrement à Corbie, une des places principales et peut-être une des plus faciles à prendre.

28 juin. — Sur la frontière d'Alsace, la ville de Belfort s'est rendue à l'armée du roi commandée par le comte de la Suze. Le défenseur allemand de la ville, Frédéric de Brandebourg, a capitulé, et a pu s'en aller emmenant avec lui des soldats croates.

2 juillet. — La nouvelle redoutée arrive ! L'ennemi a franchi la frontière du Nord et s'avance entre Fourmies et Hirson; il a investi la Capelle : la garnison, sous les ordres du baron du Bec-Crespin, n'est pas très nombreuse. Richelieu envoie ses instructions à l'armée de Picardie : marcher vers la Capelle, se tenir à portée de l'ennemi afin de le harceler, mais éviter les affaires décisives : derrière la Capelle, l'armée s'appuiera sur la place forte de Guise, clef de la Picardie. « Il n'y a rien de si important au service du roi que de mettre dans Guise trois ou quatre personnes qui aient cœur et tête pour bien défendre la place au cas qu'elle soit attaquée. » N'étant pas très sûr de l'énergie du comte de

Soissons, Richelieu lui adjoint dans le commandement le maréchal de Brézé. A peine arrivé, Brézé écrit qu'il a trouvé l'armée mal tenue, sans discipline, sans « aucun ordre dans les conseils ». Il a « une très mauvaise idée de l'esprit et de la conduite de M. le comte de Soissons. »

10 juillet. — Richelieu communique au roi ce qu'on lui apprend du siège de la Capelle : l'ennemi ne ferait point de circonvallation, ce qui donne lieu de penser que l'armée française arrivera à temps pour secourir la place ; M. de Chaulnes mande même que les assiégés auraient effectué deux sorties heureuses et que le baron du Bec aurait fait dire qu'il tiendrait six semaines. — Toutes ces nouvelles sont fausses. La réalité est que l'ennemi a poussé des tranchées, en quatre jours, jusqu'au pied d'une demi-lune ; qu'il l'a emportée, qu'effrayés, habitants, officiers, soldats ont contraint le gouverneur de la place à capituler, et la ville s'est rendue le 9.

11 juillet. — La nouvelle en arrive à Paris ! Elle provoque une vive émotion. Richelieu, troublé, mande au roi, à ce moment à la campagne, et qu'il sait très impressionnable, de vouloir bien venir à Saint-Germain : « C'est avec un extrême déplaisir, lui dit-il, que je suis contraint de mander à V. M. que la Capelle est rendue... Bien que je ne doute point que cette nouvelle ne soit sensible à V. M., je la conjure, au nom de Dieu, de ne s'en affliger point, espérant en la bonté divine que vos affaires ne laisseront pas de prospérer. » Chaulnes écrit que l'ennemi ne peut pas aller sur Guise où il sait qu'on est prêt à le recevoir, mais sur Reims et Soissons qu'il sait dégarnis. Il conseille de faire mettre en état de défense la rivière de l'Aisne.

Ces nouvelles redoublent l'émotion de la population de Paris. La frontière serait donc découverte, et la route de la capitale à ce point libre ! Tout le monde est consterné. Afin de rassurer la foule, Richelieu fait mettre dans la *Gazette* que la perte de la Capelle n'est pas en somme très grave, que la place était peu considérable, qu'elle comptait à peine quatre bastions, ne défendait le passage d'aucune rivière, que, par ailleurs, le roi a des forces « plus que suffisantes » pour contenir l'ennemi. « Il n'est question présentement, écrit le cardinal à Louis XIII, que de rassurer le bourgeois. »

12-19 juillet. — L'ennemi avance. Il se répand dans la région de Vervins, Sains, jusqu'à l'Oise. On a des détails sur la façon dont les Allemands se conduisent : ils pillent, brûlent, massacrent, mettent tout à feu et à sang ! Les populations épouvantées fuient devant eux, poussant les bestiaux, traînant des voitures qui emportent les meubles. « Il n'est pas resté une seule voiture à la campagne », mande quelqu'un. Le comte de Soissons se replie sur la Fère où il attend des renforts afin de prendre l'offensive. Guébriant s'est enfermé dans Guise avec 6 000 hommes. Richelieu est très abattu. Le P. Joseph tâche de le remonter ; il lui raconte que la sainte Vierge lui est apparue, lui disant : « Vous avez tort d'avoir si peu de foi, pauvret ! et de vous étonner pour de petits inconvénients. Mon fils le permet pour apprendre à recourir à lui et à ne se point confier en soi-même... Il y aura des brûlemens d'églises, profanations de saints lieux, violemens, pillages en des bourgs et villages et non en des villes et places de conséquence. Que le roi fasse avancer les troupes vers les ennemis et j'aiderai puissamment à les chasser de la France ! » Après les premiers moments de dépression, selon son habitude le cardinal se reprend.

Il envoie des ordres de tous côtés : qu'on renforce l'armée du comte de Soissons : la garde du roi ira la rejoindre ; dès que Dôle sera tombée, on fera revenir les troupes qui l'assiègent : les nobles de Normandie et du Bourbonnais sont convoqués ; ils fourniront bien 2 000 cavaliers ; il est nécessaire de porter l'armée du comte de Soissons à 18 000 hommes d'infanterie et 4 à 5 000 chevaux. Il faut être confiant, écrivent partout les secrétaires d'État ; on en viendra à bout.

26 juillet. — L'ennemi s'est dirigé sur Guise. M. de Guébriant, sortant de la place, est allé à sa rencontre avec ses troupes, l'a attaqué et, après une chaude affaire, l'a forcé à reculer, lui tuant 300 soldats. Mais alors tournant brusquement au nord et passant l'Oise, l'ennemi s'est porté vers la Somme, dans la région de Saint-Quentin, sur le Catelet, petite ville fortifiée qui couvre le passage de la rivière et, en deux jours, il a fait capituler la place que le baron de Saint-Léger avait pourtant promis de défendre avec énergie. Cette seconde capitulation, suivant de si près la première, soulève à Paris

une colère violente. Au conseil, Louis XIII ordonne que dès que les circonstances le permettront, on arrête Saint-Léger et du Bec, l'homme de la Capelle, tous deux en fuite, qu'on fasse en trois jours leur procès pour « lèse-majesté, perfidie et lâcheté ». Les ministres tâchent de pallier l'effet produit par ces pénibles nouvelles ; ils écrivent que la Capelle et le Catelet n'étaient que « deux malheureux trous » qui ne sont considérables que par le bruit qu'ils font. Le public ne le prend pas de la sorte et attaque avec vivacité les chefs militaires et, entre autres, le comte de Soissons, dont il ne comprend pas l'inaction et qu'il accuse d'impéritie.

Le comte de Soissons écrit à Richelieu qu'apprenant la marche de l'ennemi vers Amiens, il se porte sur la Somme, à l'ouest de Péronne, du côté de Bray, afin de l'empêcher de passer la rivière. Il a expédié la Neuville avec des mousquetaires à Corbie pour couvrir Amiens. Richelieu, très nerveux, lui envoie son capitaine des gardes, la Hondinière, avec charge de lui communiquer les plaintes de l'opinion à son sujet, de lui dire qu'on le trouve trop lent, qu'il ne fait rien, ne prend conseil de personne, est d'humeur trop entière et a la réputation de trop s'irriter contre ses lieutenants Chaulnes et Brézé.

1er août. — L'ennemi attaque Bray et emporte la ville que les Français brûlent en l'évacuant ; après quoi notre armée passe la Somme. L'opération donne lieu à un beau fait d'armes. Pour protéger le passage, le chevalier de Montéclain s'est retranché dans un moulin, où avec 30 hommes, il se défend vigoureusement, contre-attaque et contient l'adversaire. Les ennemis le bombardent de 1 800 boulets, ruinent son moulin, le forcent à battre en retraite; mais l'armée française a eu le temps de passer. Alors, dissimulant leur mouvement, les ennemis se glissent le long de la rivière et, une lieue plus loin, à Sailly, jettent un pont de bateaux. Le régiment de Piémont accourt, conduit par son maître de camp, M. de Puységur, et le maréchal de Brézé. Attaqué par l'artillerie et une fusillade intense, il lutte de huit heures du matin à huit heures du soir, mal couvert, très exposé et, à la fin du jour, doit se replier, décimé, laissant sur le terrain 7 à 800 hommes et 43 officiers.

4-7 août. — L'armée germano-espagnole a passé la Somme.

Le comte de Soissons se replie vers l'Oise dans la direction de Noyon. Il prétend qu'il n'a pas 10 000 hommes et ne peut, avec une si faible troupe, tenir tête à 37 000 ennemis disposant de 40 canons. Il se plaint de manquer de munitions : il n'a ni poudre, ni mèches. L'ennemi le harcèle, lançant ses avant-gardes dans toute la région entre la Somme et l'Oise, pillant atrocement le pays.

A Paris, l'agitation est extrême. De Noyon, dit-on, le comte de Soissons reculera sur Compiègne ; la capitale est à la merci de l'ennemi ! Un affolement subit saisit la ville. Tout le monde s'enfuit. « Les chemins d'Orléans et de Chartres, écrit un contemporain, sont couverts de carrosses de gens qui croient n'être pas en sûreté à Paris. » On ne voit partout que « transports des plus précieux meubles et des déménagements à Orléans ou à Tours ». Balzac écrit à un de ses amis : « Annibal est aux portes depuis le passage de la rivière de Somme par l'ennemi » ; et il lui offre comme asile une maison des champs qu'il possède sur les bords de la Loire. D'autres, plus fermes, sont résolus à demeurer et à tenir bon, comme Chapelain, qui écrit : « Il nous faut affermir l'esprit contre ce qui nous peut venir de sinistre et étudier la misère et la mort de si bonne heure que nous les recevions s'il le faut, en gens de cœur et de raison ; et vous m'en croirez, s'il vous plaît, qu'il y a longtemps que je suis prêt de ce côté-là et que ni l'une ni l'autre de ces deux grandes épreuves ne me trouveront lâche ni abattu ! »

Surtout, dans le public, c'est un concert de récriminations contre le gouvernement. Un informateur écrit à Richelieu avoir entendu un des présidents de la cour des Aides dire en pleine rue : « Nous nous étions reposés sur le grand esprit de monsieur le cardinal, et voilà nos ennemis aux portes ! » Le populaire invective Richelieu. « Tout est plein de mauvaises volontés contre le cardinal. » On l'accuse de trahison. On assure que sous prétexte d'agrandir le jardin de son hôtel du faubourg Saint-Honoré — le Palais-Royal actuel — le cardinal a démoli, exprès, les remparts de la ville, afin d'exposer Paris à une surprise, au pillage, au sac. L'épouvante délie les langues. Les plus acharnés sont les hauts bourgeois, ceux qu'on appelle « les gros milords », qui craignent pour leurs intérêts, puis

le petit peuple des crocheteurs, « la racaille ». Pourquoi le cardinal a-t-il engagé cette guerre terrible sans s'être préparé? Les places de la frontière n'étaient pas en état, il n'y avait pas de troupes, pas de munitions, pas d'argent ! Le ministre n'aurait-il pas dû prévoir que l'ennemi attaquerait au nord et mettre les forteresses des frontières en mesure de résister? Devant l'émotion populaire, le Parlement entreprend même de délibérer sur la situation, et Louis XIII, quelque troublé qu'il soit, est obligé de mander les magistrats au Louvre et de leur déclarer rudement : « Ce n'est point à vous, à vous mêler des affaires de mon État : je vous défends de continuer votre délibération et d'entreprendre d'être mes tuteurs en vous mêlant des affaires. »

Richelieu ne dort plus. On voit dans ses papiers qu'à ce moment nombre de ses dépêches sont dictées à minuit, une heure du matin. Aux « cuisans déplaisirs et aux mortelles inquiétudes » que les affaires lui causent, se joint l'affliction amère qu'il éprouve de ce qu'il appelle l'ingratitude du public. « Courage, Monseigneur, lui écrit un de ses confidents ; le monde que Votre Éminence a vaincu et vaincra encore ne peut vous savoir gré pour tant de maux que Votre Éminence endure pour le bien commun ; aussi n'a-t-il la volonté ni le pouvoir de l'en récompenser : ce point étant réservé à Dieu ! » Le P. Joseph conseille au cardinal de sortir dans la rue, hardiment, et d'aller braver les murmures de la foule sans garde. D'autres dissuadent Richelieu de cette démarche hasardeuse, estimant « qu'il ne faudrait que quatre ivrognes enivrés à dessein pour susciter la racaille ; et cela serait sans remède ». Par prudence, on envoie le surintendant des finances Bullion, qui est brave et peu aimé du public, tâter le terrain en se promenant dans les rues à cheval, avec deux laquais. Bullion ne reçoit que quelques injures. Richelieu alors se décide à sortir en carrosse, accompagné de valets de pied ; il va au Pont-Neuf, à l'Hôtel de Ville, à l'Arsenal : la foule ne dit trop rien et salue : le cardinal répond avec empressement et parle aux gens à la portière.

Tous les esprits d'ailleurs ne sont pas également montés contre lui. Il y en a qui disent que le gouvernement fait exprès d'alarmer la foule, afin de tirer d'elle plus aisément

les hommes et l'argent dont il va avoir besoin. D'autres affirment que le cardinal est victime du comte de Soissons qui s'est entendu avec les Espagnols pour provoquer une crise qui ferait tomber Richelieu.

Une partie du public, plus préoccupé et troublé, remplit les églises : la piété est ardente. Selon ce qui se pratique à Rome, à Bologne, à Milan, en temps de « calamité publique de la peste », après le prêche où on recommande aux fidèles l'oraison et la pénitence, « on fait réciter un chapelet de cinq dizaines, à haute voix : sainte, solide et populaire dévotion ! »

Un conseil de guerre est tenu au Louvre, auquel assistent le roi, le vieux maréchal de La Force, populaire à Paris, les ministres, de grands personnages. Il est décidé de lever une armée nouvelle de 20 à 30 000 hommes pour défendre l'Oise, l'Aisne et Paris. Afin de lever ces troupes et surtout de trouver l'argent nécessaire, il n'est que de faire appel à toutes les classes de la population : elles comprendront le danger ; elles montreront le dévouement, l'abnégation et l'esprit de sacrifice qu'on est en droit d'attendre d'elles. Le conseil examine les mesures que l'on peut prendre en conformité avec les lois anciennes du royaume, les usages, les mœurs, et des séries d'ordonnances vont être promulguées à partir du 4 août, dont le nombre, la variété, la multiplicité des prescriptions sévères attestent l'activité extrême de Richelieu.

D'abord celles qui prescrivent la levée en masse.

Le ban et l'arrière-ban du royaume sont convoqués. Dans chaque province, le gouverneur enverra aux gentilhommes du pays « la semonce » de monter à cheval immédiatement et de se rendre à un endroit fixé, afin d'aller servir le roi. Le duc de La Rochefoucauld convoquera la noblesse de Saintonge, Angoumois, Poitou, Aunis ; le duc de La Trémoille celle de Bretagne ; le marquis de Bellay celle d'Anjou, etc. Voilà le ban.

Pour l'arrière-ban, chaque lieutenant général, bailli ou sénéchal de province, sur une commission qui lui sera expédiée, rassemblera les corps de ville et communautés ; il expliquera

que le roi a besoin « d'un bon et prompt secours d'hommes tant de cheval que de pied » qu'ils doivent recruter en fournissant l'argent nécessaire pour les équiper et les entretenir. Si les villes et communautés résistent, les lieutenants généraux feront rechercher eux-mêmes les hommes, établiront d'office les taxes nécessaires et les lèveront.

A Paris, c'est aux nobles et aux anciens soldats à donner l'exemple. Louis XIII leur prescrit d'aller s'enrôler chez le maréchal de La Force dans les vingt-quatre heures, « à peine, aux dits gentilshommes, de déchoir du titre de noblesse et d'être procédé contre les autres ainsi qu'il appartiendra ». Ils devront se trouver tous à Saint-Denis le 10 août, armés, montés, équipés.

Les laquais capables de porter les armes s'enrôleront. Par les soins du prévôt des marchands et des échevins de Paris, les quarteniers de la ville iront de maison en maison dresser la liste des valets aptes à faire campagne et prieront leurs maîtres de les envoyer s'inscrire sur les boulevards, sous peine pour les maîtres qui n'obtempéreront pas de payer 500 livres d'amende, et pour les laquais qui se déroberont d'aller aux galères.

Le roi s'adresse aux ouvriers. Par une mesure radicale il ordonne de fermer tous les ateliers et tous les chantiers du royaume : « Sa Majesté jugeant qu'il n'y a rien de plus nécessaire présentement pour le bien du général et des particuliers de son royaume que d'assembler de grandes forces pour repousser les ennemis de son État qui sont venus l'attaquer avec toute leur puissance et que chacun doit quitter de bon cœur toute autre occupation pour prendre les armes en une occasion si urgente », enjoint à toutes les autorités de France « de cesser et faire cesser en tous lieux, soit dans les villes, où à la campagne, tous ateliers » ; aux maçons, tailleurs de pierre, couvreurs, charpentiers d'arrêter leurs bâtiments en construction ; aux « fripiers, tailleurs d'habits, pourpointiers, cordonniers, savetiers et autres, de quelque métier que ce soit », de « rompre » leur travail. Chaque patron ou « maître artisan » pourra garder chez lui « un serviteur », compagnon ou apprenti. L'ouvrier en chambre se placera chez un « maître artisan ». Tous les autres s'enrôleront, sinon les galères !

Les jurés des sept corps de métiers de la ville de Paris, allant de boutique en boutique, de « chambrelant » en « chambrelant », prendront les noms de ceux qui sont en état de porter les armes et remettront leurs « rôles » au prévôt de Paris, qui enverra son rapport au roi.

Exception est faite pour les boulangers et les patrons travaillant à des industries utiles à la guerre : selliers, lormiers, éperonniers, armuriers, ceinturiers, fourbisseurs, arquebusiers, qui conserveront « tel nombre de compagnons, apprentis et serviteurs qu'ils auront besoin pour travailler à ce qui est de leur vacation ».

Parmi les populations qui ont fui devant l'ennemi, nombre d'hommes sont capables de porter les armes : le roi s'adresse à eux : « Les courses de nos ennemis sur les frontières de nos provinces, et leur entrée avec leurs principales forces dans la Picardie ayant contraint une grande partie des habitants des dites frontières d'abandonner les lieux de leurs habitations qui ont même été brûlées, pour la plupart, par la plus cruelle et barbare façon de faire la guerre qui ait jamais été pratiquée, en sorte qu'ils sont à présent vagabonds par la campagne ; et considérant que dans les occasions présentes ils nous pourront utilement servir dans nos armées, nous avons résolu de recevoir dans nos troupes tous ceux de nos dites frontières qui se présenteront. » Afin de les décider à s'enrôler et en même temps les aider à relever leurs maisons en ruines, on exemptera de la taille pendant trois ans ceux qui s'engageront.

Les collectivités recruteront un nombre, fixé pour chacune d'elles, de soldats, les équiperont et les encadreront. Les colonels et capitaines des quartiers de Paris fourniront 30 hommes par compagnie, soit 4 à 5 000 hommes de pied ; les sept corps de jurés des métiers dresseront en trois jours une liste de recrues que chacun de ces corps lèvera et soudoiera.

Chaque propriétaire ou principal locataire d'un maison de quelque apparence donnera un homme équipé, portant épée et baudrier. Les quarteniers, dizainiers et cinquanteniers de la ville de Paris iront de maison en maison prendre l'homme requis, après avoir prévenu d'avance le propriétaire ou le locataire que s'il ne se soumet pas, on lui confisquera ses loyers.

Le tambour bat dans les rues de Paris, annonçant aux carrefours où les enrôlements seront reçus. Le maréchal de La Force se tient sur les degrés de l'Hôtel de Ville, accueillant les volontaires ; l'on voit des crocheteurs lui frapper familièrement dans la main, en disant : « Monsieur le maréchal, je veux aller à la guerre avec vous ! »

En province, la bonne volonté est générale. Partout, les gentilshommes se lèvent, prennent leurs épées, quittent leurs maisons. « Je viens d'apprendre, tout à cette heure (onze heures du soir), que les ennemis ont passé la rivière de Somme, écrit de Clamecy M. de Bellegarde à un ministre ; cela m'a obligé de dépêcher M. de Blanchefort vers le roi pour supplier très humblement Sa Majesté d'avoir agréable l'offre que je lui fais de ma vie pour l'employer, sans nulle exception, où il lui plaira m'honorer de ses commandemens. »

Gouverneurs et villes s'emploient activement. Blois offre 500 hommes et 6 000 écus — les frais de deux mois d'entretien de la troupe —; Chartres 500 soldats, Montargis 200. Gaston, duc d'Orléans, gouverneur des provinces de la Loire, demande à Tours 1 200 hommes et se fait fort de lever cinq régiments dont il a désigné les colonels. Il a envoyé dix de ses gardes porter 200 lettres à tous les gentilshommes les plus qualifiés des bailliages de ses gouvernements et les inviter à se trouver le 24 août avec leurs voisins et amis gentilshommes, tous montés, casqués et cuirassés, à Étampes, où le comte de Cheverny les recevra et les groupera en compagnies de chevau-légers : il se flatte d'avoir 6 à 7 000 cavaliers dont il formera sept compagnies. Il a donné jusqu'au 24, afin que les gentilshommes pauvres aient le temps d'acheter des chevaux et « de se mettre en équipage », la noblesse faisant la guerre à ses frais.

En Normandie, même empressement. Rouen fournit 3 000 hommes et les frais de la troupe pour deux mois. M. de Matignon, gouverneur, convoque les nobles des bailliages de Caen, Alençon, et leur dit qu'ils ont à se conduire « comme doivent faire les gens de bien ». M. de Miroménil, intendant de Rouen, écrit à Richelieu le 15 août qu'il compte lever dans la province 8 000 hommes de pied et 2 000 chevaux. En Poitou, Bourbonnais, Lyonnais, Guyenne, même ardeur.

Et de tous côtés les hommes partent, gaiement, chantant, se couvrant de fleurs et de feuillages. Un correspondant de Richelieu, qui va à Bourbon-l'Archambault, écrit au cardinal : « J'ai reçu une joie particulière par le chemin, quand je trouvai que les bourgs et villages où nous avons passé fournissaient joyeusement des soldats au roi : j'en ai vu qui allaient à la guerre comme aux noces. » Les populations sont confiantes ; elles s'irritent contre les propagateurs de mauvaises nouvelles, témoin l'incident qui se produit un dimanche à Nevers, où le recteur du collège des jésuites ayant osé dire que la France serait vaincue, et que le roi allait être contraint de demander la paix à genoux, la foule s'ameute devant le collège, casse les vitres, jette de la boue et crie qu'il faut chasser tous les pères.

Les hommes levés et réunis aux lieux de rassemblement sont groupés par compagnies de 100 hommes, dont 60 seront mousquetaires et 40 piquiers. On leur donne pour capitaine un noble ayant déjà fait la guerre; le capitaine choisit son lieutenant, les deux sergents, les anspessades ; le gouverneur de la province, l'enseigne. Les compagnies formées, exercées et instruites sont envoyées sur la ligne de feu pour prendre place dans les régiments et y combler les vides.

Un confident de Richelieu lui écrit : « Il me semble que si Votre Éminence faisait faire une ordonnance et commandement à toutes les villes, bourgs et villages du royaume que les fêtes et dimanches, les hommes de l'âge de dix-huit à quarante ans fussent obligés de s'exercer à tirer des armes, se ranger en bataillons et autres exercices de guerre les après-vêpres ou après les grand'messes, cela disposerait fort utilement à servir le roi en une bonne occasion et empêcherait les berlans et ivrogneries. Une fois le mois, les villages circonvoisins se pourraient assembler au plus gros bourg pour y faire une espèce de monstre (revue) à laquelle les gentilshommes des lieux auraient intendance. Si cette pratique était bien en vogue, inviolablement établie et exercée par toute la France, tous les ennemis du royaume désespéreraient de pouvoir jamais entreprendre sur la France, qui aurait autant d'armées que de villes et autant de soldats aguerris que d'habitants. »

Après les troupes, les chevaux, armes, munitions et vivres. Le gouvernement ordonne la réquisition générale des chevaux. Des commissaires achèteront d'office les montures dans les villes et aux champs. A Paris, le prévôt des marchands et les échevins envoient les quarteniers, colonels et capitaines de maison en maison saisir un cheval par équipage de carrosse : chaque maître de poste livrera un cheval équipé et un postillon pour le conduire. La réquisition des chevaux provoque partout de vives réclamations. A Paris, où l'on dit que prendre un cheval sur deux c'est supprimer l'équipage, on en refère au roi qui, après réflexion, consent à ne pas faire une obligation de la mesure, et déclare compter sur le zèle et l'affection des bons Français pour qu'au moins chaque particulier livre un cheval sur trois. Dans les provinces les plaintes sont plus difficiles à satisfaire. Les habitants de Meaux s'indignent de ce qu'on leur ait pris en trois jours 150 chevaux à peine « assez passables pour monter carabins ». Dans des villages où les commissaires enlèvent tout, il y a des désordres; ceux qui se disent commissaires le sont-ils et pourquoi des paysans parviennent-ils à se faire exempter de la réquisiton moyennant finance? « Il y a tel fermier, signale-t-on à un ministre, qui a baillé tous ses chevaux, en sorte qu'il ne lui en est point resté pour le labour, et si ce désordre continue les terres demeureront à labourer, y ayant des gens qui se disent commis de ceux qui ont charge de lever des chevaux qui enlèvent tout ce qu'ils peuvent et rançonnent les pauvres paysans qui donnent chèrement ce qu'ils ont pour se garantir de cette oppression. » Le gouvernement envoie M. de Laffemas faire une enquête et prescrit qu'à l'avenir on ne prendra pas les chevaux des laboureurs. A leur tour, les bouchers réclament, puis les rouliers, sous prétexte qu'ils apportent à Paris le blé nécessaire à la subsistance de la ville : on leur cède.

Des édits antérieurs ont monopolisé la fabrication et la vente de la poudre — par appréhension des guerres civiles. Louis XIII rapporte ces édits et rend libre la production de la poudre :

Sa Majesté a permis et permet à tous marchands, poudriers, salpétriers, et ouvriers qui savent travailler à la confection de la poudre

à canon, d'en faire incessamment la plus grande quantité qui leur sera possible, rétablir, pour cet effet, leurs moulins et engins nécessaires, icelle vendre et débiter librement à toutes personnes et en tous lieux du royaume.

La poudre bientôt afflue à Paris : il en vient de Lyon, de Dijon, de la Guyenne, du Languedoc : on crée des magasins partout, en province, à Chaulnes, Verdun, Stenay, Amiens. Il sera livré durant cette année 1636 un total de 1 812 630 livres de poudre fabriquée, sans compter les stocks préexistants, 301 316 livres de mèches, et du plomb à proportion. Le 21 août Richelieu écrit au roi qu'il dispose à Paris de 42 milliers de livres de poudre, qu'il en aura bientôt le double et qu'il en fait acheter en Angleterre pour 500 000 écus.

Beaucoup de gens s'équipent à leurs frais. Le gouvernement fixe le prix des armes afin d'éviter les spéculations : les mousquets avec bandoulières ne seront pas vendus plus de 10 livres, les piques 12, celles de Charleville 10.

Le roi commande lui-même des armes et passe marchés avec les fabricants réputés : Bignicourt et Poignant de Paris, Le Roy, de Charleville, Roulin, de Mézières, La Verdure, de Sedan, Gayot, de Lyon. Il lui faut des mousquets de trois pieds et demi de canon, du calibre 16 ; des piques, moitié de bois de frêne, moitié de bois de Biscaye ; des corselets, des cuirasses avec leurs tassettes et hausse-cols, noirs ou blancs ; des casques, ou « polis, à la hongroise » ou dorés, ou munis « d'une queue d'écrevisse derrière ». Le tout à rendre dans les magasins de Paris, à l'Arsenal, Saint-Martin des Champs, l'hôtel de Richelieu, ou en province. Bignicourt livrera à Nancy 2 400 pièces d'armes, à Paris 4 000 mousquets ; Poignant, 1 700 pièces d'armes; Le Roy, de Charleville, 2 800. Un état énumératif révèle l'existence dans les magasins de l'hôtel de Richelieu, cette année 1636, de 16 029 piques non ferrées et de 12 000 fers de piques.

Les canons, en ce temps, jouent un rôle peu important : on se contente d'utiliser ceux qui existent et de mettre l'artillerie des places à contribution.

Comme vivres, les armées, en principe, doivent subsister sur le pays. Le procédé étant insuffisant, des approvisionne-

ments sont nécessaires. Des munitionnaires sont chargés d'aller acheter du blé dans les provinces, de constituer des magasins et d'apporter farine ou pain aux armées en marche. La réquisition des blés, comme celle des chevaux, donne lieu à des plaintes : on reproche aux commis des munitionnaires de s'emparer dans les villages et les fermes de tout ce qu'ils trouvent, d'entraver le commerce et de risquer d'affamer les populations. Les bourgeois de Senlis, privés de pain, se fâchent, et offrent de désigner les laboureurs de la région auxquels on se contentera de demander 200 ou 300 muids de blé en laissant le reste tranquille.

C'est surtout l'approvisionnement de Paris qui préoccupe le gouvernement en prévision d'un siège. Les laboureurs des pays entourant la ville et toutes les personnes ayant constitué des stocks de blé reçoivent l'ordre de faire battre immédiatement leur grain et de l'apporter à Paris dans des magasins mis gratuitement à leur disposition, greniers des communautés, de la ville, ou grande galerie du Louvre : ce blé restera leur propriété ; c'est à eux de le vendre. Tout habitant de Paris est engagé à posséder chez lui un moulin à bras : quiconque peut « faire bâtir et construire des moulins à blé sur la rivière de Seine dans l'étendue et enclos de la ville et faubourg de Paris et ès environs d'icelle », doit le faire. « Il lui sera donné titre tant de Sa Majesté que de la ville pour en jouir à perpétuité. »

***

Pendant que la nouvelle armée se lève et s'arme, Richelieu multiplie ses instructions aux généraux pour parer à l'avance de l'ènnemi. Le maréchal de Brézé reçoit l'ordre d'inspecter rapidement le cours de l'Oise, de relever les endroits où les envahisseurs pourraient tenter de passer, de les fortifier, de creuser des tranchées. Le cardinal envoie des troupes à Verberie, Pont-Sainte-Maxence, Beaumont. Avec cette activité fiévreuse qui lui fait entre-croiser les ordres au risque de les voir se contrarier, il prie le comte de Soissons d'expédier lui aussi un officier, M. de Ville, le long de l'Oise, de Compiègne à Beaumont, pour procéder à la même opéra-

tion que celle qui a été commandée à Brézé. M. de Ville examinera de plus les emplacements où on pourrait établir des camps, dressera les plans et « fera de bons d ssins ».

Partout Richelieu recommande de bien garder l'entrée des villes situées sur les bords de l'Oise — ces villes sont entourées de murailles, — d'arrêter les bacs, de saisir les bateaux passeurs ; de mettre aux ponts de bois des ponts levis se levant « du côté de France » et protégés par de fortes palissades ; de défendre l'accès des ponts de pierre, du côté de l'ennemi, par de petits ouvrages, des demi-lunes, des « tapeculs »; et, en cas de danger pressant, de faire sauter les arches.

Des bateaux circulent sur l'Oise et apportent denrées ou marchandises à Paris : il faut éviter que les coureurs ennemis les surprennent. Marchands, voituriers par eau et bateliers des rivières de l'Oise et de l'Aisne ne navigueront qu'accompagnés de soldats et n'arrêteront leurs bateaux, vides ou chargés, qu'aux portes des villes où ils trouveront bonne garde, sous peine de se voir confisquer marchandises et bateaux.

Le point stratégique le plus important pour la défense de Paris, en cas d'avance de l'envahisseur, est Pontoise, où commande M. de Lavergne. Le roi envoie à Pontoise le régiment de Bellebrune et fait établir un camp devant la ville. Si l'ennemi approche, M. de Lavergne, aidé des villageois, ramassera rapidement les blés et approvisionnements de la région, ramènera les bateaux naviguant sur l'Oise en aval, les amarrera la nuit sur la rive opposée à celle par où peut arriver l'ennemi et donnera à chaque marinier sept à huit mousquets : il remparera Pontoise, barricadera les issues et veillera.

Des munitions sont envoyées à Abbeville — 12 milliers de poudre —, des troupes à Amiens — dont 100 carabins du Boulonnais, les compagnies de d'Esclainvilliers et de Liancourt. Du côté de l'Aisne, M. de La Force attendra à Senlis, avant d'avancer, les troupes qu'on lui destine : 10 000 hommes qui arriveront avant le 20 août, les régiments de Maussière et d'Eschaux ; la cavalerie part et va le rejoindre.

Paris est principalement l'objet de l'attention du cardinal. Un siège est possible. Il y a beaucoup à faire : les murailles

abandonnées tombent « en grand délabre ». Les fossés sont envahis par des cultures, des éboulements, de folles végétations.

Le roi ordonne que le tiers des habitants des paroisses environnant Paris, joints à ceux de la ville, travaillent nuit et jour à réparer les remparts, nettoyer les fossés, niveler le sol au delà de la contrescarpe.

La ville a quinze portes ; des bourgeois, magistrats, financiers, marchands, ecclésiastiques, improvisés capitaines, sont nommés au commandement de chacune de ces portes : à celle de Bussy, M. des Roches, chanoine, chantre de Notre-Dame ; à celle de Saint-Michel, M. de Sève de Chatignonville, conseiller au Grand Conseil ; à celle de Saint-Martin, le président de Nouvion ; à celle de Saint-Denis, M. Lacour, marchand ; à celle dite la Porte-Neuve, sur le quai, à la hauteur des guichets actuels de la porte du Carrousel, M. Barentin, conseiller d'État, etc.

***

5 août. — Richelieu ne cesse d'envoyer ses recommandations de tous côtés : que le marquis de Brézé aille à Pontoise, le maréchal de Châtillon à Senlis ; qu'on exécute les ordres du roi de tenir des mousquetaires à Creil, Beaumont, l'Isle-Adam, prêts à rompre les ponts si l'ennemi arrive.

Le cardinal accable de lettres le comte de Soissons : que M. le comte n'oublie pas de détruire tous les moulins et les fours de la Somme à l'Oise : à la rigueur il suffirait d'expédier des troupes de carabins et de chevau-légers qui enlèveront des moulins les gros fers, ce qui les rendra inutilisables. Richelieu explique ou excuse sa fébrilité en disant : « Il faut mettre toute pierre en œuvre. »

7 août. — L'ennemi avance. De tristes nouvelles parviennent sur les excès des Allemands : ils brûlent les églises et les maisons, « répandent le sang des prêtres par toutes sortes d'impiétés et de sacrilèges ! » massacrent, volent, violent. Le gouvernement ordonne d'évacuer les bourgs et les villages à leur approche. Richelieu écrit au comte de Soissons qu'il doit, en présence de la poussée de l'ennemi, se replier en deçà

de l'Oise ; se fortifier derrière la rivière et empêcher à tout prix l'ennemi de passer en attendant les troupes de renfort. Si l'ennemi force un point quelconque de la rivière, il faudra reculer vers Paris en allant au-devant des troupes de secours : mais qu'à aucun prix l'armée ne se laisse couper de la capitale, ce qui l'exposerait à être enveloppée et à capituler.

8 août. — Les mauvaises nouvelles se confirment : l'ennemi avance toujours : il a occupé Roye et Montdidier. Une avant-garde allemande, forte de 5 000 cavaliers, commandée par Jean de Werth, a surpris des arrière-gardes françaises, les a attaquées et fait plier : heureusement que M. d'Haussonville, ramenant les troupes à la charge, a pu rétablir le combat et faire reculer les Allemands. Sur la Somme l'ennemi se prépare à entreprendre le siège de Corbie. Les circonstances deviennent graves : il est regrettable que le prince de Condé ne vienne pas à bout, en Franche-Comté, de s'emparer de Dôle ; mieux vaudrait renoncer à cette affaire et rappeler l'armée du prince devant Paris : « C'est avec beaucoup de déplaisir, écrit Louis XIII à son cousin, que je suis contraint de vous mander que le siège de Dôle tirant de longue, il est nécessaire de le lever pour retirer l'armée que vous commandez auprès de moi et conserver le cœur de l'État. » Le roi donne trois jours au prince pour essayer, par un dernier effort, d'enlever la place.

11 août. — Devant les progrès de l'ennemi, le comte de Soissons est obligé de se replier de Noyon sur l'Aisne. Il l'écrit au roi, de Compiègne, et le roi lui répond qu'il a bien fait. « J'espère, comme vous me mandez, ajoute-t-il, que ce changement se trouvera avantageux. » Il est seulement à craindre que l'ennemi ne prenne la direction de Clermont et de Pontoise pour attaquer Paris à revers. Des avis parviennent du Beauvaisis signalant que les cavaliers ennemis lancés en reconnaissance font de rapides apparitions dans cette direction et celle de Pontoise, pillent, et exercent mille cruautés ; les populations, ici aussi, s'enfuient. Le roi envoie recommander à Pontoise de bien veiller et de contenir l'ennemi en avant de la boucle de l'Oise.

Au milieu de ces circonstances critiques, Louis XIII, qui est plus ému que personne, soucieux de rester en contact

étroit avec son peuple, mande et reçoit le soir, à cinq heures, dans la grande galerie du Louvre, les députés des corps de métiers de la ville de Paris conduits par le lieutenant civil ; il adresse aux assistants quelques mots, passe devant eux, leur serre la main, en embrasse quelques-uns, tellement, dit un témoin, « l'adversité humilie les hommes et même les plus grands rois ! » Il veut voir ensuite le Parlement, qu'il accueille dans son cabinet, entouré des ministres, de Richelieu, du chancelier, de Bullion, Bouthilier, des maréchaux : « Messieurs, leur dit-il, je vous ai envoyé quérir ; vous savez l'état des affaires et comme l'ennemi vient des frontières. » Il les prie de se cotiser et de lever des troupes dont il ne leur fixe pas le nombre, en payant leur entretien durant deux mois ; il ajoute que, l'armée prête, il se mettra résolument à sa tête, afin d'aller lui-même combattre l'envahisseur. Le Parlement a déjà rendu un arrêt prescrivant à toute la noblesse de son ressort, sans exception, de rejoindre l'armée. Le lendemain de l'audience royale, les Chambres assemblées décident de lever et soudoyer 2 000 hommes. Le zèle du Parlement gagne toute la population : les notaires souscrivent 6 000 livres ; les procureurs, chacun 20 écus ; les savetiers, 5 000. L'Université, les communautés religieuses, les financiers rivalisent de sacrifice, donnent leur or, engagent des soldats.

L'ennemi a investi Corbie le 7. L'état-major germano-espagnol est divisé sur le plan à suivre : Jean de Werth voudrait qu'on marchât sans désemparer sur Paris pour prendre la ville ; le prince Thomas de Savoie est d'avis de ne pas laisser derrière soi des places entre les mains des ennemis, qui pourraient gêner les communications. Son sentiment a prévalu. La nouvelle soulage tous les Parisiens : c'est un ralentissement de l'invasion. La place de Corbie n'est pas mauvaise ; elle est occupée par une garnison de 1 800 hommes que commande le marquis de Belleforière de Soyecourt, lieutenant général de Picardie, sur l'énergie duquel on croit pouvoir compter : elle a des vivres, des munitions, elle peut tenir assez de temps pour permettre au gouvernement d'achever ses préparatifs et de former l'armée de secours, ce qui sauvera la capitale : la confiance renaît.

16 août. — Corbie a capitulé hier, 15 août, après seulement

huit jours de siège, sans qu'il y ait eu ni assaut, ni brèche ! Soyecourt a livré la ville, pour ainsi dire, à la première sommation, moyennant le droit de se retirer à Amiens ! La consternation est générale à Paris ; la colère éclate : ce gouverneur est « un lâche, un perfide, un traître vendu à l'ennemi ». Après le Catelet et la Capelle, voilà la troisième place qui capitule sans combat : « On n'avait jamais parlé d'une telle lâcheté de trois coquins qui ne se sont pas voulu défendre dans les places où ils étaient ! » écrit Richelieu hors de lui. Louis XIII est outré. Soyecourt ayant cherché à s'enfuir en Angleterre, le roi ordonne à tous les gouverneurs de l'arrêter mort ou vif : « La lâcheté et le crime de Soyecourt, écrit-il à M. de Matignon, gouverneur de Basse-Normandie, sont assez connus à tout le monde, par l'infâme reddition qu'il a faite de ma ville de Corbie entre les mains de mes ennemis, sans qu'il soit besoin que je vous le dise, et il n'y en saurait avoir une preuve plus claire que sa fuite pour éviter le châtiment qu'il sait en sa conscience qu'il a mérité. Je vous écris la présente sur l'avis que j'ai eu qu'il se devait retirer en Angleterre, pour vous donner ordre de prendre soigneusement garde à la côte de la mer qui est dans l'étendue de votre gouvernement, afin que vous le fassiez arrêter s'il se présente en quelque endroit pour s'embarquer. » Traduits devant un conseil de guerre, Bec, Saint-Léger et Soyecourt seront, deux mois après, sur l'action personnelle de Louis XIII qui durant tout son règne s'est réservé ces sortes de répressions et les a conduites avec une sévérité implacable, condamnés par contumace à être écartelés vifs, à quatre chevaux, en grève, dégradés de noblesse, eux et leurs familles, leur armes brisées, leur maisons rasées, leurs biens confisqués et on promettra 60 000 livres à qui rapportera la tête de l'un d'eux. Le secrétaire d'État de Noyers, écrivant au P. Joseph, lui déclare qu'il trouve que Soyecourt « a été traité fort bénignement ».

Louis XIII décide de partir le soir même avec le secrétaire d'État Chavigny et d'aller rejoindre les troupes à Senlis. Richelieu reste à Paris : il mande au duc de Longueville de jeter 1 000 hommes dans Abbeville, d'expédier un régiment à Amiens ; au gouverneur de Ham, Buisson, de ne se rendre à aucun prix s'il est attaqué. Il estime que les armées ne seront

pas prêtes avant deux ou trois semaines : si l'ennemi pouvait, en attendant, assiéger Amiens, Abbeville, ou Ham, cela permettrait de gagner quelques jours.

17 août. — De Senlis Louis XIII se rend à Pont-Sainte-Maxence ou il tient conseil avec le comte de Soissons, le duc d'Angoulême, La Force, La Valette et Feuquières. On lui a montré au loin les fumées des villages qu'incendient les cavaliers allemands et il a pu apercevoir quelques-uns de ceux-ci : il en a pleuré de douleur et de rage. Le conseil décide que le maréchal de La Force se placera avec ses troupes entre Pont-Sainte-Maxence et Verberie ; que le comte de Soissons, laissant deux régiments à Compiègne, reculera à la hauteur de l'armée de M. de La Force : il réclame des pics, des pelles, des canons de batterie et des couleuvrines afin de creuser des tranchées et de s'y fortifier en attendant les renforts promis.

Richelieu pousse activement tout le monde : il écrit à M. de la Teulade de fortifier Chauny ; il s'inquiète infiniment d'Amiens : « Je supplie le roi de pardonner l'inquiétude que j'ai sur le sujet d'Amiens que je crains plus pour la raison des personnes qui sont dedans que pour la place. » Il presse l'envoi des recrues à Pontoise. Il veut qu'on prenne garde à Beauvais et, pour cela, qu'on surveille la rivière du Thérain qui garantit la Seine et la Normandie. Il écrit au comte d'Alais, qui est à Abbeville, qu'il a tout ce qu'il faut pour défendre la ville : on lui a envoyé de l'argent, un régiment entier, un détachement venu du Havre ; Longueville a été prié de lui expédier 500 à 600 hommes et des munitions : la place a de la poudre « à revendre ».

En même temps Richelieu s'emploie à provoquer à tout prix une diversion des alliés. Dès la première heure, il a fait demander aux Hollandais et à leur chef, le prince d'Orange, de procéder à une démonstration militaire au nord, sur la frontière de Flandre, afin de soulager un peu les armées françaises. Il envoie maintenant courrier sur courrier pour supplier qu'au moins le prince d'Orange concentre des troupes à sa frontière, ce qui constituera une menace peut-être efficace. Le prince d'Orange finit par y consentir et on publie partout que les Hollandais rassemblent 20 000 hommes d'infanterie et 8 000 cavaliers avec lesquels ils vont marcher

sur Bruxelles. Le procédé réussit-il? L'ennemi, se heurtant partout aux troupes françaises en arrêt, ralentit, hésite ; sa progression est enrayée. L'extrême activité de Richelieu a produit ses fruits. Reste à tirer parti des premiers avantages.

22 août. — Louis XIII continuant à inspecter ses troupes, arrive à Beaumont-sur-Oise : il y passe en revue le régiment de Vaubecourt. Chemin faisant, il note les endroits où on pourrait établir des forts, dresse lui-même les plans et ordonne l'exécution des premiers travaux. Le maréchal de La Force qui l'a accompagné jusque là, retourne à Pont-Sainte-Maxence.

23 août. — Sur des difficultés qu'éprouve Richelieu à se faire obéir à Paris en l'absence du souverain — le roi seul en effet possède l'autorité et un ministre n'agit que pour exécuter ses ordres, c'est-à-dire n'a aucun pouvoir personnel — Louis XIII envoie au cardinal une « commission pour, pendant son absence et son voyage, commander et prendre soin de ses affaires dans la ville de Paris et dans les provinces de l'Ile-de-France, Normandie, Picardie et autres adjacentes, commander aux lieutenants généraux desdites provinces et à tous officiers de guerre, faire marcher les troupes, changer les garnisons, recevoir les ambassadeurs, assembler le conseil, et, outre ceux que Sa Majesté laisse, pour le composer, y appeler ceux qu'il lui plaira. » Rarement roi de France a confié pareil pouvoir à un sujet ; l'acte de Louis XIII témoigne des sentiments de confiance et d'affection que le prince professe pour le ministre qui est, comme il l'a dit à la princesse de Conti, « le plus grand serviteur que la France ait jamais eu ».

Le voyage du roi fait bon effet partout. On sait gré au souverain d'aller au front, de veiller personnellement aux travaux de l'Oise. « Paris est tout raffermi », écrit quelqu'un.

27 août. — Des rapports envoyés sur ce qui a été préparé le long de l'Aisne, il résulte que M. de Miraumont, qui a inspecté la rivière jusqu'à Neufchatel, a trouvé les ponts rompus et a constaté qu'on surveillait attentivement les points par où l'ennemi pourrait passer : il y en a 52; les deux plus importants sont Pontavert et Neufchâtel. La garde de Pontavert a été renforcée. Il y a une difficulté pour Berry-au-Bac, sur le chemin de Laon à Reims ; la population désire que le bac soit maintenu ; mais M. de Miraumont est d'avis qu'on le sup-

prime, les marchands qui voyagent n'ayant qu'un léger détour à faire pour aller passer par Neufchâtel ou Pontavert.

30 août. — L'arrêt de l'ennemi parait se confirmer. La population de Paris est un peu rassurée et les gardes des portes sont réduites : « il semble qu'il n'y ait aucun sujet de crainte », mande Bullion à Richelieu.

4 septembre. — Richelieu a gagné Goussainville. Le roi se rend à Chantilly où il tient un grand conseil de guerre. Il y est décidé de prendre l'offensive et de marcher sur Roye.

18 septembre. — Les troupes, mises aussitôt en marche, n'ont pas, chose étonnante, rencontré de résistance sérieuse, l'ennemi se repliant progressivement : elles ont pu arriver le 15 septembre devant Roye qui a capitulé au bout de trois jours, sur des conditions jugées après coup trop douces. La ville était pleine du produit des pillages des hordes allemandes, blé, bestiaux, meubles. Les généraux sont d'avis d'exploiter cet avantage et le peu de vigueur de l'ennemi pour pousser vivement l'offensive. Il est résolu que dès le lendemain on prendra la direction de Péronne par Nesle, où on fera étape le soir. Les reconnaissances signalent que le gros de l'ennemi bat en retraite dans la direction de Bapaume, laissant des garnisons défendre les places. Cette sorte de fuite de l'envahisseur ne peut s'expliquer que par des dissentiments entre alliés, la crainte de l'invasion des Flandres du côté de la Hollande ou des événements fâcheux sur d'autres théâtres de la guerre.

22 septembre. — De Chantilly le roi s'est rendu à Senlis ; il veut rejoindre son armée et aller à Roye. L'entourage, assez inquiet du danger qu'il peut courir — des coureurs ennemis rôdant — tient son voyage secret, fait garder les routes et les ponts, rassemble 7 à 800 chevaux destinés à lui servir d'escorte. Louis XIII gagne Roye sans encombre. Plein de confiance, il exprime alors sa volonté de se mettre à la tête de ses troupes et de marcher sans tarder sur Péronne, où en effet il parvient avec l'armée assez facilement : il reste deux jours dans la ville, le temps qu'on amasse des vivres pour nourrir les soldats, car l'ennemi a pillé et ravagé le pays.

L'armée germano-espagnole a repassé la Somme laissant dans Corbie 3 000 hommes de pied et 250 cavaliers : le roi

s'avance sur Corbie : la place ne doit pas être en mesure de beaucoup résister : elle a peu de vivres. Nos troupes sont pleines d'entrain : « Nous marchons gaiement à cette heure, écrit Chavigny à Richelieu et nos chefs ont envie de faire quelque chose de bon. » Louis XIII s'établit à deux lieues et demie de la place en une localité appelée Demuin, pour assister à la prise de la ville. On investit progressivement la place : « Le blocus de Corbie sera une belle entreprise ! »

2 octobre. — Richelieu gagne Amiens : il n'a pas voulu se rendre jusqu'à la place assiégée parce que, dit-il, elle est infestée de l'odeur des cadavres. Le roi vient tenir à Amiens un grand conseil auquel assistent le duc d'Orléans, le comte de Soissons, les ducs d'Angoulême et de Beaufort, les maréchaux de La Force et de Châtillon, Richelieu et les ministres. Faut-il prendre Corbie de vive force ou réduire la ville par la famine? Richelieu est d'avis d'une décision prompte. Le maréchal de La Force et les généraux, afin de ménager les hommes, préfèrent user l'adversaire et attendre. La majorité du conseil est de son avis. Le roi est obligé à son grand regret de se décider dans ce sens.

9 octobre. — Les travaux du siège ont commencé : tranchées, forts, redoutes, circonvallations, batteries, couverts organisés pour les hommes et le matériel, huttes dans lesquelles logent les régiments. Richelieu est contrarié du parti qui a été adopté : il le trouve trop lent : « Je suis simple solliciteur de diligence, en quelque résolution qu'on prenne », a-t-il écrit à Chavigny, mais « en toutes choses il faut agir avec vigueur ». Il redoute le découragement des troupes : « la fougue des Français, dit-il, requiert de les employer à la chaude » ; « la légèreté naturelle de cette nation et l'impatience des gens de guerre » qui ne s'accommodent pas des longueurs fatigantes de la guerre des tranchées rendent périlleux le système de temporisation. Paris murmurera qu'avec une armée de 30 à 40 000 hommes on ne puisse rien faire. Il est vrai que, pour l'instant, Paris délivré, au moins provisoirement, redevient confiant et ferme. Quelqu'un écrit à M. de Montauzier : « Maintenant nous poussons les ennemis dans l'Artois et les faisons repentir ou d'être venus en France ou de n'y être pas venus assez avant. » Un de ses amis mande à Balzac : « Le malheur qui a été sur le point

d'arriver est passé, ou du moins différé. L'incertitude des ennemis, le bonheur du roi, la prudence de M. le cardinal et la contribution volontaire des villes et du plat pays, mais, plus que tout cela, la Providence divine ont empêché pour cette heure le coup horrible qui dans la ruine de Paris attirait ensuite celle de l'État. Nous verrons si Dieu nous fera dignes de la même grâce pour l'avenir, et s'il lui plaira de détourner le second orage que l'Allemagne nous prépare. La seule paix nous peut sauver et c'est lui seul qui nous la peut donner ! »

15 octobre. — Rien de nouveau : toujours l'immobilité. Richelieu s'impatiente. Il écrira plus tard aux deux secrétaires d'État Chavigny et de Noyers : « La diligence fait tout : je vous l'ai dit cent fois et vous me l'avez vu pratiquer toute ma vie ! » Son énervement est tel qu'il va jusqu'à parler à ses familiers de donner sa démission. Bullion s'efforce de le réconforter : « Je suis en extrême peine, lui dit-il, des travaux indicibles et extraordinaires que Votre Éminence supporte tous les jours pour la France : il est nécessaire d'achever la course, autrement le roi et le royaume, se voyant sans pilote, le vaisseau se perdrait. Dieu, qui vous a donné *spiritum fortitudinis*, vous confirmera aux saintes résolutions qu'avez toujours eues. » Le bruit court même à Paris que la situation du cardinal est ébranlée et qu'il va être renvoyé des affaires : la nouvelle prend une telle consistance que Richelieu inquiet écrit à Chavigny, demeuré auprès de Louis XIII, pour savoir si quelque propos du roi a donné lieu à cette rumeur.

21 octobre. — Toujours rien ! Les officiers et les soldats commencent à murmurer. L'opinion s'étonne et critique le jugement de ceux qui conduisent les opérations militaires. Louis XIII, impressionné de ces bruits, s'affecte : son médecin Bouvard mande à Richelieu que le roi est atteint d'une crise de sa maladie ordinaire — l'entérite — ; il attribue cette crise aux « soins, peines et inquiétudes d'esprit qui lui sont (en ce moment) domestiques et ordinaires ». Le roi a beau nier que ce soit là la cause de son mal, « moi, qui connais la force de ces causes et la disposition facile de Sa Majesté à en recevoir l'altération, j'ai tout sujet de craindre pour elle ».

26 octobre. — Le comte de Soissons vient au camp du roi de Demuin annoncer que, d'après un avis reçu de Doullens, une

armée ennemie considérable est en formation pour porter secours à Corbie, amenant avec elle des pontons afin de passer la rivière. Voilà le résultat du système de la temporisation : on a donné à l'ennemi le temps de refaire ses forces et d'attaquer en nombre. Richelieu, contre qui, maintenant, on intrigue à visage découvert autour du roi, en est malade de chagrin : « Une confiance générale en Dieu, écrit-il à Chavigny, est un meilleur remède que toutes les thériaques du monde : je m'en veux servir en ce temps. » On pourra, dit-il, rester encore immobile des mois devant Corbie : « S'il faut demeurer devant la place six mois par le blocus, comme apparemment on n'en aura pas meilleur marché, les affaires du roi iront très mal ! Autrefois nos pères ont été plus hardis que nous : Henri second assiégea Hesdin en décembre et le prit ! » Il est d'avis d'engager le roi à aller se reposer, pour se remettre de sa crise, quinze jours à Chantilly : Louis XIII y consent.

L'annonce de l'arrivée d'une armée de secours a produit son effet. Les soldats s'élèvent maintenant contre la perspective d'une campagne d'hiver et ils demandent qu'on en finisse par l'offensive. Écho de leur plainte, le maréchal de Châtillon propose au roi l'attaque et en parle à Richelieu qui aime mieux ne pas lui répondre, mais, dans ses lettres, s'étend avec vivacité sur la nécessité de brusquer la situation. Le cardinal ne croit pas le succès douteux ; tous les officiers désirent l'attaque. Le maréchal de la Meilleraye lui a dit que le roi n'était pas de cet avis; mais Richelieu pense « qu'il vaut mieux hasarder trois cents soldats par une attaque courte, que de s'exposer à une longueur de siège, pendant laquelle je ne sais, dit-il, si la puissance du roi pourra entretenir et faire subsister son armée dans les grandes incommodités qu'elle souffrirait indubitablement : c'est l'avis de toute l'armée ! »

7 novembre. — Châtillon déclare qu'il se fait fort d'enlever trois cents pas de tranchées en trois attaques. Un déserteur a déclaré que sur les 13 à 1 400 hommes de la garnison, il n'y en avait pas plus de 900 en état de se battre.

8 novembre. — Richelieu estime le moment venu d'attaquer à tout prix Corbie, qu'il faut prendre avant la fin du mois, sous peine de complications graves. Il écrit au roi, toujours à Chantilly, le presse, l'adjure de décider l'attaque. Malgré le

comte de Soissons, les généraux et les adversaires du cardinal, qui répètent que vouloir forcer les retranchements ennemis est suprêmement dangereux ou « ridicule », qu'on échouera après avoir perdu beaucoup de monde et qu'on sera obligé de se retirer ignominieusement, Louis XIII se décide et envoie l'ordre d'attaquer.

9 novembre. — 32 pièces de canons mises en batterie ouvrent le feu au soleil levant sur le point qui a été choisi pour pratiquer la brèche. La Meilleraye dispose les colonnes d'attaque : elles sont pleines d'ardeur. Sous l'action intensive de l'artillerie, la brèche se forme, s'élargit, elle va devenir praticable, lorsqu'à quatre heures du soir un tambour se fait entendre sur le haut des remparts : il bat la chamade ; la ville de Corbie se rend !

10 novembre. — La capitulation a été signée ; la garnison sortira avec armes et bagages, tambours battant, enseignes déployées, mèches allumées, laissant canons, munitions et subsistances.

Des Pays-Bas arrive la nouvelle qu'après avoir laissé de fortes garnisons dans certaines places, l'armée de secours annoncée s'est disloquée. Jean de Werth s'en est allé vers le Hainaut, Piccolomini vers Liége.

Richelieu exulte. « C'est un coup de Dieu ! » écrit-il. Les « badauds de Paris assurent que Corbie s'est rendue parce que j'avais donné 100 000 francs à celui qui commandait la place ; tel rira de cette affaire *risu sardonico* qui ne sera pas bien aise de la véritable joie qu'en ont les vrais serviteurs du roi ! L'expérience apprend beaucoup de choses. » Et il rédige lui-même l'article de la *Gazette* qui annonce la nouvelle, mandant à Chavigny : « Le roi et son serviteur doivent beaucoup à Dieu et chacun doit penser sérieusement à reconnaître ses grâces. » Dans une lettre rendue publique et qui aura un grand retentissement, Voiture, s'adressant à un pessimiste, lui rappelle comment il s'est moqué durant deux mois de ceux qui avaient confiance, a condamné tout ce qu'on faisait, s'est presque réjoui des succès des ennemis : maintenant l'ennemi est battu ! « Vous trouverez étrange, dit-il, que ces gens que vous teniez si sages et qui ont particulièrement cet avantage sur nous de bien garder ce qu'ils ont gagné, aient laissé

reprendre une place sur laquelle on pouvait juger que tomberait tout l'effort de cette guerre... Considérez donc, je vous prie, quelle a été la fin de cette expédition... Il y avait trois ans que nos ennemis méditaient ce dessein. L'Espagne et l'Allemagne avaient fait pour cela leurs derniers efforts... La nuée, grosse de foudre et d'éclairs, vient fondre sur la Picardie qu'elle trouve à découvert.. Ils ravagent tout ce qui est entre la Somme et l'Oise, ils tiennent courageusement la campagne, ils tuent nos paysans et brûlent nos villages. Mais quand ils apprennent que l'on ne s'arrête point et que l'on marche à eux tête baissée, nos conquérants abandonnent leurs retranchements : ces peuples si braves et si belliqueux et que vous dites qu'ils sont nés pour commander à tous les autres, fuient devant notre armée ; et ces gens si déterminés qui doivent percer la France jusqu'aux Pyrénées, qui menaçaient de piller Paris et d'y venir reprendre jusque dans Notre-Dame les drapeaux de la bataille d'Avein, nous permettent de faire la circonvallation d'une place qui leur est si importante... et nous la laissent attaquer et prendre par force à leur vue ! »

La France était sauvée, Paris définitivement délivré. Les bourgeois, dans les rues, s'en vont répétant le mot de Richelieu : « Les grâces de Dieu sont grandes ! » Ce qui avait assuré le salut du pays c'était la fermeté des populations et l'esprit offensif des armées.

LOUIS BATIFFOL

LA PAGODE

I

Ce n'est pas un château très ancien. Il n'a pas encore deux siècles d'existence : un âge presque enfantin auprès du château de Saintines dont il est voisin et qui conserve un donjon du XIVe siècle, dans un pays où le séjour de nos premiers rois a laissé de nombreux vestiges. Il s'élève sur la rive droite de l'Authonne, l'une des rivières les plus limpides et les plus fraîches de la terre de France. Il domine la route qui conduit de Paris à Compiègne ; les arbres de son parc mêlent leur feuillage, par-dessus le mur de l'enceinte, aux chênes de la vieille forêt. Les archives témoignent qu'il a remplacé une sorte de villa royale, où les chasseurs s'arrêtaient quelquefois ; Louis XV, le Bien-Aimé, en fit présent à l'un de ses invités, un gentilhomme qui revenait des Indes, ancêtre des propriétaires actuels : c'était peut-être le soir de sa première rencontre avec Jeanne Bécu, comtesse du Barry. L'édifice comprend un rez-de-chaussée très élevé, avec de hautes fenêtres aux impostes demi-circulaires, un premier étage proportionné au précédent et un second, celui du toit, aux fenêtres mansardées. La façade qui regarde le midi s'encadre d'avant-corps en briques rouges aux chaînes de pierre. Ces bâtiments regardent une large terrasse ; un escalier de six marches la termine et mène, après une large allée de sable, à la pelouse

fleurie de corbeilles, qui descend vers la rivière. L'ensemble est gracieux. De tous les aspects de la nature, le paysage français a, plus que les autres peut-être, ce charme qu'une expression, née à Paris, définirait : le sourire.

La plupart des châteaux reçoivent leur nom de la ville ou du village qu'ils avoisinent : c'est aussi quelquefois et en même temps celui de la famille qui le possède. Puisqu'il existait déjà un château de Saintines, il a fallu qualifier autrement le domaine nouveau. On l'appelle le château du Lotus. Est-ce parce que, dans le bassin qui, au pied de la terrasse, coupe l'allée de sable, flottent les nymphéas roses et les blancs nelumbos, parents du lotus sacré? Est-ce parce que le premier propriétaire, compagnon de Lally-Tollendal, avait mêlé aux ornements traditionnels, sur les murs et les lambris du château restauré, le feuillage et la fleur qui lui rappelaient ses exploits? Les deux hypothèses se rejoignent pour justifier le surnom donné dès les premiers jours à la nouvelle maison seigneuriale. Ainsi la plus modeste habitation de campagne se nomme suivant la prédominance de telle ou telle flore, la villa des Glycines, des Glaïeuls ou encore des Marguerites. Il est un autre lotus, le lotus terrestre, qui, d'après les vieilles légendes, donne à ceux qui mangent sa racine la faculté de l'oubli ; lorsque les compagnons d'Ulysse y eurent goûté, ils voulaient rester dans l'île où ils l'avaient trouvé. Le château du Lotus s'appelle-t-il de ce nom parce qu'il offre le séjour le plus parfait pour oublier les bruits du monde et les ennuis de la vie?...

Depuis son veuvage, la comtesse du Plessis de Marincourt habitait son château l'hiver comme l'été. Son mari, officier de cavalerie, était mort dans les premiers combats livrés au Maroc. Il lui avait laissé quatre enfants, un fils qui, au moment où cette histoire commence — à la fin de juillet 1914 — allait quitter l'école militaire de Saint-Cyr, une fille, Aurore, de deux ans moins âgée que son frère et deux jumeaux, deux garçons qui achevaient leur douzième année.

Comme les examens de sortie finissaient, le saint-cyrien était venu passer le dimanche auprès des siens. Des amis des environs ou de Compiègne rendaient visite le même jour à la comtesse. Le temps était assez beau, sans chaleur excessive.

La compagnie s'était réunie sous les grands arbres qui bordent la pelouse. On était gai, sans souci, heureux de vivre et l'on causait de mille choses. La plus importante fut le débat qui s'éleva sur la prochaine affectation du futur sous-lieutenant, et, par suite, sur le costume qu'il porterait : chasseur, hussard ou dragon? Les uns tenaient pour le dolman bleu, les autres pour la tunique aux parements blancs. Un colonel retraité, qui écrivait des livres sur l'histoire de la cavalerie française, compara les gloires des divers régiments : les Hussards d'Augereau et les Dragons du Roi. Un visiteur nouveau se présenta : c'était un homme de finance ; celui qui conseillait le placement de sa fortune à madame de Marincourt. Il arrivait de Paris. On lui demanda les nouvelles. L'Autriche avait envoyé un ultimatum à la Serbie.

— C'est la guerre ! — dirent les soldats.

L'homme de finance haussa les épaules :

— Il n'y aura pas de guerre, — dit-il d'un ton péremptoire, — on n'aura plus jamais la guerre.

Huit jours après cette affirmation, l'affiche de la mobilisation générale apparaissait sur les murs. Par l'unique volonté d'un homme, la guerre commençait. Dans un temps où les mœurs restaient dures, il y eut une guerre si âpre et si atroce que les peuples, habitués cependant aux pires excès, l'appelèrent « la guerre inexpiable » : quel nom portera, dans la suite des âges, celle qui deux mille ans après couvrit de sang toute l'Europe, une Europe fière de son progrès sur le chemin de la civilisation idéale? Quel surnom d'opprobre et d'anathème faudra-t-il inventer pour le monstre qui l'a déchaînée?

... Le premier jour de septembre 1914 l'invasion se répandit sur les plaines boisées de l'Ile-de-France ; le deuxième jour, des uhlans, des hussards de la mort, des régiments d'infanterie arrivèrent à cinq heures du matin à Saintines. Ils y séjournèrent jusqu'à une heure de l'après-midi. Ce fut assez pour qu'ils pillassent toutes les maisons du village, même les plus pauvres. Ils empaquetaient soigneusement les objets volés, depuis les horloges et les montres jusqu'à la batterie de cuisine ; ils les portaient sur les chariots qui suivent leurs armées, comme au temps des Visigoths ou des Vandales ; par là, le butin s'acheminait vers les gares d'où il partirait pour

le Brandebourg ou la Poméranie. Les châteaux reçurent, par privilège, la visite des officiers, ce qui ne les préserva point de la rapine. Lorsque des fils d'empereur dévalisent une maison comme des cambrioleurs de profession, il est naturel que le junker suive l'exemple princier, d'ailleurs conforme à son propre instinct. La comtesse du Plessis conservait dans sa cave quelques bouteilles de vins renommés, qu'elle destinait aux dîners d'apparat ou de cérémonies familiales ; la bande les fit apporter pour le déjeuner : on lançait les bouteilles vides contre les murs, par amusement. Avant de se remettre en selle, ou en marche, il prit à quelques-uns des ivrognes galonnés la fantaisie de changer de linge. Ils ouvrirent toutes les armoires. Elles n'offraient comme linge d'homme que celui du saint-cyrien. Un lieutenant des hussards de la mort, mince et étriqué, revêtit une chemise de femme et il se promena, ainsi affublé, au milieu de ses camarades qui saluaient cette trouvaille par des exclamations grossières et des plaisanteries obscènes. Au moment du départ, les officiers, se piquant de politesse, voulurent saluer la maîtresse de la maison. La famille s'était réunie dans la chambre maternelle : silencieuse, elle attendait. L'angoisse serrait les cœurs.

— Madame, — dit en français le commandant (le « oberhauptmann »), — nous tenons à vous remercier de votre aimable hospitalité.

La comtesse ne répondit pas.

— Nous allons à Paris, — continua l'Allemand, — nous y serons dans quelques jours et la guerre sera finie. Vous nous permettrez alors de vous faire une visite de digestion, comme vous dites en France?

La comtesse se taisait toujours.

— Mais alors, — dit un autre officier, — nous coucherons.

En même temps, il passait la main sous le menton de mademoiselle du Plessis.

— Misérable ! — s'écria la comtesse en se plaçant devant sa fille.

Toute la bande éclata de rire...

— Oh ! oh ! — dit l'insulteur, — je croyais les Françaises plus accueillantes...

Le commandant fit le salut militaire. De nouveau, tandis

que les chevaux piaffaient dans la cour, au milieu du cliquetis des sabres et des éperons, il dit à la comtesse :

— Oui, madame, nous reviendrons.

... Ils ne revinrent pas. Allèrent-ils incendier Senlis? périr dans les marais de Saint-Gond? Ils étaient de l'armée de von Klück, qui, défaite sur les bords de l'Ourcq et de la Marne battit en retraite jusqu'à l'Aisne... Jamais plus on ne revit un uniforme allemand à Saintines, et, douze jours après, la région se nettoyait complètement des vestiges laissés par l'envahisseur. Le château du Lotus retrouva sa tranquillité un moment menacée. La comtesse était pieuse. Elle voulut voir dans son salut et celui des siens la protection certaine de la Providence, qui avait écouté ses prières ; de même que, comme toutes les mères françaises, elle donnait son fils à la défense de la patrie, elle offrit sa demeure à l'autorité militaire pour les blessés qu'elle pourrait contenir. Elle, sa fille Aurore et les femmes attachées à la maison feraient l'office de gardes-malades : un médecin de Saintines, à qui son âge ne permettait plus les fatigues des hôpitaux de campagne, garantirait la sûreté des traitements nécessaires. Bientôt le drapeau de la Croix-Rouge honora le château du Lotus : drapeau glorieux lui aussi, puisqu'il ne protège pas le toit sur lequel il flotte contre les boulets du barbare.

II

Aux approches du printemps de 1915, vers la fin du mois de mars, à la faveur d'une journée attiédie par un soleil clair, Aurore et une infirmière aidaient un blessé convalescent à faire quelques pas autour du château. Une voiture automobile de la Croix-Rouge anglaise s'arrêta devant la grille. Un médecin assis à côté du chauffeur descendit de la voiture. La grille était ouverte. Au moment où il s'apprêtait à entrer, il trouva devant lui Aurore, qui avait confié son malade à l'infirmière. Le médecin commença d'expliquer en français, non sans difficulté, le motif de sa venue. Aurore parlait l'anglais comme sa langue maternelle. Elle mit à l'aise son interlocuteur et le dialogue put dès lors continuer facilement. Le médecin raconta

qu'il amenait un blessé de marque, un prince indien, sirbedar-major dans l'armée anglaise. (Soit un capitaine indigène commandant, sous les ordres lui-même d'un capitaine anglais, une compagnie d'Hindous dans un bataillon mixte, c'est-à-dire où chaque compagnie appartient à une race différente.) Tombé dans les combats de Neuve-Chapelle, le jeune officier avait été conduit d'abord à Boulogne-sur-Mer, suivant les ordres établis, pour être transporté ensuite en Angleterre : mais un lieutenant français, officier de liaison entre les deux armées, qui s'était rencontré plusieurs fois avec le prince, lui avait offert l'hospitalité du château maternel transformé en ambulance particulière ; ce lieutenant n'était autre que le frère d'Aurore. C'était plus qu'il n'en fallut pour que dans la maison ouverte à toutes les souffrances le blessé fût accueilli avec un empressement particulier. Les pièces du rez-de-chaussée avaient été affectées aux hospitalisés. Par suite du départ simultané de quelques convalescents, le petit salon n'était plus occupé ; on y installa le nouveau venu. Les trumeaux disparaissaient sous des tapisseries de Beauvais aux couleurs tendres et copiées sur des cartons de Boucher.

— Si nos hôpitaux, — dit le médecin anglais, — s'ornaient de tentures aussi gracieuses, les blessés oublieraient leurs douleurs et s'endormiraient dans des rêves d'amour.

Le dîner fut servi au premier étage, dans l'une des chambres ; on avait enlevé les meubles appropriés à son usage habituel pour la transformer en une salle pour les repas et la réunion familiale. Le médecin-major anglais, qui ne devait rejoindre Boulogne que le lendemain, s'assit à la droite de madame du Plessis-Marincourt, la comtesse mit à sa gauche le médecin de Saintines, le docteur Mathis. Les deux confrères mangèrent de bon appétit, burent sec : c'est le régime le plus fréquent des médecins. Après le repas, le docteur Mathis alla visiter ses malades.

La comtesse, qui comprenait et parlait l'anglais aussi bien que sa fille, demanda au major qui était son nouvel hôte, d'où il venait, où il avait combattu.

Voici ce qu'il raconta :

— Médecin-major dans l'armée des Indes, j'arrivai en Europe avec nos premiers contingents : expédition qui doit

surprendre Alexandre le Grand et Napoléon si, comme je le suppose, ils conversent entre eux au séjour des Élus, dans la section des militaires, et que les nouvelles de ce bas monde leur parviennent régulièrement. Nous débarquâmes à Marseille : c'était à la fin de septembre, presque deux mois après la déclaration de guerre.

» Ce qui nous manqua le plus, surtout à nos soldats, lorsque nous descendîmes sur les quais de la vieille ville phocéenne, ce fut la radieuse lumière, la bienfaisante chaleur de la terre qui pour les autochtones s'appelle « la contrée fertile » ou encore « la Belle à voir ». Je ne veux pas médire du soleil marseillais : mais comme il est pâle auprès de son frère du Dekhar ou du Bengale !

» Si vous voulez, nous nous conformerons à l'habitude que mes compatriotes ont prise de désigner sous le nom d'Indiens, «Indian », l'habitant des Indes, à quelque religion qu'il appartienne, hindoue, mahométane ou toute autre, et « Hindu » l'adepte de la religion hindoue proprement dite, dont les sectes d'ailleurs se multiplient à l'infini. Vous comprenez facilement qu'une population de trois cents millions d'hommes qui, pendant des milliers de siècles, a subi des invasions fréquentes, se divise en un certain nombre de peuplades, on pourrait dire de nations différentes. Nous avons, nous, dans nos villes, les Gallois, les Écossais, les Irlandais, les Anglo-Normands, tous sujets de la couronne britannique ; vous avez les Bretons, les Lorrains, les Provençaux, les Gascons, tous excellents citoyens français. Il en est de même dans l'Inde immense qui égale en superficie presque le tiers de l'Europe. Les contingents indiens offrent entre eux des types variés : les Brahmes de l'Aoudh, les Mahrattes de l'Ouest, ces Cosaques de l'Inde, comme on les appelle, les Pathars des hautes vallées de l'Indus, les Gourkhas du Nepal, les Sikhs du Pandjab, les Radjpoutes. C'est particulièrement aux Sikhs, aux Gourkhas, aux Radjpoutes que les relations des batailles ont marqué leur préférence. Je n'y contredirai point.

» Le Radjpoute, ou « Fils de roi », est magnifiquement beau. Grand, la taille bien prise, il porte la tête haute ; des cheveux noirs et soyeux encadrent la figure aux traits réguliers, accentuant la blancheur de la peau. L'allure est fière,

le visage digne. Le Radjpoute est le guerrier par excellence. Il se désigne lui-même comme Kchatriya, c'est-à-dire comme membre de la caste guerrière.

» Venu après les premiers Aryens dans le pays qu'il n'a cessé d'occuper depuis, le Radjpoute est avant tout un soldat. Tous les Radjpoutes sont nobles, de sang bleu, diriez-vous.

» Vraiment, lorsque le Brandebourgeois à la tête carrée, au masque vilain, au teint maladif, rustre et lourdaud, et le Poméranien, tueur de femmes et d'enfants, prétendent représenter l'Aryen des premiers âges, je ne peux m'empêcher de trouver à cette horde prolifique de barbares pédants autant de sottise qu'elle montre de cruauté. C'est sur le sol de l'Inde haute, l'une des premières terres peuplées, qu'il faut aller chercher le type, également primitif, de l'Aryen. N'est-ce pas encore un singulier épisode de l'histoire du monde que de voir les descendants authentiques des premiers pères de nos nations européennes combattre aujourd'hui, auprès de leurs parents les plus dignes, contre le Germain toujours détesté et toujours sauvage? Un de vos écrivains les mieux informés a comparé avec raison le prince radjpoute à l'ancien paladin de l'Occident, héroïquement dévoué à la dame de ses pensées. « Aux hommes de faire de grandes choses, aux femmes de les inspirer », dirait volontiers le Radjpoute, comme le chevalier de vos cours d'amour. Un de nos historiens, à nous, qui a raconté les hauts faits des Radjpoutes affirme que leur histoire n'est qu'une longue succession de guerres livrées « pour des Hélènes de l'Inde ».

... Après une légère pause, le médecin-major ajouta :

— Le blessé que je vous ai amené est un prince radjpoute, un fils de roi.

III

Chaque matin, une femme de chambre venait ouvrir les hautes persiennes des salons où les blessés reposaient. De son lit, le prince Ganga Singh apercevait le fin brouillard montant de la rivière. Peu à peu, le soleil encore timide dissipait l'ouate blanche qui flottait sur la pelouse. Déjà les oiseaux réchauf-

fés se poursuivaient dans les arbres... Insensibles aux querelles des hommes, la nature continue son œuvre séculaire ; les fleuves emportent vers la mer lointaine les ruisseaux de sang qui ont rougi leurs ondes ; l'herbe pousse sur les tombes accumulées !...

Le docteur Mathis arrivait de Saintines pour renouveler les pansements et vérifier l'état des malades. Le prince Ganga réclamait des soins minutieux. Il avait reçu tout le long du côté gauche les éclats d'un obus de gros calibre, qui avait tué près de lui plusieurs de ses soldats. Heureusement, les morceaux d'acier n'avaient pas pénétré jusqu'aux os, mais les chairs du bras et de la jambe avaient été criblées. Après la visite médicale, Ganga se reposait ; il prenait au milieu du jour une nourriture légère. Pendant l'après-midi, la comtesse ou sa fille, ensemble ou séparément, veillaient sur leurs hospitalisés, s'occupaient de les distraire, leur apportaient le soutien moral, si efficace pour diminuer les souffrances physiques.

Sans doute, Aurore aurait jugé comme une faute, comme un grave manquement envers la patrie, le fait de négliger l'un quelconque des blessés soignés au château et qui appelaient auprès d'eux son sourire, la douceur de sa voix, et aussi — comment ne l'auraient-ils pas subi? — le charme de sa personne. Elle ne pouvait cependant se défendre d'un intérêt plus vif, d'un attrait plus grand pour le chef hindou. Il n'est pas seulement « l'étranger » qui éveille la curiosité. Il vient du pays lointain qui, après tant de siècles, malgré l'indiscrétion des voyageurs ou l'audace des conquérants, s'enveloppe toujours dans les voiles du mystère. Son visage aux traits fiers et fins, embellis par l'auréole du courage, ses regards tantôt apaisés et tantôt étincelants semblent refléter le ciel et les paysages de la terre merveilleuse. Il est comme le symbole vivant des âges commençants, des religions primitives de la pensée naissante : ce fils de la plus ancienne famille de l'humanité a l'aspect d'un jeune dieu.

Il est enfin, pour Aurore, l'envoyé de son frère, qui se bat sur le front et pour qui elle prie tous les soirs. C'est pourquoi Aurore considère le devoir qu'elle remplit comme doublement sacré. On ne saurait donc lui reprocher de témoigner à celui

qu'elle appelle, quand elle vient auprès de lui, son cher malade, une attention et un dévouement particuliers.

Ganga savait quelques mots français. Il les avait appris, pour la plupart, dans les villes ou les bourgs où il avait séjourné. Aussi les phrases qu'il composait non sans peine se mêlaient souvent de patois provençal, flamand ou picard, ce qui les rendait aussi pittoresques que savoureuses. Aurore s'en amusait, bien que ne les comprenant pas toujours. Il ne faut pas trop médire des patois; c'est un peu de l'ancienne France. Le malade, d'ailleurs, las de s'embrouiller dans ce vocabulaire composite, revenait bientôt au parler anglais, où il s'exprimait aussi bien qu'Aurore.

Par exemple, il lui disait :

— Vous n'imaginez pas combien j'admire votre activité et votre tendresse. Vous faites tout vous-même sans aide. Vous n'appelez aucun de vos domestiques pour remuer un coussin ou pour changer une chaise de place. Chez mon oncle, le maharajah, dans mon pays du Radjpoutana, lorsqu'il reçoit la visite d'un étranger, il a tous ses serviteurs autour de lui ; l'un porte son ombrelle, un autre l'évente, un troisième porte son épée, un quatrième sa pipe, un cinquième, sur un plateau, l'eau de rose et les feuilles de bétel que l'on offre à l'hôte pour lui souhaiter la bienvenue, le sixième, le sixième...

— Le sixième fait comme dans une chanson de chez nous : « il ne porte rien ».

Ganga voulut connaître toute la chanson, qui l'amusa...

On reçut un jour la visite d'amis, les châtelains de Verberie, bourg voisin de Saintines. Aurore en causa le soir avec son malade.

— En ce village de Verberie, — disait-elle, — où habitent nos amis, une étrange coutume se maintenait autrefois. On y faisait le procès du mari trop faible qui s'était laissé battre par sa femme ou encore, singulier contraste, l'époux avare qui voulait se mêler du ménage ! Les habitants, vêtus d'habits galonnés de papier doré, la tête couverte de bonnets extravagants, promenaient un mannequin en paille sur une charrette, à travers les rues ; il figurait l'accusé. Sur la place publique, un tribunal se constituait avec des juges en robe et en bonnet

carré ; il y avait un réquisitoire et un plaidoyer. Après quoi, l'accusé, s'il était reconnu coupable, était condamné à être brûlé en effigie.

Aurore racontait cet exemple de vieilles mœurs sans embarras ni pruderie, avec l'enjouement que l'on aimait jadis chez nos aïeules.

Ganga l'avait écoutée avec un peu d'étonnement. Il répondit :

— Chez nous, on émet souvent cette maxime : « La femme est d'abord la fille de son mari, puis sa sœur, puis sa mère. » La fiancée passe au cou du fiancé une guirlande de fleurs : devenue femme, elle reçoit le nom de « divine » et le mari n'entreprend rien sans la consulter. Le jour des noces, lorsque la jeune fille arrive dans la maison de celui qui sera son mari, ce dialogue est échangé : « Qui la donne?... — L'amour la donne. — A qui la donne-t-il? — Il la donne à l'amour. — L'amour la donne ; l'amour la reçoit. L'amour remplit l'Océan. Je l'accepte avec amour... Amour, puisse-t-elle être tienne ! » .

Et le mot d'amour, qui revenait sans cesse, Ganga le répétait chaque fois d'une voix plus forte et plus vibrante...

IV

La distraction de l'esprit ne laisse pas de contribuer à la guérison des maux physiques. Pendant les longues causeries, les blessures de Ganga Singh se cicatrisaient peu à peu. Bientôt le docteur Mathis lui permit de se lever pour faire quelques pas : le voyage autour de la chambre auquel se plaît le convalescent. Appuyé sur une béquille, le blessé allait jusqu'à la fenêtre qui donnait sur la terrasse ; assis dans un large fauteuil, il regardait la pelouse, la rivière, la campagne qui s'allongeait au delà de l'autre rive, le ciel léger que des nuages blancs animaient...

— Il me semble, — dit-il à Aurore, — reconnaître tout cela...

— Alors, — répondit la jeune fille, — je suis fière des descriptions que je vous ai faites de notre pays, puisque, à le

voir maintenant pour la première fois, vous croyez le reconnaître.

Ganga sourit. Ce n'est pas ainsi qu'il l'entendait. Il se tut et continua sa rêverie.

Le docteur autorisa une promenade en voiture. On suivit la vallée de l'Authonne, et l'on rendit visite à une famille amie des Plessis-Marincourt. Elle habite depuis une trentaine d'années un manoir qui appartint autrefois à des parents de la belle Gabrielle ; dans la suite des siècles il a souvent changé de possesseur. Ses propriétaires successifs surent lui conserver son caractère et son aspect. Au bord des fenêtres à meneaux, dans les hautes salles voûtées, près des cheminées à manteau, l'imagination évoque des châtelaines aux aventures romanesques. Les réceptions se font aujourd'hui dans la haute salle, où jadis se tenaient les gardes. Des piliers de pierre soutiennent un plafond partagé en caissons, où sont inscrits, gravés en lettres d'or, les noms des divers maîtres du logis ; il en est de nobles et d'illustres, quelques-uns de plus bourgeois et moins connus : M. Jourdain est éternel. En hiver, des tapis volants couvrent les dalles ; il n'en reste qu'un petit nombre pendant l'été. L'épaisseur des murs, commune à toutes les maisons d'autrefois, a offert aux fenêtres de larges embrasures ; plusieurs personnes peuvent s'asseoir sur des sièges de bois fixés aux parois lambrissées et que recouvrent des coussins en velours ou en soie.

Les circonstances s'opposaient à une réception fastueuse. Elle fut simple, sans apparat, et d'une élégante cordialité. Les deux filles du châtelain accueillirent le jeune prince par une révérence, ce geste gracieux remis si heureusement en usage.

— Nous savons, — dit l'aînée en lui offrant un large collier de roses, — que vous donnez à l'étranger admis dans vos demeures, pour qu'il la mette à son cou, une guirlande de fleurs parfumées ; que ces modestes roses vous souhaitent la bienvenue !

La plus jeune sœur tendit au prince le livre aux feuilles de parchemin, sur lequel s'inscrivent les grands personnages reçus au château : Ganga Singh y apposa sa signature d'une main qui tremblait légèrement...

Depuis qu'il était entré, il portait des regards inquiets sur les objets qui l'entouraient, principalement vers la fenêtre la plus proche de la porte ouverte sur les appartements intérieurs.

— Je suis sûr, — dit-il à Aurore, — que si l'on considérait avec attention les dalles cachées là (il montrait la direction de la fenêtre) sous les nattes, on y trouverait des taches de sang.

Aurore lui répondit :

— Quelle pensée !

Elle se dispensa de traduire pour ses hôtes, dont aucun ne savait l'anglais — ils avaient préféré, selon la mode dangereuse, le langage d'une Fräulein — les mots étranges prononcés par Ganga. Elle les attribua d'ailleurs à un reste de fébrilité compréhensible dans les premiers jours d'une convalescence.

Le ciel se couvrait ; un orage menaçait de terminer une journée chaude. La prudence exigeait que la compagnie rentrât. On se sépara. Lorsque la voiture dépassa les abords du château, Ganga jeta la guirlande de roses dans les fossés de la route :

— Ces fleurs me font mal, — dit-il, — il me semble qu'elles sentent la mort.

— Des roses de France ! — s'écrièrent en même temps la comtesse et sa fille.

La comtesse ajouta :

— Cela serait la première fois ! Prince, je me repens presque de vous avoir emmené avec nous pour cette visite et dans cette promenade. Par ce temps lourd, elles vous ont fatigué. Vous avez de nouveau un peu de fièvre.

— Oui, un peu, — répondit Ganga.

Il murmura :

— Parce que je me souviens...

L'orage vint en effet. Assez violent, il dura toute la nuit. Il se traîna encore pendant la matinée du lendemain sur les coteaux et les vallées. Il fallut deux grands jours à la nature pour se remettre de la tourmente qu'elle avait subie ; après quoi elle reprit sa grâce et son charme. De nouveau, les convalescents descendirent au jardin.

— Vous le voyez, prince, — disait Aurore en souriant, —

on n'est bien que chez soi. C'est une maxime de notre France familiale. Vous êtes aujourd'hui complètement reposé de notre récente promenade, peut-être prématurée, malgré l'avis du docteur. Vous voici en état de faire ce que nous appelons le tour du propriétaire. Je veux vous montrer notre parc que vous ne connaissez pas. Je vous y réserve une surprise...

Ganga Singh, appuyait doucement son bras droit sur l'épaule de la jeune fille. Une béquille le soutenait de l'autre côté. A petits pas, le couple s'avançait. Ce fut d'abord dans les allées sablées, le long des parterres fleuris ou des boulingrins : à défaut du parasol qu'un serviteur aurait tenu au-dessus de lui et du « pankah » ou large éventail qu'un autre aurait agité incessamment, Aurore, avec son ombrelle blanche, protégeait le convalescent contre l'ardeur du soleil. Arrivés à une haie de charmilles, ils passèrent sous un arceau régulièrement taillé. Un arceau semblable lui faisait face, pratiqué, de l'autre côté de la longue allée, dans la charmille parallèle. C'était le chemin du bois. Avant de s'y engager les promeneurs se reposèrent sur le banc de marbre qui, à l'une des extrémités de l'allée, s'arrondissait en forme de demi-cercle, autour d'une table, de marbre également ; à l'autre bout, sur un piédestal de moyenne grandeur, une statue de l'Amour ajustant son arc s'encadrait dans la verdure.

Aurore s'excusait de montrer à son hôte des allées ravinées par la pluie, des parterres laissés à eux-mêmes, des charmilles incultes :

— Le jardin à la française, — disait-elle, — doit être toujours propre comme l'habit d'un petit-maître... Tous nos jardiniers sont à la guerre.

Ganga Singh l'écoutait sans l'interrompre ; sur tous les objets qui l'entouraient, il jetait un de ces regards directs qui semblent interroger.

On passa dans le bois.

— Encore un petit effort, — dit Aurore, — et nous serons... à la surprise.

Après la haute futaie, derrière des taillis épais, on arriva devant un petit lac ; au milieu du lac, une île artificielle ; dans l'île, la couvrant presque entièrement, la surprise : une pagode.

— Eh bien? — fit Aurore, — vous ne paraissez pas aussi

étonné que je m'y attendais? Ce n'est pourtant pas une chose ordinaire que de trouver, en pleine France, une pagode comme il s'en trouve, à mille lieues d'elle, dans votre magnifique patrie. Il n'en est qu'une autre en notre pays : celle que, il y a près de deux cents ans, un grand ministre français eut la fantaisie d'élever dans sa résidence tourangelle et qui subsiste seule du château détruit et des jardins transformés. Celle-là est haute de cent vingt pieds et magnifiquement ornée. Sept étages superposés s'entourent de sept balcons : c'est là que les amis du ministre disgrâcié venaient, ainsi qu'on l'a dit, proclamer comme d'autant de muezzins, leur opposition à une royauté déjà chancelante. La nuit, la pagode s'illuminait comme un phare. Avec l'énorme boule dorée qui la termine, avait-elle une architecture conforme aux pagodes hindoues? Je ne le crois pas. La nôtre, qui n'a que trois étages, paraît plus authentique, mais ne saurait se comparer pour la magnificence à sa rivale. Ce n'est qu'un mince bibelot, un petit joujou, et, sans doute, il vous semble peu digne de votre attention. Notre famille, cependant, a voulu le conserver en souvenir de l'aïeul qui l'avait construit.

» Lorsque vous avez été amené dans notre maison et que l'état de votre santé a permis l'échange de propos un peu suivis, ma mère vous a dit devant moi : « Vous êtes ici un peu chez vous. Le château où l'on s'efforcera de vous guérir a été donné par le roi de France à l'un de nos aïeux qui était allé aux Indes ; c'était un compagnon du malheureux Lally-Tollendal, la victime des jalousies et des méfiances qui divisent trop souvent les Français. Blessé grièvement dans les batailles engagées, il était revenu au pays natal avant les catastrophes. Il faut croire que le charme de l'Inde est bien fort, puisque tous ceux qui l'ont une fois vue — comme si on leur eût versé un philtre qui fait aimer éternellement — lui gardent une affection presque nostalgique. Sur les murs et les lambris du château, vous trouverez l'image du Lotus, qui lui a donné son nom. Soyez, prince et sirbedar, le bienvenu dans le château du Lotus. »

» Vous avez souri et vous avez remercié ma mère avec effusion. Nous avons tenu à ne pas révéler le secret de la pagode avant le jour où je pourrais vous conduire jusqu'à

elle. Je vous la montre ; je suis fière de vous la montrer ; je m'attends à une explosion de stupéfaction, et vous restez devant elle aussi muet que les poissons qui dorment dans le lac où elle se mire ; vous la regardez comme quelque chose de déjà vu.

— Oui, je l'ai déjà vue.

— Comment? Qui vous a mené ici? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

— Ce n'est point cela. Écoutez-moi, mademoiselle...

Alors Ganga rompit le silence où il avait paru d'abord s'obstiner. Les yeux à demi clos, il donnait à son front, comme accablé par une pensée trop lourde, l'appui de l'une de ses mains ; il essuyait aussi la sueur qui descendait de ses tempes ; il s'arrêtait, cherchait, disait des phrases entrecoupées, des mots inachevés...

— Je vois d'abord, — disait-il, — un palais en flammes, des hommes qui hurlent comme des bêtes fauves et se jettent les uns sur les autres..., puis un grand navire avec des mâts auxquels s'attachent trois étages de voiles, la mer, encore la mer, toujours la mer... Je vois... des hommes qui apportent des pierres et du bois, d'autres qui tracent des allées, qui apportent des plantes, des vases, des statues... On donne de grands repas, des fêtes... Les princes assis autour de la table portent des habits de velours ou de soie ; les femmes, à la gorge et aux bras nus, dans des robes longues et amples, ont toutes, vieilles ou jeunes, des cheveux blancs... Ils se lèvent et vont dans les salons éclairés par les lustres... Ils dansent les uns avec les autres devant des musiciens rangés sur une estrade... On me parle. Les femmes se passent le petit Indien de main en main, comme une poupée. Une jeune fille veut danser avec moi... Elle a de beaux yeux bleus... Elle m'invite à venir dans le château de ses parents... On m'y conduit... J'y retourne souvent... Dans la haute salle aux piliers de pierre, elle s'est assise près de l'embrasure de la fenêtre. Elle me montre des images peintes dans des grands livres... Un coup de feu retentit dans le jardin ; la vitre se brise, et je tombe aux pieds de la belle jeune fille épouvantée... Mon sang coule sur les dalles... Mes yeux se ferment... Je ne sais plus... je ne sais plus...

Ganga se tut. Las, il s'assit sur le banc aménagé pour la

meilleure vue sur le lac et la pagode. Aurore le regardait, hésitante, anxieuse.

— Prince, — dit-elle, — je croyais que nos soins vous avaient rétabli presque entièrement. Vous avez encore un peu de fièvre. Je pense que, dans les veillées des tranchées, mon frère vous aura raconté l'histoire de notre maison : le souvenir de son récit revient à votre imagination surexcitée. Vous replaçez dans leur cadre, les personnages évoqués et votre rêve vous met au milieu d'eux...

Ganga fit un léger signe de dénégation.

Aurore ne l'aperçut pas et continua :

— Il est vrai que notre aïeul, le compagnon de Lally-Tollendal avait ramené des Indes un jeune enfant de sept à huit ans. Il l'avait trouvé dans les ruines d'un palais détruit par la mitraille et l'incendie. Sans doute il estima que cet enfant, désormais abandonné, tomberait dans la misère des parias ou serait dévoré par les bêtes fauves : il le prit et lorsque, plus tard, il fut blessé, il recommanda l'orphelin royal à son entourage. Guéri, il ne voulut point se séparer de son petit captif. Il songea un moment à l'offrir au roi qui lui faisait présent du domaine où nous nous promenons aujourd'hui. Le roi lui dit : « Vous êtes trop bon, Plessis, mais j'ai assez de Zamore. » C'était le nom d'un autre petit Indien, amusement de la trop célèbre favorite du Barry, dont il portait la traîne. Ce Zamore était, paraît-il, tout à fait insupportable et ce fut lui qui, plus tard, trahissant sa maîtresse, la livra aux tribunaux révolutionnaires. Mon aïeul éleva le jeune prince comme son propre enfant ; il le faisait manger à sa table ; il lui donna des maîtres. Dans les fêtes célébrées à l'occasion des chasses ou des cérémonies familiales, l'enfant, qui grandissait, revêtait le costume national, taillé dans des étoffes rapportées également des Indes par notre aïeul. Nous possédons encore les plus magnifiques de ces habits ; enfermés dans des caisses bien fermées, nous les conservons précisément à l'étage supérieur de la pagode, celui que nous appelons le musée. Les couleurs passent un peu avec les années, bien qu'éloignées de la lumière : il suffit qu'elle les touche, quand on les déplie, pour que leur éclat diminue. Sous l'habit de moire rose, le pantalon pompadour et le gilet de satin blanc, avec le turban de mous-

seline blanche qui laissait voir ses cheveux noirs, notre prince était beau comme un ange du ciel. Chacun voulait le voir; il avait sa place à tous les festins et à tous les bals, dans les châteaux voisins comme dans celui-ci. Sa vie s'écoulait ainsi calme et souriante, lorsqu'un accident tragique la termina subitement. En effet, il se rendait souvent au château que nous avons visité ensemble. On l'y accueillait avec joie. Le seigneur du lieu avait deux filles; l'aînée qui avait quinze ans aimait à partager ses études comme ses jeux avec son petit ami. Un jour — la chose est bien exacte — ils étaient assis l'un près de l'autre dans l'embrasure d'une fenêtre. On entendit un coup de feu. Des grains de plomb brisèrent les vitres et atteignirent à la gorge le jeune Indien. Une enquête fut ouverte aussitôt : on apprit qu'un gamin, le fils du garde, s'amusait à tirer dans le jardin sur les oiseaux et que, viseur inexpérimenté, il avait envoyé la charge de son fusil vers le château. Dans le pays, on donna une autre cause que la maladresse au fatal coup de feu; on l'attribuait à la jalousie. Le crime, s'il y eut crime, ne put être prouvé. Le malheureux enfant mourut après de douloureuses souffrances. Mon aïeul voulut observer, pour ses funérailles, les rites de son pays natal. Enveloppé dans un suaire de mousseline sur une civière garnie d'œillets et de soucis, le corps fut trempé d'abord dans les eaux claires de l'Authonne; on le porta sur un bûcher élevé au bord de la rivière, et, lorsque le feu eut accompli son œuvre, les cendres chaudes furent jetées dans l'onde qui les emporta.

— Que, là où il est maintenant, où qu'il soit, — dit Ganga, — votre aïeul soit remercié pour sa sainte pensée ! Puissent des mains pieuses, si je dois mourir loin de mon pays, entourer mes restes des mêmes soins ! Vous voyez, miss Aurore, combien votre récit s'accorde avec mes souvenirs. Je ne pouvais pas connaître les faits qui suivirent le crime, — je crois, moi, que ce fut un crime ; vous me les avez appris.

Aurore demeura un instant silencieuse. Elle leva les yeux vers Ganga, le regarda fixement et lui dit :

— Vraiment, mon frère ne vous a rien dit ?

— Non ; votre frère ne m'a rien dit. Je ne mens jamais, miss Aurore. Mes affirmations vous ont surprise. Elles vous

sembleraient naturelles, si vous partagiez nos croyances. Je ne veux pas vous les exposer. Aussi bien, je suis un Kchatrya et non un Brahmane. Seuls, les Brahmanes ont le droit et le devoir de connaître nos livres sacrés, pour nous en révéler les préceptes et les commandements. Brahma est dans tout ; tout est dans Brahma. Tout vient de Brahma, tout retourne à Brahma. D'où vient l'âme ? Qu'était-elle ? Que deviendra-t-elle? Nous répondons : notre âme, « manas », comme l'appelle notre langue sacrée, émane de Brahma ; elle arrive dans un corps terrestre, dernière incarnation du Dieu et elle y séjourne comme un oiseau dans sa cage. Lorsque le corps vient à périr, disent nos livres, l'âme l'abandonne comme la carcasse d'un vieux navire, pour en chercher un autre qu'elle puisse gouverner comme le premier. Tant qu'elle n'a pas reconquis sa pureté première, l'âme est condamnée à des migrations successives allant, suivant ses mérites ou ses fautes, d'un corps plus ou moins parfait dans un autre, selon qu'elle est elle-même remontée vers le bien ou descendue plus bas vers le mal. Ainsi, les hommes cruels sont changés en tigres, les voleurs en araignées. L'homme qui vole une vache, animal sacré, est transformé en crocodile ; l'homme qui ment est changé en bête fauve. Tous nos actes reçoivent une sanction, une récompense s'ils ont été bons et purs, une peine s'ils furent impurs et méchants. La fin de l'âme est de retourner au repos absolu dans le sein de Brahma d'où elle est sortie. J'ai entendu de vos prêtres qui, prêchant dans les églises élevées dans les villes à côté de nos temples, disaient : « Vous serez un jour réunis dans le sein de Dieu. » Pour nous, Brahma est l'âme universelle du monde ; émanées de lui, toutes les âmes reviendront un jour se réunir et s'absorber dans l'Ame de l'Univers. Combien de transformations mon âme a-t-elle déjà subies ? Quels voyages a-t-elle faits? Je l'ignore. A-t-elle été récompensée ? a-t-elle été punie ? Est-ce demain, est-ce dans des milliers d'années que sa purification définitive terminera son exode et lui méritera le repos éternel ? Je ne sais. Venu pour la seconde fois sous la forme humaine dans un pays où s'est écoulée l'une de mes existences, j'ai pu m'en souvenir. Que de fois, chez nous, on entend des enfants dire et prouver qu'ils ont déjà vécu là où la vie leur est donnée

une seconde fois ! C'est une chose qui peut vous sembler étrange et qui nous paraît naturelle...

Ganga se leva, aussi calme maintenant que sa compagne se montrait troublée.

— Je voudrais, — dit-il, — visiter la pagode.

Ils entrèrent. Le rez-de-chaussée, légèrement surélevé, n'offrait aucune particularité extraordinaire : il comprenait un unique salon hexagonal, entouré de divans bas, meublé de sièges ou tables en bambou, comme on en trouverait dans tous les bengalows indiens. Un escalier étroit menait au premier étage, où la pièce correspondant au salon et légèrement plus petite renfermait la plupart des objets rapportés par l'aïeul ; l'étage supérieur et dernier consistait en un belvédère étroit, désormais dominé par les arbres de la futaie.

— Arrêtons-nous, — dit Aurore, — à ce que nous appelons d'un nom trop ambitieux, le musée.

Ce terme, peut-être excessif pour l'importance et la valeur des collections réunies, ne l'était plus, à considérer leur âge. Sans doute, il n'y avait, sur la console de bois simple, couverte d'une étoffe tombante et qui épousait, à mi-hauteur d'homme, les panneaux de la pièce, que des objets faciles à rassembler : des vases de cuivre pour les usages courants ou de forme consacrée pour les ablutions, des plateaux de même métal, des lampes à plusieurs branches, des poupées de bois peint, des boîtes renfermant d'autres boîtes qui vont toujours en diminuant, des poteries, des armes, des émaux, des divinités minuscules sculptées dans l'ivoire, isolées, accouplées ou montées sur des éléphants, quelques tapis, des châles soigneusement pliés, des soies aux dessins uniformes. Mais tout cela datait d'au moins deux siècles, d'un temps où l'Européen, de quelque pays qu'il vînt, n'avait pas encore apporté dans l'Inde ses préférences et son goût. C'était vraiment de « l'ancien ». Aussi Ganga Singh ne regardait chaque chose et n'y touchait qu'avec une sorte de respect.

Aurore ouvrit une longue caisse.

— Reconnaissez-vous cela? — dit-elle, avec un sourire et sur un ton qui témoignait son incrédulité.

Sorti des toiles et des papiers qui l'enveloppaient, exhalant une odeur d'essences destinées à sa conservation, un costume

indien se déploya : habit de moire rose, pantalon pompadour, gilet de satin blanc, turban de mousseline déroulé.

— Oui, — dit Ganga, — mais il manque la pierre qui attachait les plis du turban.

— Vous m'effrayez. Vous me feriez croire aux magiciens. Vous avez certainement le don de lire dans la pensée d'autrui. Au moment même où vous signaliez l'absence de la pierre, son existence et son histoire me revenaient à l'esprit. Combien de fois notre grand'mère, aujourd'hui disparue, nous a raconté, à mon frère et à moi, quand nous étions enfants, ce qu'il advint « aux yeux de la statue », comme elle disait ! Je n'ai pas oublié son récit. Deux soldats de la petite troupe que commandait mon père avaient pénétré dans un temple. Au milieu du sanctuaire se dressait l'image d'un dieu. Parmi les pierres précieuses qui l'ornaient, trois émeraudes prenaient la place de ses trois yeux. Pour s'emparer de ce butin magnifique, les soldats brisèrent la tête sacrée avec la crosse de leurs fusils. Sous leurs coups, deux des émeraudes furent mises en miettes. Une dispute s'éleva entre les deux iconoclastes au sujet de la survivante, pour savoir à qui elle appartiendrait. Ils en vinrent aux mains et se battirent avec une telle rage qu'ils se frappèrent tous deux mortellement. L'émeraude échut à notre aïeul, qui l'emporta, voulant la remettre ou en partager le prix aux héritiers des deux morts. Il n'en trouva point malgré des recherches prolongées. Il garda l'émeraude. La reine de France d'alors était venue assez souvent à Compiègne dans les premières années de son règne : c'était du reste dans la forêt, au pont de Beire, que Marie-Antoinette, arrivant de son pays, rencontra pour la première fois son futur mari — qui n'était encore qu'héritier présomptif, dauphin, disait-on, — le malheureux Louis XVI. Elle avait abandonné nos bois pour Trianon. Sollicité peut-être par les habitants de ces parages qui se plaignaient d'être délaissés, notre aïeul offrit gracieusement l'émeraude à la souveraine. « C'était, lui écrivait-il respectueusement, pour attacher l'aigrette qu'elle portait habituellement au milieu de ses cheveux dorés, quand elle mettait le grand habit. La reine n'accepta pas le présent. Vous voyez ici la lettre que la sœur du roi, Madame Élisabeth, adressait à notre aïeul pour le remercier. Je vais vous la

traduire. Au remerciement obligé, s'ajoute un refus formel d'accepter la pierre venue de si loin dans des conditions qui tiennent presque du roman. Madame Élisabeth rappelle à notre aïeul qu'il y a des pierres qui apportent le malheur avec elles — c'est une allusion au drame du collier que je vous raconterai. Elle ajoute : « Il faut vous dire encore que des phénomènes extraordinaires ne cessent plus de se produire dans le château de Versailles. Les portes s'ouvrent et se referment toutes seules ; les tableaux remuent sans motif. On entend pendant la nuit comme une ronde de sabbat dans la grande galerie. La reine, qui faisait l'esprit fort jusque là, a été très effrayée l'autre semaine. Pendant qu'elle était seule dans son cabinet, les meubles se sont mis à bouger. Même chose est arrivée à la même heure chez le roi. Ces événements singuliers m'attristent et me font peur. Dieu nous annonce-t-il par ce présage que le royaume de France et la maison de Bourbon sont menacés ? »

» L'émeraude, — reprit Aurore, — ne put que réintégrer mélancoliquement son écrin. Elle en sortit dix ou douze ans après ; elle eut bien tort : on attribua presque à son influence maligne la fin tragique d'une charmante femme qui s'en était parée. C'était sous l'Empereur Napoléon Ier. On donnait une grande fête à l'ambassade d'Autriche. La mode était, pour les femmes, aux turbans. Notre arrière-grand'mère prêta l'émeraude à sa belle-sœur, récemment mariée, pour nouer sa coiffure. Un incendie éclata pendant la fête. Les invités se sauvèrent comme ils purent. Notre parente mourut quelques jours après à la suite d'un refroidissement. Notre arrière-grand'mère enferma l'émeraude dans ce coffret de santal que vous voyez sur la console : plus jamais, depuis, l'émeraude ne servit de parure à quiconque. Il est probable que si la jeune mariée avait attaché son turban avec un scarabée égyptien aux lieu et place de l'émeraude hindoue, l'incendie n'en eût pas moins éclaté avec toutes ses conséquences. Quoiqu'il en soit, l'émeraude dort depuis ce temps dans le coffret. Pour que vous soyez bien convaincu de sa présence, nous allons la réveiller.

— Laissez-la ! je vous en prie, — dit Ganga d'un ton ferme. — L'œil ne dort pas. Il est ouvert comme lorsqu'il animait le

visage de la statue. C'est l'œil de Siva, le Grand Dieu, Celui qui détruit et régénère, qui préside à la naissance et à la mort, Celui à qui nous avons élevé plus de temples qu'à Brahma et à Vichnou. Jadis on lui offrait des hommes en sacrifice ; et l'on vit de ses fidèles qui portaient des colliers d'ossements humains et qui tendaient comme breuvage à l'image du dieu le sang jailli des gorges coupées d'un trait. Il a pour femme Kali, la déesse terrible. Tout vol sacrilège doit être expié. Cinq fois l'émeraude sacrée peut devenir fatale à ceux qui osent la porter sur leur personne, avant que la puissance destructive que le Dieu lui a transmise soit épuisée... Quatre expiations sont accomplies par les morts des deux soldats, de la jeune mariée, du petit Hindou qui portait la pierre à son turban le jour où il fut tué dans le château de nos amis. Votre grand'mère ne s'en est pas souvenue, ou plutôt vous n'avez pas voulu me le rappeler. Il faut plaindre celui ou celle qui mettra sur sa tête ou à son cou la pierre divine !...

Aurore retira sa main prête à ouvrir le coffret de santal :

— Personne, — dit-elle, — ne portera plus l'émeraude de Siva.

V

... Le jeune homme a belle mine, un visage aux traits énergiques, des yeux vifs, debout ; il est élégant et svelte ; il s'est conduit sur le champ de bataille en héros ; une blessure dont il faillit périr en témoigne. La jeune fille est jolie, gracieuse, spirituelle ; sous un costume qui, sur elle, si simple et chaste qu'il soit, acquiert de la grâce, elle dispute le blessé à la mort par des soins incessants. Leurs regards, chez lui de reconnaissance, chez elle de sollicitude, se croisent ; leurs mains se serrent. Comment une sympathie, que les circonstances développeront plus ou moins, ne naîtrait-elle pas entre celui qui retrouve la vie et celle qui semble lui en rendre la joie ?

Il n'est pas de sentiment plus légitime ni plus naturel. Deux êtres jeunes, nés sous le même ciel, élevés dans les mêmes devoirs et pour les mêmes espérances, obéissent à leurs cœurs qui veulent se rejoindre. Si les deux jeunes gens, mis en présence par le hasard, venus de deux points du monde

opposés, diffèrent par la race, le langage, la religion, leurs âmes qui tendraient à se rapprocher ne vont-elles pas céder à un mouvement de recul? On pourrait le supposer; mais un phénomène nouveau intervient : l'attrait de « l'inconnu »; le charme de « l'étranger » vainc facilement une timide résistance. L'inconnu ! n'est-ce pas ce qui séduit le plus et toujours l'idéalisme de l'Aryen et du Celte ?

... Ganga Singh pouvait abandonner sa béquille. Appuyé sur deux cannes solides, il marchait sans difficulté sur les parquets de la maison ou sur les allées du jardin. La certitude de la force et de la santé reconquises donnait à ses regards et à sa physionomie une allégresse qui s'interrompait seulement à la vue d'Aurore où et quand il la rencontrait.

Un jour qu'il avait poussé sa promenade jusqu'à la charmille, il trouva la jeune fille debout devant la table de marbre. Elle disposait en gerbes des fleurs qu'elle venait de couper dans les parterres.

— C'est pour le petit soldat, — dit-elle, — mort ce matin à notre ambulance. Nous le conduirons tout à l'heure à l'église et au cimetière. Je voudrais que, sur chaque tombe de nos héros, on répandît un peu de cette terre de France, qu'ils ont si vaillamment défendue ; on y sèmerait des fleurs qui seraient éternellement renouvelées.

— Il a rempli sa mission sainte : il est mort pour sa patrie. Je l'envie. Peut-être dans son village une fiancée l'attend, qui pleurera lorsqu'elle apprendra sa fin... Qui m'aurait pleuré, si vos soins ne m'avaient pas rattaché à la vie? Qui me pleurera si, dans les nouveaux combats que je vais affronter, je tombe pour ne plus me relever? Je n'ai plus de mère et je n'ai pas de fiancée.

— Je n'aurais pas dû vous dire pour quelle raison j'assemblais ces fleurs coupées. J'ai attiré votre attention sur de tristes objets, alors que je suis si heureuse de vous voir presque complètement rétabli : je dis presque complètement, car vous n'êtes pas assez fort pour aller à de nouvelles batailles. Je vous garde, nous vous gardons encore, mon cher prince. Vous ne partirez pas, sans que nous vous ayons donné la permission, et cela n'est pas pour tout de suite.

— Mais je partirai un jour et vous m'en donnerez la permission. Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir?

Aurore ne répondit pas. Elle eût pu le faire, sans embarras et en toute simplicité : on ne laisse pas mourir un blessé qui peut survivre ; mais elle comprenait que la question du jeune prince, prononcée d'une voix qui tremblait légèrement, dissimulait une pensée qu'elle craignait — le craignait-elle? — de voir s'affirmer.

— Oui, Aurore, laissez-moi vous appeler, sans formule préliminaire, de votre seul nom, si doux et qu'un Fils du Soleil ne peut qu'admirer ; comment et pourquoi vivrai-je, si je dois ne plus vous revoir et être séparé de vous à jamais?...

— Vous vivrez pour votre gloire, pour vos frères, pour vos sujets...

— Ma gloire, mes frères, mes sujets, que valent-ils auprès de votre voix que je n'entendrai plus, de vos regards qui ne s'arrêteront plus sur moi, de votre sourire divin?... Que de fois, lorsque vous m'apportiez la boisson rafraîchissante qui allait calmer ma fièvre, j'ai murmuré les paroles que l'un de nos vieux poètes attribue au roi Douchmanta, Fils de la Lune, lorsqu'il aperçoit à travers les lianes de la forêt la pure Sakountala : « Fleur dont le parfum n'a pas été respiré, tendre bouton qui n'a pas été déchiré avec les ongles; perle intacte; miel nouveau dont la saveur n'a pas été goûtée ; beauté sans défaut qui est comme la récompense sans réserve des bonnes œuvres, je ne connais pas le possesseur que lui donnera le destin ! » J'ai rêvé d'être ce possesseur ! Non ! j'ai rêvé d'être l'esclave qui obéirait à toutes ses volontés. Et lorsque, redevenu maître de mes mouvements, je respirais l'air pur de votre jardin, je répétais ces autres vers du même Kalidasa : « Amour, ne sois pas irrité contre moi. Où aller pour me distraire de la tristesse qui m'accable? Excepté la vue de ma bien-aimée, où trouver un autre plaisir?... Je l'attendrai. Cette heure brûlante du jour, Sakountala la passe le plus souvent sur les bords de la rivière Malini, ombragée par le feuillage des lianes. C'est donc là que je vais aller. La délicate jeune fille a passé par cette allée de jeunes arbres, il n'y a pas longtemps, je crois, car les tiges des fleurs qu'elle a cueillies ne se sont pas encore refermées, et leurs coupures paraissent encore humides d'un

suc laiteux... » Ainsi vous passiez devant moi et je disais : « Mon âme ne peut se détacher de toi, pas plus que l'eau ne s'écoule d'un endroit profond... Je ne connais pas ton cœur, mais jour et nuit, l'amour tourmente violemment celui qui a mis en toi toute son espérance. »

Et Gangha, qui avait traduit lentement les stances restées dans sa mémoire, les redisait avec feu dans la langue où elles furent écrites, cette langue de l'Inde, colorée comme les fleurs de ses jardins, flexible comme les lianes de ses forêts. Aurore laissait venir à son oreille le chant harmonieux, à son cœur l'amour enflammé. Elle se taisait.

Enhardi par un silence qui paraissait l'approuver, Ganga poursuivit :

— Pourquoi mon rêve ne serait-il qu'un rêve?... Est-ce une folie de penser que, si je survis à cette formidable guerre, je pourrai vous conduire, sur un navire magnifiquement paré, dans mon pays, le pays du Soleil et de la Lumière, dans le palais du Maharajah, qui sera un jour le mien, et, par suite, deviendrait le vôtre?... Vous ne seriez pas la première Française qui viendrait aux Indes. Il est une de nos contrées, le Bhopal, où un Français, qui portait un nom royal — il s'appelait Jean de Bourbon — fonda une dynastie de princes que des unions avec des Indiennes ont perpétuée. Si des Indiennes prennent le nom français, pourquoi une Française ne porterait-elle pas le plus beau nom des maharanis indiennes — c'est ainsi que nous appelons nos reines? Je vous ferais injure si je vous dépeignais l'existence de splendeur et de magnificence qui vous attend. Je pense même que je vous demanderais un grand sacrifice. Je connais aujourd'hui la douceur bienfaisante du pays que vous quitteriez et je sais à quelles tendresses je vous arracherais. Je ne pourrais en combattre le nostalgique souvenir que par une adoration de tous les instants. Cette adoration, je vous la promets, par serment : les Fils du Soleil n'ont jamais manqué à leur parole. Fidèles disciples de la loi de Manou, ils se souviennent de tous ses préceptes : « Proférer des injures, dit cette loi, mentir, médire de tout le monde, mal parler des choses sacrées, sont les quatre actions coupables de la parole. »

» Ai-je besoin de vous affirmer que, en dehors de vos

propres servantes, qui seront aussi nombreuses, si vous le voulez, que les feuilles des arbres donnant de l'ombre à vos fenêtres, aucune autre femme n'osera se montrer à côté de vous? Vous serez la reine, souveraine et unique. Aussi bien, il ne faut point s'en remettre aux récits faits par des voyageurs qui nous attribuèrent des coutumes imaginaires plutôt que d'avouer leur ignorance sur l'intimité de nos mœurs. Parmi les millions d'hommes qui, dans quelques-unes de nos provinces, se réclament de Mahomet, il en est, sans doute qui, si leurs ressources leur permettent ce luxe, peuvent, par vanité, par tradition, ou par vice, se donner le luxe d'un harem. L'Hindou, celui qui a conservé la pureté des croyances primitives, réprouve les dégradants partages. Il n'admet une seconde union — le plus souvent temporaire — que dans l'intérêt de la race. Je sais bien que nos livres sacrés s'étendent davantage sur les devoirs des femmes que sur les obligations masculines. L'une des premières stances de la loi de Manou comporte ce principe : « La jeune fille dépend de son père ; la femme de son mari ; la veuve de ses fils ; libre, elle ne l'est jamais. » Les stances suivantes — il y en a beaucoup — se conforment à cette indication aussi précise que sommaire. Je vous en fais grâce. Elles n'étaient pas inutiles et elles le restent toujours pour des créatures nées sur une terre ardente, sous un soleil brûlant. La femme indienne garde encore une petite âme enfantine. L'Indien commence à secouer sa torpeur séculaire. Il sort d'un long rêve. Son intelligence engourdie comme les serpents repus, qui se sont glissés de la jungle jusqu'aux troupeaux groupés près de ses huttes, se ranime... Certes, on ferait vite le compte de ceux qui, à l'heure présente, rêvent confusément, pour leur patrie, berceau des races humaines, des destinées nouvelles. Ils ne les verront pas s'accomplir; mais leurs cendres éparpillées sur les rives du fleuve sacré, répandront au loin la semence féconde.

» Venez, vous qui avez pansé mes blessures et qui m'avez sauvé de la mort, venez un jour régner sur mon cœur, sur mon pays, sur l'Inde entière. « Voici l'heure, dit un de nos chants, ou Tchandra — c'est-à-dire la Lune — monte de la mer dans le ciel. Quelle est cette ombre qui traverse les bosquets en fleurs, si doucement que la colombe n'en est pas

troublée dans son nid? N'est-ce pas ma bien-aimée qui vient apaiser la soif d'amour qui me dévore?... Sa taille est souple comme celle d'un jeune lys qui s'élève au-dessus des buissons incultes; sa démarche a la grâce de la jeune gazelle qui bondit autour de sa mère; sa voix ressemble à la musique céleste du ciel d'Indra qu'on entend dans ses rêves... Vous qui traversez les mers, aquilons qui soufflez sur les plaines de sable, douces brises de la nuit qui faites parler les feuilles des bois, dites : « N'avez-vous pas vu ma bien-aimée? » Et la bien-aimée répond : « Je n'entendais point et tu as ouvert mes oreilles; je ne voyais point et tu as ouvert mes yeux; mon cœur était muet et tu l'as fait parler... O mon époux, je te prodiguerai mon amour tant que bêleront les agneaux et les jeunes éléphants, tant que les arbres porteront des fruits, tant que Ganga, le grand fleuve, roulera vers la mer ses flots argentés, tant que Sourya éclairera le monde et que Brahma règnera au séjour céleste. »

Le chant d'amour se tut. Aurore répondit:

— Vos paroles sont douces à entendre, Ganga. Je n'éprouve aucun embarras à vous avouer le sentiment de tendre sympathie que vous m'avez inspiré. D'abord fait de reconnaissance pour l'appui que vous avez apporté à mon pays envahi et d'admiration pour votre bravoure, il s'est augmenté bientôt de l'estime due à l'élévation de votre âme et aussi de l'attrait mystérieux — je le dis sans contrainte — qui se dégage de votre personne. Vous n'avez pas besoin de me rassurer sur la pureté de vos pensées. C'est avec une absolue confiance que je mettrais ma main dans la vôtre et que je partirais avec vous pour m'associer à la noble tâche que vous voulez entreprendre. Là où l'on peut faire le bien, une Française a sa place. Vous seriez un simple officier dans l'armée de vos compatriotes, que je tiendrais le même langage. C'est vous dire combien vous m'êtes devenu cher et que renoncer au bonheur certain de porter votre nom m'apparaît comme un sacrifice. Ce sacrifice, les événements prodigieux auxquels nous assistons me l'imposent. Lorsque la terrible guerre sera terminée, il ne faut point penser que nous n'aurons plus qu'à nous réjouir avec un égoïsme indifférent. La France saigne par tous ses membres, comme le Christ qu'elle vénère et que

nous appelons notre Sauveur. Elle s'inspire à cette heure de ce divin exemple pour sauver l'honneur et la liberté du monde. Ses plaies glorieuses ne se fermeront qu'après des soins longs et constants. La mission des dames blanches ne se terminera pas avec le licenciement de la dernière ambulance. Elle se poursuivra aussi belle, aussi attachante, aussi pieuse : lorsque le courage des hommes aura libéré le sol que l'on pourrait appeler le corps de la patrie, il appartiendra aux femmes de maintenir la vigueur et la vertu de son âme. A l'exception de celles qui suivront au loin l'étendard aux trois couleurs, aux côtés d'un père ou d'un époux, aucune Française, désormais, ne pourra se dérober à ce devoir sacré, l'entretien du feu sur l'autel élevé par nos ancêtres et délivré par leurs fils...

Aurore se leva. Elle tendit la main à Ganga, qui l'attira sur son cœur pour la porter ensuite à ses lèvres... Il comprit qu'il n'avait rien de plus à dire ; il pleura.

VI

Partout la lutte continuait. Chaque jour, chaque nuit de nouvelles victimes tombaient. Un convoi de blessés arriva au château du Lotus. Parmi eux, on amenait un officier de haut grade, dont l'état réclamait une surveillance incessante, autant que possible dans une chambre isolée.

Comme la comtesse de Plessis-Marincourt cherchait le moyen de pourvoir à l'organisation demandée, Ganga Singh intervint.

— Je vais, — dit-il, — bientôt partir. Je suis rétabli... Mademoiselle Aurore m'a guéri. Il est juste que le bien portant cède la place au malade. Donnez ma chambre au brave Français et permettez-moi d'aller vivre les quelques jours que je dois encore passer auprès de vous, dans la pagode. Au milieu des souvenirs qui l'évoquent, je me croirai presque rentré dans mon pays...

La comtesse accepta la proposition qui lui venait en aide et qui lui parut d'une amusante fantaisie : Aurore, sans s'y opposer, y voulut voir une intention secrète, qui, d'ailleurs, lui échappait...

Quelques jours encore se passèrent et le départ du prince indien fut décidé. La veille de la séparation — Ganga devait quitter le château dès le matin — la comtesse tint à honorer son hôte par des adieux, sinon solennels et cérémonieux, au moins plus développés que le salut donné sur les marches d'un perron, auprès d'une voiture qui va se mettre en mouvement. Elle convia le docteur Mathis, quelques châtelains ou châtelaines du voisinage, les convalescents qui pouvaient marcher, à une réception pour laquelle elle choisit, comme lieu de réunion, la salle basse de la pagode. Tous les invités y étaient rassemblés, lorsque Ganga Singh descendit de la pièce supérieure — le musée — qu'il occupait.

Dès qu'il parut, Aurore ne put retenir un léger cri : au milieu du turban qui le coiffait, elle avait aperçu l'émeraude arrachée à la statue de Siva, la pierre fatale.

— Pourquoi avez-vous fait cela? — lui dit-elle à demi voix.

Il répondit de même :

— Je n'ai pas voulu, — lui dit-il, — que la cinquième expiation, après laquelle la pierre sacrée deviendra inoffensive, atteignît dans l'avenir l'un des vôtres...

. . . . . .

La nuit vint, la dernière que Ganga Singh devait passer au château du Lotus. Elle était claire et pure ; la lune — Tchandra — montait de la plaine dans le ciel. Sauf les gardes qui veillaient sur les blessés fiévreux, tous les habitants de la paisible demeure dormaient tranquillement. Le bruit sourd des canons, qui ne cessaient de gronder au loin, et auquel ils étaient habitués, ne troublait point leur repos. Soudain des détonations violentes, rapprochées, retentirent, éveillant les dormeurs les plus obstinés. On se leva dans toutes les chambres ; on courut aux fenêtres : des avions allemands volaient au-dessus de la vallée et des bois. Ils avaient franchi les lignes françaises allant vers le sud ; nos avions leur donnaient la chasse. On s'affolait au château ; on se préparait à descendre dans les caves et à y transporter les malades, lorsqu'un bruit terrible arrêta cette trépidation ; chacun resta comme cloué à sa place, comme pétrifié. Les vitres tombaient avec fracas ; les lustres des plafonds, les tableaux suspendus aux murailles, les objets qui garnissaient les guéridons s'écra-

saient sur les planchers. Les femmes priaient. Un valet, à peine habillé, accourut des communs :

— La bombe est tombée sur la pagode, — s'écria-t-il, — elle est en feu.

Tandis que, serrés de près par les nôtres, les oiseaux ennemis s'enfuyaient au loin, Aurore, suivie de quelques gardes ou domestiques, se dirigeait en toute hâte vers l'endroit désigné. Sa mère avait essayé en vain de la retenir. Elle ne songeait pas à son propre danger... L'espoir que le domestique s'était trompé doublait ses forces... Peut-être celui à qui elle pensait uniquement, ne serait-il que blessé! Peut-être même, la bombe l'aurait épargné !...

. . . . . .

... La pagode n'existait plus. La bombe l'avait traversée du sommet à la base. Ce n'était qu'un immense brasier dont on ne pouvait pas approcher.

Ganga le prince indien, achevait de s'y consumer, comme si des mains pieuses eussent porté son corps défunt aux bûchers qui ne s'éteignent jamais, sur les rives du Gange sacré.

ADOLPHE ADERER

MALLARMÉ

Près de vingt ans sont passés, depuis ce jour mélancolique de mi-septembre, où eut lieu la cérémonie de ses funérailles et où, ayant reçu le sacrement de la mort, il commença à nous apparaître « tel qu'en lui-même enfin, — selon sa belle expression, — l'éternité l'a changé », avec son visage véritable et dans sa réelle signification.

Les dix années qui suivent la disparition des hommes célèbres sont les années du silence et de la grande épreuve, le sévère noviciat de la gloire. On dirait qu'ils sont vraiment morts, puis, tout à coup, ils reviennent, ils se montrent, ils s'asseyent dans notre cabinet de travail, ils apparaissent inopinément en des réunions d'amis et se mêlent à la conversation. Ils sont plus vivants que jamais, éveillent des colères et des enthousiasmes, dérangeant les prévisions et les projets ; ils sont là, obsédants, contrariants, charmants, exigeants, inévitables, tant qu'on ne leur a pas fait tout leur droit et assigné leur place. C'est ainsi que depuis quelques années, Mallarmé a reparu dans les préoccupations des cercles littéraires et qu'on recommence à sentir sa mystérieuse présence. Son nom revient dans les articles de revues et de journaux. C'est qu'en effet, ce nom représente quelque chose d'assez considérable. Tout le monde sent qu'on ne pourrait l'omettre sans supprimer un élément essentiel de l'histoire des idées et de la poésie, à la fin du XIXe siècle. Il manquerait un important anneau à la chaîne.

Pour la plupart, ce nom est synonyme d'obscurité, d'abord, mais aussi de certaine recherche d'élégance et de subtilité dans la pensée et le style, en un mot d'un maniérisme dont on retrouverait la trace chez de nombreux écrivains.

On sait aussi que Mallarmé fut un des initiateurs, sinon l'initiateur principal du mouvement poétique le plus considérable de ces trente dernières années : le symbolisme.

Certes, la poésie dite décadente et symboliste comporte un énorme déchet et a provoqué bien des manifestations ridicules. Il n'en est pas moins vrai que si l'on regarde aux noms de ceux qui la représentèrent avec le plus d'éclat, ils forment une assez imposante pléiade : Henri de Régnier, Maeterlinck, Verhaeren, Claudel, Jammes, G. d'Annunzio, et tant d'autres. On peut même dire que, de proche en proche, presque tous les poètes, depuis trente ans, en furent plus ou moins influencés, que cette influence se propagea et finit par atteindre tous les écrivains et tous les genres.

C'est que la poésie est au départ de tous les grands mouvements d'idées, et c'est elle qui les qualifie : Renaissance, Classicisme, Romantisme, Symbolisme, chacune de ces grandes étapes de l'histoire des idées a commencé par une révolution poétique.

L'âme des peuples eux-mêmes s'exprime dans leurs poèmes nationaux. Est-ce que la France n'est pas tout entière déjà dans *la Chanson de Roland*, comme l'Allemagne dans les *Niebelungen* ou l'Espagne dans le *Romancero du Cid* ?

Chaque époque se caractérisant par sa poésie, il s'ensuit qu'une physionomie aussi singulière que celle d'un Mallarmé mérite qu'on s'y arrête et qu'on essaie d'en dégager les principaux traits. C'est ce que je voudrais tenter ici.

Le sujet est assez curieux pour qu'on le puisse désigner comme « le cas Mallarmé ».

Il s'agit, en effet, d'un poète considérable dont l'œuvre proprement poétique se réduit à une mince plaquettte de quelques centaines de vers, sur lesquels il y en a une bonne moitié d'à peu près incompréhensibles.

Il y a des gens qui se vantent de comprendre tout Mallarmé et qui arrivent à donner de certains de ses textes une explica-

tion assez vraisemblable. Est-ce vraiment la bonne? C'est un secret que l'auteur a emporté dans sa tombe. Lorsqu'on l'interrogeait sur le sens de certaines pièces, il souriait et se dérobait. Il acceptait toutes les interprétations qu'on en faisait et paraissait très intéressé par tout ce qu'on lui en disait. La vérité, c'est qu'il ne tenait pas du tout à ce qu'on sût ce qu'il avait voulu dire. C'était le secret du sphinx. L'important, c'était qu'il y eût secret. Sans secret, il n'y aurait pas eu de sphinx.

Il ne déplaisait pas à Mallarmé de s'offrir comme une énigme et de prendre l'attitude du sphinx.

Une pareille attitude eût été intolérable chez un sot, mais Mallarmé était une intelligence splendide et son goût du mystère provenait d'un sentiment très religieux et très haut. Il devait se dire assurément que ses vers rempliraient mieux leur office poétique, en excitant par leur obscurité l'imagination et la rêverie chez le lecteur, qu'en lui présentant quelque nouvelle formule de lieu commun.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre poétique de Mallarmé offre cette double caractéristique de ne compter qu'un nombre invraisemblablement restreint de vers et, en outre, de s'être dérobée derrière une obscurité souvent impénétrable. Il semble que cette stérilité et cette obscurité aient eu la même cause : la crainte de quelque comparaison avec d'autres poètes, l'angoisse désespérée de ne pouvoir faire aussi beau qu'il aurait voulu.

Et pourtant, il suffit d'avoir fréquenté Mallarmé, de l'avoir entendu parler pour se rendre compte de sa supériorité sur tous les poètes, ses contemporains, et de la splendeur de ses dons poétiques : mais il suffit aussi de lire ses vers pour comprendre ses hésitations et ses scrupules. Il y en a de très beaux, certes, d'un charme inoubliable et sur lesquels on s'arrête pour rêver. Ils vous restent dans la mémoire, d'où ils surgissent, par instants, comme de mélancoliques et troublants fantômes. Mais ils sont épars et solitaires, dans le livre; ils se détachent, çà et là, dépareillés, mal soutenus par d'autres vers moins sûrs et presque vulgaires, par des vers qui sont de simples trompe-l'œil. Rares sont les pièces parfaitement réussies. Et l'on s'explique que le poète ait cherché à

dissimuler ses faiblesses sous le treillis de sa syntaxe tourmentée. Il se trouva en face d'une conception de la poésie, qui ne correspondait pas à sa nature.

I

L'ERREUR PARNASSIENNE

Mallarmé fut un grand poète qu'une erreur première stérilisa. Son erreur fut de croire que la poésie ne pouvait aller plus haut que l'avaient portée Hugo et les Parnassiens. Il ne comprit pas que cette école tant admirée était l'école de la Décadence et crut que la poésie avait dit son dernier mot ou que la première période en étant achevée, un grand cycle de la civilisation venait de prendre fin. L'humanité était en travail d'une poésie nouvelle, reposant sur une syntaxe nouvelle et sur une logique plus complexe.

Cette conception était celle de ses contemporains. Elle était fausse, puisqu'elle stérilisa un homme comme lui. Il ne s'en aperçut pas et n'eut pas l'audace de réagir. C'est que ce prétendu révolutionnaire n'en était pas un, c'est qu'il fut un révolutionnaire malgré lui. Mallarmé était un respectueux et c'est ce qui le perdit. Il n'avait rien du révolté ni de l'insurgé. Il était trop poli pour cela et, tout en ayant le sentiment de sa valeur, il se défiait trop de lui-même. Il admirait les autres, ingénieux à les excuser et à leur découvrir des beautés. Il accepta, sans le discuter, l'idéal de son siècle. Victor Hugo et Baudelaire furent ses dieux. Il emboîta le pas aux Parnassiens et ne rêva que de se faire une place discrète parmi eux et s'il songea à les surpasser ce fut en les continuant, en poussant leur poétique jusqu'à ses dernières conséquences et à ses derniers raffinements.

Sa poésie fut la résultante d'un effort désespéré pour se frayer un chemin après Victor Hugo dont le triomphe avait pris les proportions d'un véritable cataclysme.

Hugo avait déployé un tel génie, une telle somptuosité rythmique et verbale que personne n'osait plus rien entre-

prendre dans la peur justifiée de paraître à la fois inférieur et prétentieux.

Il avait complètement renversé l'ordre des valeurs. Poésie devenait avec lui synonyme de vers brillants, sonores, pittoresques ou évocateurs. Or il ne faut pas que le vers tire à soi le regard, que l'image, à chaque instant, détourne l'attention sur un détail secondaire, au détriment de l'ensemble.

Le vrai grand poète est celui qui se subordonne le vers, qui s'en fait obéir et ne se laisse pas distraire de son sujet pour courir après tous les mirages.

Le grand poète est celui qui compose l'*Iliade, la Divine Comédie, Hamlet, Polyeucte, Phèdre* ou *Faust*, c'est celui qui fait vivre des personnages, qui les groupe et leur donne une physionomie inoubliable. Ce n'est pas celui qui fait de jolis vers frappants. Le grand poète, ce n'est pas Saint-Amant, ni Théophile, ni Tristan, ni Scudéry, si bien qu'ils fassent les vers ; mais c'est Corneille qui, concevant avec génie, exécute raisonnablement et ne demande au vers que de rendre exactement et vivement sa pensée.

Confondre la poésie avec les beaux vers est une idée décadente. Ce fut l'erreur parnassienne et qui devait amener fatalement la crise, dont, prenant l'effet pour la cause, on accusa Mallarmé et les symbolistes.

Cette crise ne cessera entièrement que lorsqu'on en reviendra à rendre à Racine toute sa place : la première, c'est-à-dire lorsqu'on reconnaîtra que la poésie consiste surtout dans la création, dans la composition, en un mot, dans toutes les parties qui font appel aux plus hautes facultés intellectuelles.

Le poète décadent est celui qui compte surtout sur l'éclat de ses vers pour tromper le public sur la qualité de ses inventions; le poète classique est celui qui a composé son ouvrage avant d'avoir commencé à l'écrire et qui le considère comme à peu près terminé, lorsqu'il n'a plus, selon l'expression de Racine, que les vers à faire.

Pour que les vers soient bons, il faut et il suffit qu'on ne puisse pas concevoir une forme mieux appropriée à la pensée qu'appelle le développement logique du sujet.

Une pensée sublime, un beau sentiment s'expriment spontanément à l'état de vers, car toute expression poétique porte en soi son rythme. Certaines pages de prose harmonieuse sont un véritable tissu de vers et les phrases s'y découpent en strophes. L'unique complication du vers français est dans la rime, mais la rime ne saurait beaucoup gêner un versificateur exercé et qui a un peu de don.

Heredia nous disait : « Sully Prudhomme est celui de nous tous qui rime le plus richement, mais on ne s'en aperçoit pas. C'est que la rime n'est pas seulement le choc de deux syllabes, c'est le choc de deux idées. »

L'application d'une telle théorie ne peut convenir qu'à des poésies très courtes, comme le sonnet, car la préoccupation d'opposer ainsi deux idées à chaque rime tournerait vite au jeu d'esprit. Je crois que c'est Sully Prudhomme qui était dans le vrai.

Le même Heredia nous racontait avoir ouï dire à Victor Hugo, que tous les poètes chevillaient, mais que le grand poète était celui qui d'une cheville savait faire une beauté. Voilà un aveu qui n'est pas sans conséquence. Le procédé qui consiste à porter l'image ou le trait brillant sur une incidente introduite pour la rime, amène constamment le poète à détourner l'attention de l'idée principale sur l'idée secondaire. De là, un perpétuel inattendu, vite fatigant, un papillotement d'images, une fantasmagorie de style peu sérieuse au fond.

En résumé, la fonction du poète étant de créer ou de faire vivre puissamment des mythes, c'est-à-dire de beaux contes passionnants et remplis d'une signification transcendantalement humaine, la réduire à l'art d'écrire des vers, fussent-ils merveilleux, c'est prendre le moyen pour le but, c'est faire œuvre de rhéteur.

Or, Victor-Hugo apporta dans cet art de rhéteur une supériorité si écrasante, un génie si éblouissant, qu'aucune autre supériorité ne put tenir devant lui et qu'il rejeta dans l'ombre et découragea tous les rivaux, qui prirent dans son voisinage l'air de pâles satellites. Il en éclipsa qui valaient peut-être plus que lui, tel cet Alfred de Vigny, si grand, mais qu'il fit presque douter de lui-même et que les contemporains considé-

rèrent un peu comme un élégant amateur. Et pourtant, y a-t-il dans toute la poésie française, au XIXe siècle, quelque chose de plus beau que *Moïse, la Colère de Samson, la Mort du Loup, la Maison du Berger* et même *Eloa* et *le Déluge*? Encore *Moïse* et *la Colère de Samson* ne sont-ils que des fragments dramatiques ! Tout cela n'en est pas moins de la grande poésie, telle qu'il me semble qu'on doive l'entendre; c'est de la poésie qui fait honneur à l'intelligence humaine, car il y entre de hautes pensées dans une ordonnance monumentale; le vers reçoit toute sa lumière de la pensée initiale dont il découle et dont il n'offre qu'un mobile aspect.

Du reste, Vigny n'avait pas été seul à abandonner la lutte : Lamartine s'était jeté dans la politique, Musset réfugiait son rêve dans son théâtre en prose. Il n'y eut que Baudelaire pour écrire un livre de vers désespérément beaux et qui ne devaient rien à Hugo, mais il y laissa sa raison.

La crise provoquée par Hugo fut si profonde, qu'elle faillit rompre l'unité de la langue et suscita indirectement le schisme provençal avec Mistral, Aubanel et Roumanille, qui rouvrirent en langue d'oc les sources de la vraie poésie d'inspiration grecque.

Quoi qu'il en soit, Mallarmé fut de ceux qui acceptèrent sans discuter la divinité de Hugo et sa doctrine poétique, mais il se distingua des Parnassiens, continuateurs de Hugo, en cherchant sa voie dans le sillage de Baudelaire, avec lequel il se sentait d'invincibles affinités. Mallarmé fut un pur baudelairien, c'est-à-dire qu'il s'adonna à la poésie intérieure et symbolique et, abandonnant l'image directe, s'efforça de dégager entre les mots des rapports plus éloignés et plus mystérieux.

Comme Baudelaire et les Parnassiens, il accepta d'après Hugo, l'idée décadente que le vers était l'opération magique en quoi consistait principalement la poésie.

Nous avons un témoignage de cet état d'esprit, dans les lignes qu'il a consacrées à la *Lucrèce* de Ponsard, lequel, dit-il : « paya d'effronterie inouïe, hasardée, extravagante et presque belle, en persuadant à une clique, qu'il représentait, dans le manque de tout éclat, au théâtre la poésie, quand en resplendissait le Dieu. Je l'admire pour cela, avoir sous-entendu

Hugo, à ce point que né humble, infirme et sans ressources, il joua l'obligation de frénétiquement surgir, faute de quelqu'un. Malice un peu ample, et drôle, dont nous sommes plusieurs à nous souvenir. »

Certes ni *Charlotte Corday*, ni *Agnès de Méranie*, ni *Galilée* ne m'inspirent trop d'enthousiasme. Ce sont pourtant des drames, qui en valent d'autres, et qui ont des qualités assez solides pour être jouables encore, après plus de cinquante ans. Mais la *Lucrèce* avait quelque chose de plus. Si, au point de vue dramatique la pièce péchait un peu, en revanche, c'était un assez joli poème.

Toute la première scène en est d'une couleur antique, charmante :

La vertu que choisit la mère de famille
C'est d'être la première à manier l'aiguille,
La plus industrieuse à filer la toison,
A préparer l'habit propre à chaque saison
Afin qu'en revenant au foyer domestique
Le guerrier puisse mettre une blanche tunique
Et rende grâce aux dieux de trouver sur le seuil
Une femme soigneuse et qui lui fasse accueil...
Tu me presses en vain ; je veux rester fidèle,
Par mon aïeule instruite, aux mœurs que je tiens d'elle
Les femmes de son temps mettaient tout leur souci
A surveiller l'ouvrage, à mériter ainsi
Qu'on lût sur leur tombeau, digne d'une Romaine :
Elle vécut chez elle et fila de la laine, etc.

Pour être moins brillants que ceux des *Burgraves*, on ne s'en explique pas moins le plaisir que ces vers causèrent. Ils conviennent parfaitement au sujet dont ils donnent l'atmosphère. Pourquoi s'obstiner à ne pas leur rendre la justice qu'ils méritent?

En réalité, il y eut dans cette réprobation systématique, la peur de voir le Romantisme en danger. Certes *Lucrèce* n'était pas un chef-d'œuvre, mais en avait quelques qualités. C'était une tragédie nouvelle d'un ton passablement moderne, et qui montrait ce qu'on aurait pu faire dans cette voie abandonnée. Du reste, son apparition, qui coïncida avec la chute des *Burgraves* et le triomphe de Rachel, fut le mauvais coup

de cloche pour le théâtre romantique. Ainsi, qu'on le veuille ou non, marque-t-elle une date.

Cependant, la simplicité du style avait déconcerté les partisans de Hugo et peut-être furent-ils de bonne foi en s'indignant contre Ponsard, qui, sans avoir l'excuse du génie, avait eu l'insolence de réussir dans un genre condamné par Hugo, et dans lequel Hugo venait de subir un échec.

C'est bien le sentiment que traduit Mallarmé avec une colère rétrospective où s'atteste et s'exalte son culte pour Hugo. On voit que son siège était fait et que, sur ce point, il ne raisonnait plus et n'admettait plus de discussion. Ses disciples ont beau être revenus à d'autres idées sur le vers, ils n'en sont pas plus justes pour Ponsard. Au contraire, Ponsard est à leurs yeux, un symbole de l'absence de toute poésie. Ils ont besoin de ce symbole pour intimider et flétrir ceux qu'ils n'aiment pas. Le sens critique et l'esprit de justice sont si rares !

Sur ce point Mallarmé avait la plupart des idées des Parnassiens.

Je me rappelle l'avoir fort étonné et presque troublé en lui disant : « Je vous admire pour les mêmes raisons qui me font admirer Racine. »

II

MALLARMÉ, POÈTE BAUDELAIRIEN AU PARNASSE

Mallarmé naquit à Paris le 18 mars 1842. Il y passa ses premières années d'enfance et de collège. Plus tard, il alla terminer ses études au lycée de Sens.

Descendant du conventionnel Mallarmé, qui fut membre du Comité de Sûreté générale, il appartenait par ses origines, comme Baudelaire, à cette bourgeoisie parisienne si affinée qui avait joué les premiers rôles dans la Révolution et qui, par conséquent, représentait la fleur intellectuelle de la France, c'est-à-dire une société à laquelle les Chamfort, les Rivarol, les Condorcet, les Beaumarchais avaient donné le ton. Comme Baudelaire, il s'était pénétré des modernes

poètes anglais, surtout d'Edgar Poe, dont il traduisit quelques poèmes.

Le poète parisien est un être spécial, une tête meublée autrement que les autres. Il ne connaît pas les grands et libres horizons, ou bien il ne les a vus qu'en passant. Il a du monde et de la vie une impression toute spéciale, où l'homme et ce qui le concerne ont surtout de l'importance. La rue, les passants, les maisons, les ateliers, les monuments, les palais, les objets d'art, apparaîtront à sa pensée plus fréquemment et plus exactement que les routes, les arbres, les animaux, les prés, images pour lui d'un décor moins familier et qui n'évoqueront pas en lui les mêmes sensations que chez le rural. Il s'ensuit qu'en écrivant, ils se serviront l'un et l'autre d'images empruntées chacun aux choses qui l'entourent. La vision de l'un sera plus simple et plus tranquille, celle de l'autre plus artificielle, plus nerveuse, plus subtile. L'intérieur des maisons, les meubles, les tentures, les bijoux, les flacons, les coffrets se transformeront au contact de la sensibilité du poète et tout baignés de l'atmosphère de ses pensées et de ses rêveries, s'animeront, prendront un sens, qui en fera autant de symboles. Le symbolisme, est instinctif au poète citadin, dès qu'il veut intégrer à sa poésie les objets extérieurs, ce qui fut la caractéristique du Romantisme. De là Baudelaire et de là Mallarmé. Pour être baudelairien, Mallarmé n'avait qu'à obéir aux conditions que son milieu lui avait créées.

Mais, tandis que Baudelaire s'était fait une âme désespérée et damnée, où il entrait, certes, du dandysme et de la littérature, mais aussi de la maladie et bien des détresses matérielles, Mallarmé, plus sage et plus libre, n'avait songé qu'à tirer toutes ses joies de ses songes et des jeux de sa pensée aristocratique et solitaire. Baudelaire était un naufragé de la vie. Accablé de douleurs et de dettes, il avait espéré vivre de sa plume, dans des conditions qui rendaient cet espoir inaccessible. Mallarmé, au contraire, instruit par un si lamentable exemple, avait consenti à la vie ce qu'il appelait un compromis; il était entré dans l'Université comme professeur d'anglais et s'était constitué ainsi des ressources qui suffisaient à ses goûts modestes. La poésie fut pour lui non pas un instru-

ment qui rapporte profits, honneurs ou gloire, mais l'art de vivre hautement et divinement et de se créer des paradis. Sa pensée était le haschich et le pavot merveilleux qui transformaient et surnaturalisaient autour de lui les choses. L'esprit de Baudelaire était celui d'un archange déchu, noir et torturé, celui de Mallarmé, d'un dieu exilé qui avait emporté sur la terre de quoi se refaire un ciel avec sa puissance intérieure.

Quoi qu'il en soit, Mallarmé ainsi que Verlaine débuta dans les petites revues du Parnasse naissant. Ces revues réunissaient de jeunes poètes, soucieux avant tout d'une forme recherchée et parfaite. Peu à peu, l'école qu'ils constituèrent tourna de préférence à la poésie objective, marmoréenne comme ils l'appelaient, c'est-à-dire impassible et froidement plastique, s'interdisant ainsi ce qui est l'âme même de la poésie : l'émotion, et évoluant sans s'en apercevoir vers la poésie purement descriptive. Mais, au début, l'école groupa les tempéraments les plus divers, à cette seule condition qu'il y eût chez tous souci de l'élégance et de la beauté des vers. Dans ce milieu, Mallarmé se lia surtout avec Banville, Mendès, Villiers de l'Isle-Adam et Glatigny, de qui le rapprochaient certaines affinités.

Les trois derniers étaient des enfants perdus du Parnasse. C'est dire qu'il s'attacha surtout aux moins parnassiens, aux excentriques, un instinct secret l'avertissant qu'il n'était pas là dans sa sphère. Il ne s'y attarda pas longuement du reste et partit pour l'Angleterre étudier l'anglais, et de là fut nommé professeur à Tournon en 1863. Il y resta deux ans, fut envoyé ensuite un an à Besançon, puis à Avignon, où il séjourna huit ans et se lia avec Mistral, Roumanille, Aubanel. Mais son passage parmi les félibres ne paraît pas avoir beaucoup modifié sa conception de la poésie. Il rentra à Paris, en 1873, plus baudelairien que jamais. Je ne sais s'il avait connu personnellement le poète des *Fleurs du Mal*, mais il hérita de quelques-unes de ses amitiés, notamment celle du peintre Manet, dont il fut jusqu'au bout le fervent partisan. Il patronna également les impressionnistes.

Après Baudelaire, il restait beaucoup moins à faire encore qu'après Victor Hugo. Il ne restait plus à faire que ce que

fit Mallarmé. Ses poésies ne représentent guère qu'un appendice aux *Fleurs du Mal.*

Certes, Baudelaire eut d'autres imitateurs assez nombreux mais aucun d'eux ne le comprit véritablement que Mallarmé, qui en fut le continuateur direct et unique. Les autres n'en reproduisirent que les extériorités et les boursouflures, lui seul en retrouve l'esprit en le transposant dans le sien.

La littérature proprement baudelairienne s'acheva avec lui. Ce fut un cycle brillant et court, dont il semble que nous ne possédions que des fragments, ceux du commencement et ceux de la fin, l'apogée et la rapide décadence du genre.

Baudelaire avait, en somme, composé le poème de l'archange déchu et damné, qui, en revêtant l'humanité, y aurait emporté son atmosphère de ténèbres et de flammes ; Mallarmé composa celui mélancolique d'un séraphin abandonné dans l'azur froid et la blancheur d'un crépuscule éternel.

Rappelez-vous son admirable sonnet du *Cygne,* qui, tout à son rêve, a oublié l'hiver et s'est laissé prendre dans la glace d'un étang. La neige tombe...

> Tout son col secouera cette blanche agonie
> Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,
> Mais non l'horreur du sol où son plumage est pris.
>
> Fantôme qu'à ce lieu son éclat pur assigne
> Il s'immobilise au songe froid de mépris
> Que vêt parmi l'exil inutile le cygne.

Quel délicieux et émouvant symbole de la poésie ! Que de grâce, de tristesse, de fière et méprisante résignation ! Tout ce qu'il y a dans l'âme humaine : ressouvenir obscur d'une vie divine, sentiment de l'exil et de la captivité, regrets et aspirations désormais inutiles, noble songe qui se continue dans une agonie, comme tout cela est exprimé par l'image du bel oiseau fantôme, qui n'a pas su regagner à temps « la région où vivre ».

> Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui !

Ce sonnet est déjà de la seconde manière de Mallarmé et se ressent de la maturité de l'auteur. Le cygne est le symbole

du symbole qu'avait d'abord affectionné Mallarmé, quand, dans ses premières poésies, il posait presque partout des séraphins

Rêvant, l'archet au doigt, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tirant de mourantes violes
De blancs sanglots, glissant sur l'azur des corolles.

Rien que dans les dix vers que je viens de citer, se trouvent la plupart des mots de son répertoire poétique, donc les mots caractéristiques de sa vision intérieure, vision du petit Parisien, qui a surtout contemplé le ciel par-dessus les toits, à travers les vitres.

Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées
D'où l'on tourne l'épaule à la vie, et, béni,
Dans leur verre lavé d'éternelles rosées
Que dore le matin chaste de l'Infini
Je me mire et me vois ange, et je meurs et j'aime
— Que la vitre soit l'art, soit la mysticité —
A renaître, portant au front mon diadième
Au ciel antérieur où fleurit la Beauté.

A travers les mêmes vitres

Son œil, à l'horizon de lumière gorgé
Voit des galères d'or, belles comme des cygnes
Sur un fleuve de pourpre et de parfums dormir
En berçant l'éclair fauve et riche de leurs lignes
Dans un grand nonchaloir chargé de souvenir.

Ces vers, ainsi que *l'Azur*, que je citerai plus loin, procèdent visiblement de la manière de Baudelaire. Pourtant, on y trouve déjà quelqus-uns des traits, qui caractérisent celle propre à Mallarmé.

Si par delà une vitre, humble et nue, il voit, ou plutôt imagine de si belles choses, c'est que la vitre est déjà un peu le vitrail. Pour qu'elle le fût tout à fait, il y faudrait l'art et la mysticité. De là, le vers, intercalé plus haut :

Que la vitre soit l'art, soit la mysticité.

Nous surprenons, dès ce morceau, le tour d'esprit particulier à Mallarmé, son démon et qu'il a appelé : le démon de

l'analogie. Tout objet fait surgir invinciblement devant sa pensée un objet qui y ressemble. La vitre lui fait songer au vitrail, le livre au coffret, où l'on garde de chers souvenirs, la page imprimée à une dalle ou à une stèle chargée d'inscriptions, la voile de son petit bateau à la page blanche sur quoi on écrit, l'encre devient une goutte de ténèbres (il y voit une allusion à l'obscurité de ses propres écrits), la cheminée où il tisonne est le théâtre minuscule et lointain où se joue le drame de sa rêverie, le miroir s'y transforme en une

Eau froide par l'ennui dans son cadre gelée.

Il ne peut voir une clef qu'il ne se demande si elle n'est pas celle de la Porte des Songes.

Si a disparu d'une console une aiguière qu'il y a vue, il bâtit aussitôt un étrange roman :

C'est que le maître est allé puiser des pleurs au Styx.

Il n'est pas jusqu'au chapeau haut de forme qui ne se dresse plaisamment à ses yeux, comme une colonne de ténèbres, le commencement sans doute de cette colonne atmosphérique, dont parlent les physiciens et qui pèse sur chacun de nous. Un tel procédé est celui qu'on devine, à leurs propos, chez de tout jeunes enfants, il me semble même chez la plupart des enfants et qui explique beaucoup de leurs jeux. A mesure qu'ils s'éloignent du premier âge, il fait place à d'autres façons de réfléchir. Chez Mallarmé, non seulement il persiste intact mais se développe en des applications de plus en plus fines et délicieuses. Tous les vrais poètes restent enfants par quelque endroit. Ils ne se laissent pas déformer ni scléroser l'âme par la vie et leur œil n'est pas dupe. Sous le sommeil de la matière, ils sentent les métamorphoses latentes. Et l'analogie est l'indice de la métamorphose.

Ainsi Mallarmé vivait-il, hors de la vie commune, une existence de merveilles dans quelque château de la Belle au bois dormant, où tous les sphinx, les griffons, les sylphes, les chimères de toutes les fables continuaient à vivre d'une vie secrète, mais intense sous le bronze, les pierres précieuses, les broderies, dans lesquels l'art de quelque enchanteur, — l'ouvrier ciseleur ou la brodeuse, — avaient capté leurs formes.

Et le château endormi dans le bois magique, il le trouvait

dans son modeste petit appartement de la rue de Rome dont les moindres meubles s'animaient sous son beau regard. Certes, une pareille conception voisine avec la folie d'un Gérard de Nerval, mais elle avait pour contrepoids chez Mallarmé une haute raison critique. Le Mallarmé chimérique n'était qu'un objet d'expériences pour un autre Mallarmé sagace, exact, pénétrant, qui l'observait.

Mallarmé a composé quelques délicieux poèmes en prose qui me paraissent l'emporter sur ceux de Baudelaire dont les meilleurs ne sont que des descriptions de cauchemars. Le genre est difficile et demande un goût très pur. Baudelaire n'en a réussi que quelques-uns, la plupart des autres tournent à l'entrefilet de journal.

Ceux de Mallarmé ne sont pas tous exempts d'un peu de mièvrerie.

En voici un exquis petit chef-d'œuvre intitulé *la Pipe*. Je le cite pour sa grâce émue et aussi parce qu'il nous montre à l'œuvre le procédé de l'analogie :

Hier, j'ai trouvé ma pipe en rêvant une longue soirée de travail, de beau travail d'hiver, jetées les cigarettes avec toutes les joies enfantines de l'été dans le passé qu'illuminent les feuilles bleues de soleil, les mousselines, et reprise ma grave pipe par un homme sérieux qui veut fumer longtemps sans se déranger, afin de mieux travailler. Mais je ne m'attendais pas à la surprise que me préparait cette délaissée ; à peine eus-je tiré une première bouffée, j'oubliai mes grands livres à faire; émerveillé, attendri, je respirai l'hiver dernier qui revenait. Je n'avais pas touché à la fidèle amie depuis ma rentrée en France, et tout Londres, Londres tel que je le vécus en entier à moi seul, il y a un an, est apparu ; d'abord les chers brouillards qui emmitouflent nos cervelles et ont, là-bas, une odeur à eux, quand ils pénètrent sous la croisée. Mon tabac sentait une chambre sombre aux meubles de cuir saupoudrés par la poussière du charbon, sur lesquels se roulait le maigre chat noir ; les grands feux et la bonne aux bras rouges versant les charbons, et le bruit de ces charbons tombant du seau de tôle dans la corbeille de fer, le matin — alors que le facteur frappait le double coup solennel qui me faisait vivre ! J'ai revu par la fenêtre ces arbres malades du square désert — j'ai vu le large si souvent traversé, cet hiver-là, grelottant sur le pont du steamer mouillé de bruine et noirci de fumée ; avec ma pauvre bien-aimée errante, en habits de voyageuse, une longue robe grise, couleur de la poussière des routes, un manteau qui collait humide à ses épaules froides, un de ces chapeaux de paille sans plume et presque sans rubans, que les

riches dames jettent en arrivant, tant ils sont déchiquetés par l'air de la mer et que les pauvres bien-aimées regarnissent pour bien des saisons encore. Autour de son cou s'enroulait le terrible mouchoir qu'on agite en se disant adieu pour toujours.

III

DU BAUDELAIRISME AU MALLARMISME

Quoi qu'il en soit, après ces essais, Mallarmé s'enfonça vite dans un art plus personnel et plus compliqué.

Déjà, chez Baudelaire, on avait pu entrevoir la possibilité d'une poésie d'intellectualité pure et s'organisant d'après d'autres lois que les lois ordinaires.

Le sonnet du *Guignon*, dans *les Fleurs du Mal*, en était un exemple.

Je le cite pour ceux qui l'auraient oublié.

Pour soulever un poids si lourd,
Sisyphe, il faudrait ton courage !
Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage,
L'art est long et le temps est court.

Loin des sépultures célèbres,
Vers un cimetière isolé,
Mon cœur, comme un tambour voilé,
Va battant des marches funèbres.

— Maint joyau dort enseveli
Dans les ténèbres et l'oubli,
Bien loin des pioches et des sondes ;

Mainte fleur épanche à regret
Son parfum doux comme un secret
Dans les solitudes profondes.

Si chacun des quatrains et des tercets de ce sonnet est clair en lui-même, on n'aperçoit pas bien le sens qui les relie entre eux. Ce sont visiblement des fragments de pièces différentes, que le poète a réunis et groupés ainsi pour ne pas les laisser perdre. Il n'en résulte pas moins que ce tambour funèbre qui passe, sans qu'on sache pourquoi, au travers de la pièce, est d'un effet aussi mystérieux que saisissant.

Poussant à l'extrême le procédé, Mallarmé s'était peu à peu enfoncé en une obscurité volontaire, des ténèbres de laquelle se détachaient certains vers profonds et doux comme des apparitions, tel celui-ci :

Je m'apparus en toi comme une ombre lointaine.

Mais l'obscurité de Mallarmé tenait surtout à son extraordinaire concision, qui lui fit adopter une syntaxe dont seule la syntaxe latine nous donne un peu la clef. N'écrivant que pour quelques lettrés, on eût dit qu'il avait peur de leur servir des vers ou de la prose, où il y eût un mot inutile et qui ne fussent pas composés spécialement pour eux. Il lui semblait que c'eût été leur faire outrage que d'expliquer ce qu'ils étaient capables de deviner tout seuls.

A titre d'exemple, voici l'un des beaux sonnets de sa seconde manière :

Victorieusement fui le suicide beau
Tison de gloire, sang par écume, or, tempête !
O rire, si là-bas une pourpre s'apprête
A ne tendre royal que mon absent tombeau.

Quoi de tout cet éclat pas même le lambeau
S'attarde, il est minuit, à l'ombre qui nous fête.
Excepté qu'un trésor présomptueux de tête
Verse son caressé nonchaloir sans flambeau,

La tienne, si toujours le délice ! la tienne
Oui seule qui du ciel évanoui retienne
Un peu de puéril triomphe en t'en coiffant

Avec clarté quand sur les coussins tu la poses
Comme un casque guerrier d'impératrice enfant,
Dont pour te figurer, il tomberait des roses.

Ce sonnet n'a pas de titre. En l'étudiant attentivement, on voit que le sujet en est Antoine et Cléopâtre. Cela a paru si clair au poète qu'il a jugé superflu de l'énoncer.

Antoine a fui la bataille, qui n'était pour lui qu'un beau suicide. Il la revoit en esprit et la peint en quelques touches, à la manière des peintres impressionnistes et symbolistes :

« Tison de gloire, sang par écume, or, tempête. » Il ne peut s'empêcher de rire, en pensant que peut-être on s'apprête, le croyant mort, à tendre de pourpre royale son tombeau absent.

A présent il est minuit, rien de tout cet éclat ne subsiste dans l'ombre où sont cachés les deux amants ; une seule chose brille dans cette ombre, comme un trésor lumineux, c'est une tête de femme qui verse son nonchaloir et appelle les caresses.

Quelle tête?... La tienne, dit-il à Cléopâtre, la tienne qui m'est toujours un tel délice, la tienne qui, seule du ciel évanoui retienne

> Un peu de puéril triomphe en t'en coiffant
> Avec clarté...

Mallarmé qui compare plus loin cette tête à un casque guerrier d'impératrice enfant, dont il tomberait des roses peut donc employer l'expression : « En t'en coiffant avec clarté », ajoutant ainsi qu'elle répand de la clarté dans les ténèbres.

Cette tête de Cléopâtre, apparue dans l'ombre, voluptueusement et nonchalamment à Antoine qui la contemple posée sur des coussins, comme un casque guerrier d'impératrice enfant, dont il tomberait des roses, quel délicieux et inoubliable tableau elle forme, et comme tout un drame grandiose s'y vient résumer en deux tercets !

Mais c'est un plaisir qu'il faut gagner par un travail assez ardu. Une difficulté de ce style vient de l'abus de latinismes, tels que l'ablatif absolu :

> Victorieusement fui le suicide beau,

qu'il faut traduire : le beau suicide (qu'était la bataille) (ayant été) fui (par moi) victorieusement, etc.

Je pense que ces explications suffiront. Elles étaient nécessaires au moins pour les non initiés.

Mallarmé se sentait d'autant plus libre d'écrire ainsi qu'il n'était pas retenu par le succès et par l'espoir du gain. Il n'avait pas à se soucier d'un public, puisqu'il n'en avait pas ou n'en croyait pas avoir. Mauvaise condition, tout de même, puisqu'écrire ne peut avoir de raison d'être que de transmettre aux

hommes sa pensée, c'est-à-dire la leur rendre visible et impressionnante ! Écrire, c'est se réaliser dans des œuvres qui tiennent votre place et continuent votre action, en votre absence et après votre mort, cette définitive absence. L'écrit qui ne va à personne, qui ne touche personne, est inexistant. Il commence à exister le jour où il s'illumine pour un autre esprit. Écrire, c'est établir la communication entre l'intérieur et l'extérieur. Mais n'être compris de personne c'est ne pas sortir de soi, ce n'est pas écrire, c'est rêver qu'on écrit. Il nous est arrivé à tous, dans notre sommeil de rêver que nous écrivions des choses merveilleuses et de ne plus retrouver, au réveil, qu'un assemblage de mots incohérents.

Quand on écrit pour soi seulement, on court le risque d'assembler des mots qui n'aient de sens pour personne autre que soi, qui n'aient même pas de sens pour soi, si l'on a oublié ce que l'on a voulu dire. Il faut donc à l'écrivain le contrôle de quelque lecteur.

Mallarmé était bien lu quelquefois de ses confrères, mais ceux-ci, qui le considéraient comme un aimable original et un inoffensif excentrique à qui ils reconnaissaient certes du talent et de l'esprit, se seraient fait scrupule de le contrarier dans ce qu'ils considéraient comme une manie d'homme charmant et qui ne pouvait tirer à conséquence.

Il écrivit donc sans contrôle, j'ajouterai même et probablement sans espoir.

Il rêvait d'une *Hérodiade* dont il n'écrivit qu'un commencement de prologue et s'arrêta là, faute probablement de pouvoir continuer sur le ton qu'il avait souhaité.

En revanche, il parvint à écrire toute son églogue de *l'Après-midi d'un faune*, une centaine de vers. C'est une vision de *Théocrite* traduite par un autre Lycophron en vers imités des anciens oracles. Dans ce curieux poème, qui n'est guère accessible qu'aux initiés, il s'agit d'un faune qui poursuit à travers un jardin de roses et de vignes, des nymphes ou plutôt des formes de nymphes peut-être imaginaires. Çà et là, à la lueur furtive d'un joli vers, nous croyons entrevoir avec le faune leurs images charmantes, vite évanouies et disparues derrière les entrelacs épineux et fleuris d'autres vers volontairement embroussaillés.

Cette poésie évidemment restera comme un curieux témoignage d'une époque de décadence raffinée et comme un problème littéraire à déchiffrer. De tels textes appelleront des scoliastes, qui ne manqueront pas de surgir.

Le mot *texte* évoquait, du reste, pour Mallarmé quelque chose de savant et de difficile. A quoi bon se donner la peine d'écrire, si ce n'est pour fixer du mystère? Et les lettres noires qui, sur le papier blanc, s'unissent les unes aux autres en bizarres petites mailles serrées, n'invitent-elles pas à les considérer comme un réseau magique où emprisonner de l'insaisissable?

Mallarmé, devant la page blanche sur quoi il faut écrire, retrouvait toute son angoisse d'écolier. Il en avait une sorte de vertige. Ses pensées, à cette vue, se crispaient et se cabraient, les mots se refusaient à faire le saut dans cet abîme. Et lui-même intimidé par le risque qu'il courait et la responsabilité qu'il prenait n'osait plus les ranger comme ils étaient dans sa pensée claire et brillante. Alors, recommençait pour lui un autre travail, celui d'écrire. Chacun de ces mots, une fois écrit, devenait un centre d'attraction pour les autres et changeait leur courbe. Ah ! ce n'était pas une petite affaire !...

Beaucoup d'écrivains lui ressemblent un peu sur ce point, victimes qu'ils sont d'une espèce de paralysie partielle, comme il s'en produit, toutes les fois qu'il faut extérioriser sa pensée dans des conditions spéciales, telle, celle dont on est saisi lorsqu'il faut, pour la première fois, parler du haut d'une tribune au public.

Quand Mallarmé avait supprimé tous les mots qu'il ne jugeait pas indispensables, quand, après de longues et minutieuses recherches, il avait trouvé leur place aux autres, quand dans le corps d'une phrase il avait fait entrer la phrase suivante, par un travail de superposition assez semblable à celui des palimpsestes, il pouvait se dire avec satisfaction que cette fois c'était véritablement un texte. Il entendait qu'on se donnât au moins autant de peine pour le lire qu'il s'en était donné pour l'écrire. Et comme il voyait dans cet art d'écrire la manifestation suprême de l'intelligence, il y rapportait tout. C'est ainsi qu'à propos d'un ecclésiastique surpris par lui se roulant innocemment dans l'herbe, au Bois de Boulogne,

un jour de printemps, il en fait cette spirituelle application :

L'influence du souffle vernal doucement dilatant les immuables textes inscrits en sa chair, lui aussi, enhardi de ce trouble agréable à sa stérile pensée, était venu reconnaître par un contact avec la nature, immédiat, net, violent, positif, dénué de toute curiosité intellectuelle, le bien-être général, et candidement, loin des obédiences, de la contrainte de son occupation, des canons, des interdits, des censures, il se roulait, dans la béatitude de sa simplicité naïve, plus heureux qu'un âne.

Il est clair que Mallarmé n'avait pas d'ambitions, ni de vanités. Il lui suffisait d'imposer à ses confrères du Parnasse le respect de sa valeur qu'il sentait réelle et profonde et si ceux-ci étaient tentés de sourire de son extrême infécondité, il savait se relever à leurs yeux par le charme de sa politesse et la grâce inquiétante de ses propos. Il continua à s'occuper de poésie, un peu en amateur, pour sa joie et son instruction personnelles, en homme qu'intéressaient seules les recherches les plus subtiles, en curieux et en savant, qui s'efforce de pénétrer les lois les plus secrètes du langage et de la versification ainsi que celles du plaisir esthétique. Et cela l'amena à de profondes réflexions sur l'esprit de l'homme, sur la façon dont cet esprit entre en contact avec l'essence intime des choses, sur la nature de la poésie qui est rêve et fiction, puis mythe et symbole, à travers quoi l'invisible communique avec le visible.

Ainsi, par une loi d'équilibre, la poésie dont son âme était secrètement soulevée, ne trouvant pas une issue suffisante dans l'étroit canal où l'erreur de son siècle la poussait et l'enfermait, la poésie dis-je, contrariée en lui dans son cours, refluait à son cerveau, se répandait abondamment dans ses propos et rayonnait sur ses constructions de philosophie esthétique.

Mais au fond, en dépit des dons les plus rares, il n'avait pas réussi ; il avait fait de beaux vers d'une couleur assez nouvelle, et écrit trois ou quatre poèmes en prose vraiment délicieux, mais le tout eût tenu aisément en vingt pages, et c'était là toute sa récolte de vingt années.

On n'acquiert pas la renommée avec cela et voilà qu'il était à bout de souffle. A quoi bon écrire encore d'autres proses et d'autres vers qui ne pouvaient être meilleurs? Il lui fallait chercher autre chose, qui n'eût pas encore été fait. Mais quoi?

Et s'il ne trouvait rien, comment donner au moins le change sur sa stérilité?

C'est probablement ce découragement poignant, qu'il avait voulu exprimer dans sa belle poésie : *l'Azur* :

De l'éternel azur la sereine ironie
Accable, belle indolemment comme les fleurs,
Le poète impuissant, qui maudit son génie
A travers un désert stérile de douleurs

Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde
Avec l'intensité d'un remords atterrant
Mon âme vide. Où fuir ? Et quelle nu t hagarde
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant ?

Brouillards montez ! versez vos cendres monotones
Avec de longs haillons de brumes dans les cieux
Que noiera le marais livide des automnes
Et bâtissez un grand plafond silencieux !

Et toi, sors des étangs léthéens et ramasse
En t'en venant la vase et les pâles roseaux
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

Le ciel est mort. Vers toi, j'accours, donne, ô Matière,
L'oubli de l'Idéal cruel et du Péché
A ce martyr qui vient partager la litière
Où le bétail heureux des hommes est couché.

Car j'y veux, puisqu'enfin ma cervelle vidée
Comme le pot de fard, gisant au pied du mur,
N'a plus l'art d'attifer la sanglotante idée,
Lugubrement bâiller vers un trépas obscur!...

Où fuir? Voilà la question qu'on sent qu'il se posait. Il y revenait dans *Brise marine* :

La chair est triste hélas ! et *j'ai lu tous les livres*,
Fuir, là-bas fuir !

J'ai lu tous les livres signifiait : Tout a été écrit. A quoi bon?

J'ai pris longtemps ces admirables vers pour de la superbe rhétorique. Mais il suffit de réfléchir à la situation morale du poète, qui se sachant très grand, se voyait, sans en percevoir la raison, frappé d'impuissance, pour comprendre à quel point ils étaient douloureusement sincères.

Où fuir? Comment cacher à ses confrères et au public une telle misère? Il ne vit d'asile que dans ce style obscur vers lequel il tendait déjà instinctivement.

Ne pouvant suivre les poètes du Parnasse, qu'il n'admirait que modérément, du reste, il imagina ce moyen de leur fausser compagnie. Et sans doute fut-il partiellement sincère.

Il avait raison. Dans la voie où la poésie se trouvait engagée, il n'y avait plus rien à faire. L'heure était venue de la grande crise poétique, à laquelle nous avons assisté depuis trente ans et qui n'est pas terminée.

IV

MALLARMÉ ET LES SYMBOLISTES

Jusque vers 1886, les milieux littéraires n'attachaient donc qu'une importance assez médiocre à Mallarmé et à Verlaine, considérés chacun dans leur genre comme deux enfants perdus du Parnasse : l'un, alcoolique et effarant bohème, l'autre, amateur exquis, chercheur de quintessence et dont l'art trop compliqué et trop sibyllin dénonçait une secrète impuissance : deux *poetae minores* en marge de la littérature et dont les excentricités faisaient sourire indulgemment, tout leur étant permis, puisqu'en somme ils avaient renoncé à toute prise sur le public ; deux originaux, deux outranciers, comme chaque époque en compte, bref, les exceptions qui confirment la règle.

Victor Hugo venait de mourir et on ne s'était pas encore aperçu que son siècle était mort avec lui. La réaction commença tout de suite.

Des réunions tumultueuses de jeunes gens se tinrent au

quartier latin, qui décidèrent que cela ne pouvait plus durer ainsi, qu'on était saturé de la fausse perfection parnassienne, qui permettait au premier sot venu d'écrire de beaux vers et ne laissait aucun avantage à l'homme de talent, au contraire, car l'homme de talent, par son originalité même se trouvait en quelque sorte handicapé, pour me servir de l'expression à la mode, et répugnait à se servir d'une méthode par laquelle les vers se faisaient beaux tout seuls, mais restant impersonnels, présentaient l'idée sous un jour toujours pareil. Avec la recette parnassienne on faisait aisément de beaux vers sur n'importe quoi, mais autrement qu'on ne l'aurait voulu. C'était peut-être mieux, mais ce n'était pas ça. Il y avait de quoi enrager. En réalité, le beau vers faisait faillite et conduisait à une impasse. C'est donc qu'il n'était pas la poésie, comme on l'avait cru, c'est donc que la poésie était autre chose, à quoi le beau vers continu faisait obstacle.

Voilà ce que sentaient confusément les jeunes poètes de 1886. Ils prirent en horreur leurs aînés, qui avaient imprudemment fermé la porte derrière eux et se croyaient assurés d'avoir enfin dit le dernier mot en poésie. On aurait beau faire après eux, pensaient les Parnassiens, on ne pourrait faire mieux qu'eux et par conséquent on en serait réduit à les continuer et à les imiter. Prétention inacceptable et dont l'énormité eût dû leur ouvrir les yeux !

Toutes les fois qu'on en vient à une formule d'art telle qu'un imbécile a des chances de l'emporter sur un homme intelligent, il n'y a plus de doute, on est arrivé à une impasse dont il faut sortir au plus tôt, dût-on tout casser.

Les génies bienfaisants sont ceux qui ouvrent la voie à ceux qui les suivent, les génies malfaisants sont ceux qui la ferment.

Ce fut, paraît-il, un passage d'un roman de Huysmans qui révéla aux jeunes poètes la personnalité littéraire de Mallarmé.

Ceux-ci eurent la curiosité de connaître ce poète lointain dont les vers avaient l'attrait d'énigmes.

Ils trouvèrent un homme, dont le causerie enchanteresse leur ouvrit un monde inconnu de pensées et de rêves et près de qui les conversations les plus brillantes des hommes célèbres paraissaient fades et médiocres. Quiconque venait l'entendre,

s'en allait en se disant : « Jamais personne n'a encore parlé comme cet homme. »

C'était si beau, ce qu'il disait, qu'on retenait sa respiration pour l'écouter et qu'on ne savait plus rien qu'admirer. Sa parole l'enveloppait d'une atmosphère à peine réelle, formait une symphonie autour de sa personne petite, mais si fine, illuminait son doux regard et ses yeux.

Ce n'était pas de l'admiration qu'inspirait Mallarmé aux jeunes poètes d'alors, c'était la ferveur la plus tendre, c'était le don de soi, c'était presque de l'amour. En sa présence, comme nous avions vite oublié toutes nos misères, comme la vie se transfigurait, mais quelle nostalgie aussi, s'il nous eût fallu nous éloigner et nous replonger dans l'univers médiocre !

Dans ces conditions, il est aisé de comprendre que Mallarmé soit apparu à plusieurs de ma génération comme un très grand poète. Il était le plus grand de tous, puisque son esprit était visiblement le plus beau. De quelque façon qu'il écrivît, cette façon était la bonne, puisqu'il était supérieur à tous par la qualité de sa pensée. Ainsi pensaient ses disciples. Et jusqu'à un certain point, ils avaient raison. Tout homme historiquement est égal à la foi qu'il a déterminée, au rayonnement qu'il a dégagé.

On commence toujours à juger l'œuvre d'après l'homme qui l'a faite. Et c'est le plus intelligent qui finit par l'emporter. Il est impossible, en effet, qu'un sot soit un grand poète ; ce serait trop contre nature. Il n'y a que les naïfs et les illettrés pour croire au génie poétique chez les pauvres d'esprit. Cette opinion ne résiste pas à l'épreuve.

La gloire que Mallarmé n'espérait plus, entra chez lui comme un flot de lumière. Toute une jeunesse brillante se mit à l'acclamer prince de la poésie. C'était une révolution inouïe, qui secouait sur leurs piédestaux les idoles triomphantes de la veille.

Quelle revanche inattendue ! Pour la première fois Mallarmé se sentant admiré à un degré qu'il n'eût pas osé espérer, reprit confiance en lui-même. Ce fut un tardif et éclatant épanouissement de son esprit. La poésie n'en profita guère. Au contraire, il fut poussé plus avant encore dans la voie où il était entré et dont il n'aurait pu sortir, du reste, sans brûler tout

ce qu'il avait adoré. Ce n'est pas à cinquante ans qu'on recommence sa vie ; on ne peut plus que développer ce qu'elle contenait.

Mais ses grands dons poétiques avaient trouvé une autre issue. Il les appliqua à la critique — « le genre, par excellence, dont la prose relève » — a-t-il dit lui-même. En effet, tout ce qui n'est pas la fiction pure ou le vers, c'est-à-dire la poésie, tout ce qui comporte analyse, classement, synthèse, qu'on lui donne les noms particuliers de philosophie, de sciences, d'histoire, ressortit, plus ou moins, à la critique. J'ajouterai que ce qui distingua les poètes grecs et ce qui distingue les meilleurs poètes français, c'est la présence en eux de cet esprit délié et averti, de cette raison toujours en éveil et qui contrôle l'imagination. Nos grands poètes eurent presque tous l'esprit critique très développé. Ils l'appliquèrent à la construction de leurs œuvres. Mallarmé, lui, n'ayant pratiqué qu'une poésie élémentaire, puisqu'elle n'avait pas dépassé le vers, l'esprit critique inemployé chez lui tourna à l'esprit spéculatif. Les questions de philosophie de l'art et de la poésie le passionnèrent. Il les étudia en poète et en penseur et trouva pour les éclairer de splendides images. Longtemps il y avait réfléchi pour son plaisir solitaire, mais lorsqu'il se vit entouré de disciples avides de l'entendre [1], il céda à l'invitation du destin et chaque mardi de neuf heures à minuit, pendant plusieurs années, il donna ses extraordinaires entretiens, qui furent au fond un incomparable cours de philosophie esthétique ou plus exactement de philosophie de la poésie. On ne saurait assez regretter qu'il ne se soit pas trouvé quelque sténographe pour les recueillir ou au moins quelqu'un de nous pour prendre des notes, car la perte est irréparable. Certes, il en a rédigé ultérieurement une partie et les a publiés sous le titre de *Divagations*, mais ils y figurent à l'état abrégé et sous le jour un peu trop singulier qu'y jettent ses façons d'écrire. Tels quels, ils nous peuvent aider à fixer quelques traits de son enseignement et de sa doctrine.

1. Citons parmi les habitués des mardis : Henri de Régnier, Laurent Tailhade, Vielé-Griffin, F. Hérold, Fontainas, Pierre Louys, O. Mirbeau ; le peintre Whistler, Jean de Mitty, Ad. Retté ; on y rencontrait aussi le poète George Moore, le peintre Ganguin, A. Mithouard, R. Narsy, etc.

Je vais essayer d'en indiquer les principaux, en m'aidant de son texte, dont je m'efforcerai de garder les contours essentiels, toutes les fois que je le croirai possible, sans trop nuire à la clarté de la phrase.

***

Mallarmé n'était certainement pas un croyant, au sens strict et chrétien du mot ; sa modeste tombe à Valvins, avec l'urne emblématique, d'où s'échappent des feuilles de chêne en fer forgé, si émouvante dans la lumière, en témoigne suffisamment. Il en était de même de la plupart des intellectuels de sa génération, qui, presque tous, avaient bu à la source délicieuse de la pensée de Renan comme à l'eau du Léthé.

Tous ceux qui y avaient trempé leurs lèvres et mangé des fruits du lotus en oubliaient le ciel pour toujours, ayant contracté la faculté de peupler le vide de leur âme avec des mots beaux comme des songes et dont rien ne pouvait les détromper.

Bien que je n'aie jamais entendu Mallarmé nous parler de Renan, l'influence de celui-ci sur la pensée du poète n'est pas douteuse. A l'article Dieu il m'apparaît qu'il n'y avait rien de précis dans l'esprit du poète, rien qu'un grand espace vide et indéterminé, le royaume incertain de la Mort, dont il ne s'occupait pas.

Comment combinait-il cela avec le sens le plus spiritualiste de la vie ? je l'ignore.

La conception que ses contemporains se faisaient de la vie lui semblait le plus grossier contresens. La vie, à ses yeux, était toute chuchotante et mystérieuse. Et il menait celle d'un dieu.

Il est impossible, disait-il, — et c'était là sa pensée fondamentale, — que vis-à-vis de l'absolu, nous soyons les messieurs qu'ordinairement nous paraissons.

L'homme est divin, pris à sa source et il est enveloppé de choses divines ; mais par une certaine bassesse de pensée et parce qu'il y a de la matière en lui, il s'est forgé une demeure matérielle et s'y est fait une existence bornée, aux éléments de laquelle il a tout rapporté.

La vie divine est uniquement poésie. Ce n'est que dans la poésie que l'homme se remet à parler, pour me servir de l'expression de Baudelaire, « sa douce langue natale ». La poésie est fiction, c'est-à-dire création. Il ne s'agit pas pour l'homme de comprendre l'incompréhensible, mais d'accomplir, en créant, sa fonction de dieu.

La poésie étant, aux yeux de Mallarmé l'acte religieux par excellence, celui où l'homme se rétablit dans sa noble nature originelle, exige une sorte d'état de grâce surnaturel. Il note pourtant qu'elle n'est pas extérieure à la vie : « Elle tient au sol... à la poudre que tout demeure. Elle est la divine transposition qui va du fait à l'idéal. »

Contrairement à l'opinion décadente, il estimait que la grande poésie était faite pour la foule et comportait la participation d'une assemblée avec un cérémonial, dont le but était de libérer l'individu de ses basses et vulgaires préoccupations et de le ramener à la notion idéale de son type.

Le concert, les danses esthétiques, le spectacle, l'office religieux lui semblaient comporter les principaux éléments qu'exige la poésie.

Il reconnaissait dans la musique, et c'est ce qui le ramenait chaque dimanche au concert, l'élément intérieur de la poésie mais à l'état spontané et presque irritant par son insaisissabilité.

Convaincu que tout dans l'univers, était susceptible d'être énoncé et fait pour aboutir à un livre, il ne voyait à travers la sublimité obscure de certains morceaux que l'ébauche de quelqu'un des poèmes immanents à l'humanité.

Nous en sommes précisément à rechercher un art d'achever la transposition de la symphonie dans le livre et de reprendre ainsi notre bien — ajoutait-il — car ce n'est pas de sonorités élémentaires par les cuivres, les cordes, les bois, mais de la parole intellectuelle à son apogée que doit résulter (en tant que l'ensemble des rapports existant en tout) la musique.

En disant que la musique est l'ensemble des rapports existant en tout, Mallarmé voulait surtout parler du rythme qui est la loi harmonieuse du mouvement, qu'il s'agisse de sons, de lignes, de couleurs ou même de pensées. C'est parce qu'une

statue est exécutée dans un rythme juste, que jusque dans l'immobilité du marbre elle exprime le mouvement, par exemple, la *Victoire de Samothrace* ou les bas-reliefs de Rude.

La musique est l'âme de la danse en sorte qu'on a l'impression que, « si l'orchestre cessait un instant de déverser ses flots d'harmonie, la danseuse aussitôt s'arrêterait et demeurerait statue ».

La danseuse, aidée de la musique crée à mesure son changeant décor, elle est dans le spectacle une image intérieure qui se multiplie autour d'elle dans les autres images du ballet.

Elle n'est plus une femme, mais un emblème, une métaphore.

Le scénario ne fut qu'un prétexte oublié. C'est un autre drame qu'inconsciemment joue la danseuse, un drame tout primitif, tout édénien, de rêve, de pensée et d'amour, une succession de métamorphoses de l'enfant oiseau, ou de l'oiseau enfant, puisque la danse est un vol.

Avec des attitudes pures et changeantes tout ce qui à sa vue se passe dans l'esprit du spectateur, « elle l'écrit comme un signe qu'elle est ».

La scène est la majestueuse ouverture sur le mystère, dont on est au monde pour admirer la grandeur, écrivait-il.

Mallarmé demandait donc au théâtre une portée philosophique et religieuse et n'avait qu'un mépris sans bornes pour toutes les représentations dramatiques qui n'avaient pas ce haut caractère.

Après un coup d'œil, regagne le chemin qui t'amena dans la cité médiocre, fais-toi reverser par le train dans quelque coin (où tu pourras retrouver ton rêve) ou bien reste (où tu es), aussi bien nulle part ne seras-tu plus loin qu'ici.

Conscients d'être là pour regarder, on dirait que les plus impatients ont envahi les planches, où ils se comportent, comme ils feraient partout. Saluant, causant entre eux des riens dont est faite leur existence et sous la lumière trop crue des becs de gaz, voilà que se produisent dans les attitudes ordinaires de l'adultère ou du vol, les imprudents acteurs de ce banal sacrilège.

Au contraire :

L'intention de la tragédie française ne fut pas de ranimer l'antiquité, mais de produire en un milieu nul ou à peu près les grandes poses humaines et comme notre plastique morale.

Hamlet lui paraît la pièce par excellence :

Hamlet extériorise sur les planches le personnage d'une tragédie intime et occulte : « L'adolescent évanoui de nous aux commencements de la vie et qui hantera les esprits hauts et pensifs par le deuil qu'il se plaît à porter, je le reconnais qui se débat sous le mal d'apparaître. »

Mais avance le Seigneur latent qui ne peut devenir, juvénile ombre de tous, et ainsi tenant du mythe...

Qui erre autour d'un type exceptionnel comme Hamlet, n'est que lui Hamlet. Polonius n'est qu'une figure comme découpée dans l'usure d'une tapisserie pareille à celle où il lui faut rentrer pour mourir. Son cadavre léger de bouffon falot, n'implique, laissé à mi-cours de la pièce, pas d'autre importance que n'en donne l'exclamation brève et hagarde : « Un rat ! »

Je ne connais rien, en critique, de plus fort ni de plus définitif que ces courtes réflexions, qu'il est si difficile de rendre accessibles au public, parce que tout commentaire y ferait l'effet d'un corps étranger, la pensée et la forme n'y faisant qu'un.

C'est sur l'office catholique, prototype, à ses yeux, du poème total, qu'il a écrit les choses les plus saisissantes. Je continue à citer, non pas toujours le texte même, — car les lecteurs non initiés seraient peut-être rebutés par l'obscurité apparente de la forme — mais un texte aussi approché que possible du véritable.

Dans cette église se donne un mystère. Jusqu'à quel point y est-on spectateur ou acteur? J'ai le sentiment dans ce sanctuaire d'un agencement dramatique exact, comme jamais ne le montra aucune séance théâtrale. La nef avec un peuple d'assistants ou plutôt d'élus : quiconque y peut de la source la plus humble du gosier, jeter aux voûtes le répons en latin incompris mais exultant, participe de la sublimité se reployant vers le chœur, car tel est le miracle de chanter qu'on se projette à la hauteur où va le cri. Le prêtre là, n'a pas qualité d'acteur, il officie ; désigne et recule la présence mythique avec qui on vient se confondre, au lieu de l'obstruer du même intermédiaire que le comé-

dien qui arrête la pensée à son encombrant personnage. Enfin l'orgue, relégué aux portes, exprime le dehors, un balbutiement de ténèbres énorme, l'approfondissant ainsi de l'univers entier et causant aux hôtes une plénitude de fierté et de sécurité.

Telle est la mise en scène de la religion d'état, que nul cadre ne dépasse encore. Invitation directe à l'essence du type (ici le Christ), puis invisibilité de celui-ci, enfin élargissement du lieu par vibrations jusqu'à l'infini.

Il était impossible, conclut-il, que dans une religion, encore qu'à l'abandon depuis, la race n'ait pas mis son secret intime d'elle-même ignoré.

Ainsi musique, danses esthétiques, spectacle, lui paraissent chacun contenir les éléments épars du poème racique, vers lequel doit tendre la poésie nationale ou occidentale moderne et qui serait, pour traduire le secret idéal des peuples, ce que fut jadis l'office chrétien.

***

J'arrête ici les citations. Aussi bien suffisent-elles. On n'en saurait méconnaître l'originalité et la profondeur. Ces considérations abondaient, radieuses, dans les inoubliables causeries du maître. Nul poète ne mérita donc autant que lui ce titre de maître, si facilement prodigué, lui qui non seulement nous ouvrit la porte des songes, mais illumina pour nous les avenues du mystère. Nous l'écoutions parler, pendant des heures, comme nous aurions écouté le plus grand des artistes jouer du piano ou du violoncelle.

Et peu d'hommes auront été aussi tendrement aimés que lui et plus désolément pleurés !

Lorsque m'arriva par les journaux la nouvelle de sa mort, j'étais chez des amis en Italie. J'eus la sensation déchirante que tout le charme de ma jeunesse était envolé et que plus jamais je ne retrouverais, sur mon chemin, un homme pareil à celui par qui mes premières années de vie littéraire avaient été un pur enchantement.

Quelques jours avant sa mort, à Valvins, se promenant avec Paul Valéry, il lui montra des feuilles jaunies aux arbres de la forêt de Fontainebleau : « *Le premier coup des cymbales de*

l'automne », lui dit-il avec une douce mélancolie. C'était le premier coup des cymbales qui annonçaient son départ pour l'Éternité.

Ils étaient une vingtaine d'amis, qui, le long du fleuve d'or où sa petite barque immobile attendait en vain ce beau rameur du rêve, accompagnèrent son corps au petit cimetière de Valvins. Au bord de la tombe, Roujon voulut lui dire, au nom de tous, quelques mots d'adieu ; les sanglots lui coupèrent la voix et tous ne surent plus que pleurer.

ALFRED POIZAT

LES INDIGÈNES NORD-AFRICAINS

ET LA GUERRE

Le rôle joué pendant la guerre par les populations indigènes de nos colonies, et particulièrement par celles de l'Afrique du Nord, attire l'attention sur leur situation actuelle et future, vis-à-vis de la mère-patrie. Nos colonies ne sont pas, comme les Dominions anglaises du Canada ou de l'Australie, des enfants majeurs et émancipés de la métropole, qui viennent spontanément se grouper autour d'elle à l'heure du danger. Mais, quoique plus jeunes et plus dépendantes, leur concours n'en a pas moins été efficace, et l'on peut dire que celui de l'Afrique du Nord est un des éléments essentiels du succès. Tout le monde connaît la part splendide prise à Charleroi, sur la Marne, en Champagne, à Verdun, sur la Somme, par nos zouaves, nos tirailleurs, notre division marocaine, ces troupes de choc par excellence. Il importe dès à présent, après avoir étudié de près comment se sont constituées ces troupes indigènes, de voir sous quelle forme pourra se manifester envers elles notre reconnaisance.

D'autre part, la venue en France de plusieurs dizaines de milliers de Berbères arabisés, dont un certain nombre se créent dans le pays des attaches qui survivront à la guerre, comporte diverses conséquences qui méritent également de nous intéresser.

Les règles qui dirigeront nos rapports nouveaux avec les indigènes influeront, dans la plus large mesure, sur l'avenir même de nos colonies. Puisse l'expérience du passé nous garder, en pareille matière, des entraînements irréfléchis ! Certaines améliorations peuvent être funestes à ceux dont elles devaient assurer le bonheur, si ceux-ci y sont, par nature, réfractaires. Que penserait-on du naturaliste qui voudrait, suivant l'expression du Dr Gustave Le Bon, donner la respiration aérienne à des poissons, parce que les poumons sont des organes supérieurs aux branchies? Certains de nos hommes politiques, animés des intentions les plus généreuses, ne ressemblent-ils pas à ce naturaliste? Prudence, d'ailleurs, n'a jamais été synonyme d'inertie, et surtout en matière coloniale, il n'y a rien de pire que la stagnation.

Voyons donc comment la guerre a renouvelé les données et les solutions du problème des relations entre la France et ses sujets nord-africains.

*
* *

Jusqu'à ces dernières années, la collaboration des indigènes algériens à la défense nationale était purement volontaire. Les trois régiments de tirailleurs et les trois régiments de spahis d'Algérie se recrutaient uniquement par engagements. A l'infanterie allaient les Berbères — en majorité originaires de la Kabylie — attirés par le double appât des primes et de la retraite, concédée après douze ans de services. Maigre retraite en vérité, — de deux à trois cents francs, — mais qui n'en faisait pas moins de son bénéficiaire un privilégié, un homme à l'existence assurée, dans une société peu exigeante, où la vie est dure.

Les Arabes des tribus semi-nomades des Hauts-Plateaux et du Sud ont toujours eu de l'aversion pour le service de l'infanterie, où l'on est astreint au port du sac, qu'ils appellent d'un terme de mépris le *bardaa*, le bât d'âne ou de mulet. Le flamboyant burnous des spahis, au contraire, a toujours excité leur convoitise. L'Arabe est foncièrement aristocrate. Il est homme de cheval. Il ne consentait à nous servir que si nous lui permettions de satisfaire ses goûts. L'idéal de l'état mili-

taire, pour lui, c'est celui du cavalier de bureau arabe, qui est un agent d'administration autant qu'un soldat, une émanation du chef et de son autorité. Pour être conforme aux conceptions politiques des Arabes, pour leur plaire, il est nécessaire que cette autorité soit absolue ou le paraisse. A cette condition, ils seront toujours heureux d'en paraître un reflet.

Nos contingents indigènes avaient fait leurs preuves dans mainte expédition coloniale, et plus récemment au Maroc. Leur loyalisme ne pouvait faire l'ombre d'un doute. Ils ont prouvé qu'il était supérieur à tout autre sentiment, même religieux. Tirailleurs et spahis ont montré, contre les Marocains de leur race et de leur foi, une ardeur sans égale, que l'on eut même parfois quelque peine à réprimer. Mais le loyalisme et la valeur éprouvée de ces troupes de métier trop peu nombreuses ne pouvaient leur donner un rôle important dans une lutte européenne.

A vrai dire, nous nous étions depuis plusieurs années occupés de tirer un meilleur parti des sept millions de sujets musulmans de l'Algérie-Tunisie. La Tunisie a toujours connu, même avant notre occupation, le service militaire obligatoire. Le système désuet du recrutement de l'armée beylicale avait été, faute de mieux, adopté par nous pour nos propres contingents. Les populations l'acceptaient tant bien que mal, et il était relativement facile de le développer et de l'intensifier. En Algérie, la question était beaucoup plus complexe. La conscription obligatoire n'avait jamais été mise en pratique depuis la conquête. Les indigènes y répugnaient fortement. Ils invoquaient les termes de la capitulation d'Alger, qui consacre le respect de leur statut personnel. Ils n'avaient jamais, même au temps des Turcs, fourni les éléments d'armées régulières, et nous offraient généreusement des goums et des fantassins, pour constituer des milices locales. Du côté des colons, la résistance n'était pas moins vive, pour des motifs tout différents. Les trois conseils généraux d'Algérie, et spécialement celui de Constantine, voyaient dans la conscription rendue obligatoire pour les indigènes une assimilation dangereuse avec les obligations incombant jusqu'ici aux seuls Français, et craignaient que la parité des devoirs entraînât la parité des droits, le service militaire

devant, dans leur esprit, comporter tôt ou tard l'électorat. Ils prévoyaient dans la masse indigène une opposition pouvant aller jusqu'à l'insurrection, et pour la colonie une ère de troubles et de difficultés. Pour parer aux nécessités de l'heure, ils préconisaient le développement du système des engagements volontaires, par une propagande plus intense et par l'élévation des primes et pensions.

Le gouvernement passa outre, mais il tint compte, dans une large mesure, des objections formulées. Le système adopté n'eut rien de commun avec la loi militaire française. Il ménagea les transitions en établissant un tirage au sort extrêmement bénin, qui ne devait prélever que dix pour cent du contingent annuel. Il autorisa les remplacements, bien que ceux-ci dussent, dans une certaine mesure, faire tort aux engagements volontaires ; il accorda des primes aux appelés, pour les placer dans une situation équivalente à celle des engagés. Enfin il n'édicta aucune compensation du côté des droits politiques.

La première classe fut appelée en 1912. Les opérations de recrutement se passèrent sans trouble. Les résistances individuelles affectèrent la forme de l'insoumission et furent assez nombreuses relativement au contingent. Un pas considérable n'en avait pas moins été fait : le service obligatoire fonctionnait, tant bien que mal ; les tribus arabes acceptaient de servir le *roumi*, et dans l'infanterie ! Le temps ferait le reste, et avec lui viendraient les développements ultérieurs du système. Mais, précisément, le temps devait nous manquer.

Les noyaux de nouveaux régiments furent constitués dès 1912, et devaient s'accroître successivement des contingents des deux années suivantes, le service étant de trois ans. L'incorporation de la classe de 1913, aussi faible que celle de 1912, se fit sans difficultés ; mais la guerre nous surprit en pleine organisation, avant que l'institution nouvelle eût pu porter ses fruits et se développer normalement.

***

Nous agîmes dès lors sous l'empire d'une nécessité que les événements et les besoins de nos effectifs rendaient pressante.

La tâche des organisateurs était complexe, les combats d'août et septembre 1914 avaient été particulièrement meurtriers pour nos troupes indigènes. Le nombre des régiments d'Afrique, celui des régiments de marche constitués sur le front avec leurs effectifs ayant été une fois fixés il convenait de les alimenter en répondant d'une manière constante aux besoins des armées. La solution fut demandée fort sagement aux engagements volontaires. Un type nouveau d'engagements fut improvisé et donna aussitôt d'excellents résultats. Il ne comportait d'autre durée que celle de la guerre, évaluée provisoirement à six mois, mais sans que cette évaluation eût pour l'engagé d'autre conséquence qu'un droit au renouvellement de la prime après chaque semestre écoulé. L'engouement des populations indigènes était tel, qu'il parut suffisant de fixer cette prime à cent francs, et les engagements affluèrent. Une mesure subséquente l'éleva à deux cents francs, mais pour le premier semestre seulement.

Il ne nous appartient pas de dire ici quelles ressources ces engagements nous ont procurées, ni de fixer des chiffres. Il nous suffit de constater que l'attente des organisateurs ne fut pas déçue. Les grands besoins d'hommes qui se manifestèrent dans les derniers mois de 1914 purent recevoir complète satisfaction. Tout autre mode de recrutement eût probablement provoqué dans l'Afrique du Nord de graves complications, en un temps où il nous était indispensable d'y voir régner une tranquillité absolue.

Les populations indigènes n'avaient, sur la guerre, aucune notion précise. Les habitants des campagnes sont tellement ignorants que la France était pour eux un mot à peu près vide de signification. On savait seulement que de là viennent les *roumis* et qu'il faut traverser la mer pour s'y rendre. Est-ce une ville, ou plusieurs, ou des campagnes, et de quelle étendue? Dieu le sait. Je causais récemment avec l'un des imams envoyés en France, dès le début de la guerre, pour le service religieux des troupes musulmanes, homme très fin et qui, malgré son ignorance complète de la langue française, s'est parfaitement adapté à l'existence nouvelle qui lui a été faite dans une de nos jolies villes du Midi. Comme je m'étonnais de son isolement,

lui demandant si sa famille ne comptait pas venir le rejoidre : « Ce sont des sauvages, me dit-il. Jamais ils ne consentiront à passer la mer. Ils s'imaginent que la guerre est à Marseille. »

Il eût été fort dangereux, dans ces conditions, de développer intensivement la conscription établie depuis la veille, et d'appeler des contingents nombreux de jeunes soldats que leurs parents auraient considérés comme voués à une perte certaine. Il fallait éviter également l'écueil du renoncement qui aurait été interprété comme une marque de faiblesse et de crainte. Le gouvernement et l'administration algérienne procédèrent à cet égard avec une sage prudence. On leva comme les années précédentes, aux époques accoutumées, une minime fraction des classes 1914, 1915 et 1916. Seul, l'appel de la classe 1917 fut légèrement avancé et la proportion des appelés augmentée. Les résistances locales qui ont accueilli cette mesure en Algérie prouvent assez qu'on a été heureusement inspiré de ne pas la hâter davantage.

Mais il importe de noter que depuis deux ans une évolution considérable s'est produite dans les esprits. La France est mieux connue, les dangers de la guerre plus justement appréciés. Les nouvelles fantastiques qui circulaient en pays indigènes, et que quelques illuminés colportent encore, rencontrent aujourd'hui des oreilles moins crédules. Le gouvernement a pu décider la levée intégrale de la classe 18 indigène, sans que cette mesure ait provoqué la moindre protestation. Le contingent annuel des appelés s'en trouve décuplé. Ainsi quelques années auront suffi pour donner au problème qui souleva tant d'appréhensions sa solution complète et adéquate.

Il reste à expliquer comment les engagements volontaires ont pu produire, à eux seuls ou presque, d'aussi beaux résultats dès le début de la guerre, alors que la population indigène était, en masse, hostile au service militaire. Il ne faudrait pas voir dans ces engagements un mouvement comparable à celui des volontaires de la Révolution française, qui venaient, en face du péril étranger, faire sur l'autel de la patrie le sacrifice de leur vie. Quel mobile pouvait donc pousser cette masse d'hommes qui n'étaient point candidats à la carrière militaire,

puisqu'au lieu de choisir un engagement à terme fixe, pouvant les conduire jusqu'à la retraite, ils préféraient limiter leurs services à la durée même de la guerre? Quelques-uns d'entre eux, — il serait souverainement injuste de le méconnaître, — furent poussés par un sincère amour de la France ; mais il ne s'agit là que d'une élite peu nombreuse : et l'élite, nous l'avons vu, répugne foncièrement au service de l'infanterie. Les grands chefs, les jeunes gens de famille noble, voulurent organiser des goums à cheval et s'y enrôlèrent. Ils satisfaisaient ainsi leurs sentiments patriotiques et leur goût du panache, de la parade, mais les goums n'ont joué et ne pouvaient jouer dans cette lutte de caractère si différent de ce qu'on avait prévu, qu'un rôle tout à fait secondaire. Il n'y a pas de place dans les tranchées pour une troupe féodale, ni pour la fantasia. Le tirailleur, par contre, s'y est trouvé a sa place : il l'était bien davantage encore, quand il fallait en sortir pour une attaque, fût-ce contre des fils de fer barbelés mal démolis par l'artillerie, fût-ce sous des rafales d'obus et de mitrailleuses !

C'est que ce tirailleur est un soldat dans l'âme. Il a pu s'ignorer, paisible ouvrier agricole, terrassier ou *khammès* [1] : la guerre, en éclatant, a réveillé chez lui des instincts ataviques, des forces endormies. Il y a en Algérie toute une catégorie de gens qui, sans avoir de moyens d'existence assurés, passent néanmoins leur vie à ne rien faire. Ils s'intitulent eux-mêmes des *chemmâs* (buveurs de soleil). Étendus au soleil tous les jours que Dieu fait, ils ne travaillent que quand ils ne peuvent décidément pas faire autrement, et s'arrêtent dès qu'ils ont de quoi satisfaire leurs besoins immédiats. Pour les *chemmâs*, l'appât d'une prime, même modique, mais touchée sur-le-champ, est une irrésistible séduction. Or quelques mois suffisent pour faire du *chemmâs* un soldat.

Un autre agent recruteur excellent fut l'allocation journalière, généreusement accordée aux familles indigènes comme aux familles françaises. Dans cette société aux besoins rudimentaires, une mensualité de trente-cinq francs et plus donne l'aisance, presque la richesse. Nombre de familles se concer-

1. Métayer au cinquième de la récolte.

tèrent et persuadèrent un de leurs membres qu'il lui appartenait de se dévouer pour le bien de l'ensemble. On sait combien est demeurée puissante, dans la société indigène, l'autorité du père de famille. C'est lui qui impose à chacun son rôle et au besoin le sacrifice. Nous avons vu des cas où, pour sauver le fils aîné justement accusé de meurtre, il poussait un des cadets à s'avouer faussement coupable. Un grand nombre d'engagés pour la guerre se présentaient sous la pression de leurs familles, qui les sacrifiaient pour le salut commun. Chez ces pauvres gens toujours incertains de la subsistance du lendemain, une sécurité de l'avenir s'établissait ainsi par une ironie du sort sur la plus effroyable catastrophe qui ait jamais bouleversé le genre humain; la durée même de cette catastrophe rendait le profit plus avantageux.

Enfin, il y avait cette foule de gens sans domicile fixe ni profession connue, ceux qui encombrent le pavé des villes et ceux qui, dans les campagnes, s'emploient aux vols de bestiaux et aux expéditions nocturnes. Sur ceux-là, la propagande officielle se montrait d'autant plus efficace qu'ils se sentaient menacés par leurs condamnations antérieures d'être englobés dans quelque mesure de sûreté générale. Ils trouvaient dans l'armée un refuge, un asile, une assurance contre des désagréments possibles.

Pour tous, c'était en même temps courir la grande aventure. Beaucoup de ces jeunes gens n'avaient jamais vu la mer. Ils ne connaissaient nos grandes villes, nos ports algériens que par ouï dire. Ils allaient traverser la Méditerranée, voir la France — terre inconnue, presque fabuleuse — et surtout, se battre ! Ce sont bien les mêmes hommes qui ont donné à Carthage ces mercenaires capables de franchir les Alpes et d'exterminer les légions romaines à Trasimène et à Cannes. En eux bouillonne toujours le sang des contingents de Jugurtha, qui chaque année quittaient la charrue pour se livrer, pendant six mois, aux incursions, aux razzias.

De ce que pouvait être cette guerre, ils n'avaient assurément pas la notion précise, mais aucun d'eux ne s'en dissimulait les dangers. La puissance de l'Allemagne était connue, et aussi qu'elle avait jadis vaincu la France. Si l'on ignorait quels pouvaient être au juste ses moyens d'action, on savait

du moins qu'ils étaient formidables. On connaissait également ses appétits, on savait qu'elle convoitait l'Afrique du Nord, Maroc et Algérie. Au fond des douars, des bruits exagérés ou absurdes trouvaient créance. Un agha du Sud me racontait que plusieurs de ses administrés étaient ébranlés parce qu'on leur avait assuré que l'Allemange réduirait leurs impositions à cinquante centimes par tête. D'autres parlaient d'un débarquement de Turcs dans le Sud tunisien, d'une attaque de Tripolitains dans le Sud algérien. De temps en temps, un énergumène ou un fanatique parcourait les douars, annonçant que le gouvernement n'existait plus, qu'il n'y avait plus ni justice, ni gendarmes.

Aux illuminés et aux crédules, les conseils de guerre se chargèrent de prouver que la justice avait toujours son heure. Sans qu'ils eussent à prononcer de condamnations graves, les conseils de guerre exercèrent un effet d'intimidation extrêmement efficace. D'ailleurs, des récits terrifiants ne tardèrent pas à se répandre sur les crimes, la brutalité, la barbarie des Allemands. Des Kabyles, employés avant la guerre dans les mines de Lens et de Courrières, racontèrent que plusieurs des leurs avaient été emmurés vivants dans les puits détruits par nos ennemis. Partout, les gens sensés convinrent que les Français étaient « compatissants », leur gouvernement pitoyable aux faibles, et qu'on aurait tout à perdre à le changer contre un autre.

Par-dessus tout, le fatalisme musulman, qui a marqué de son empreinte ceux même qui ne pratiquent plus depuis longtemps, confère à ces activités guerrières une incomparable grandeur. A quoi bon supputer les dangers possibles, calculer la fin, mesurer le risque auquel on s'expose? Ne devons-nous pas tous mourir? L'heure de chacun viendra, dans les conditions marquées par Dieu et connues de lui seul. L'événement sera ce qu'il a décidé : tout calcul humain est vain. Cette philosophie, ancrée dans l'esprit le plus fruste, sucée par les enfants avec le lait, et comme descendue dans la région de l'inconscient d'où elle régit les actes et les paroles, donne aux caractères une stabilité incroyable. Il n'y a plus rien dans le courage de conventionnel ni d'affecté. Le musulman, qu'on le remarque, ne méprise pas le danger, car le

mépris, en pareille matière, implique une négation, et nier un danger peut-être réel, c'est offenser Dieu qui l'a créé, comme il a créé le bien et le mal. Il ne le méprise pas, mais il ne le craint pas, parce qu'il ne saurait dépendre de sa volonté que ce danger l'atteigne ou l'épargne. Ce qu'il faut craindre, ce n'est pas le danger, c'est l'auteur du danger, qui est Dieu.

Sur une base pareille, l'éducation militaire, la discipline, l'entraînement donneront leur maximum de résultats. On verra ces troupes admirables sortir des tranchées au commandement, se développer comme à l'exercice sous un feu terrible de mitrailleuses, s'élancer à l'attaque sans calculer ni les difficultés ni l'obstacle, sans se laisser impressionner par des pertes épouvantables. Quels hommes que ceux de cette division marocaine, — composée en majorité d'Algériens, — qui pénétra, en mai 1915, près d'Arras, à sept kilomètres dans l'intérieur des lignes allemandes, et s'y fit hacher ! Quels officiers, quels gradés que ceux des cadres européens chargés de conduire et de guider de pareilles troupes ! Le difficile, pour le commandant de compagnie, n'est pas de les entraîner, c'est de n'être pas dépassé par elles ; rien ne peut maîtriser leur furie, si ce n'est l'attachement au chef, dont le prestige les domine, même à l'heure où la bête est lâchée. Car c'est encore l'un des traits les plus touchants de ce caractère guerrier : jamais ils n'abandonnnent leur chef, et on connaît d'innombrables exemples de tirailleurs qui se sont fait tuer pour essayer de sauver leur officier blessé, ou pour rapporter son corps dans nos lignes.

*
* *

Ces qualités du soldat de métier, nous les retrouverons chez le soldat de vingt ans, chez l'appelé des classes 17 et 18, parce que ce sont celles de la race. Ici, l'arrachement à la famille a été pénible, et quelquefois ne s'est pas effectué sans résistances : pour rompre des liens si forts dans la société indigène, il n'y a pas les grands entraînements qui ont fait chez nous des miracles : l'amour de la patrie, le dévouement à des idées supérieures, à une forme de civilisation, à un idéal dont le salut est préféré à l'existence même. Il était indispensable de

soustraire ces jeunes gens à l'influence déprimante du milieu familial. Leur éducation militaire se fera désormais en France. Heureuse mesure, dont la première conséquence est d'éveiller, en leur montrant une forme de vie si différente de la leur, l'esprit de jeunes hommes qui ne sont dépourvus ni d'intelligence, ni de facultés d'adaptation.

Une religion impérieuse, exigeante au point de soumettre à ses lois toutes les habitudes de la vie, jusqu'à l'alimentation et au vêtement, a façonné leurs esprits de telle sorte qu'ils seront heurtés, froissés par mille détails quotidiens : l'obligation de manger la viande d'animaux qui n'ont pas été tués suivant les rites, le pain contenant un levain fermenté ; l'impossibilité de faire les cinq prières quotidiennes précédées des ablutions réglementaires, et par-dessus tout la discipline exigeante, l'emploi du temps qui régit les heures et les minutes, alors que jusqu'ici ce temps sans valeur pour eux se passait à ne rien faire : tant de choses nouvelles rendent au début le dépaysement pénible. Le jeune homme qui n'est jamais sorti de sa *mechta* ou de son douar, a la nostalgie d'une nature plus ardente, d'un soleil plus chaud, du *farniente* familial. Ses premières lettres à ses parents montrent chez lui des préventions telles qu'elles lui masquent souvent la réalité. On y trouve sur leur nouvelle résidence des appréciations au moins inattendues de la part d'habitants de steppes semi-désertiques. « On nous avait dit, écrit l'un d'eux, que la France était un beau pays ; en réalité c'est un pays ennuyeux, un pays pauvre, un pays de montagnes. » Mais bientôt, et quoiqu'il en ait, il doit se rendre à l'évidence. Le jeune soldat est mieux vêtu, mieux logé que chez lui ; il porte avec orgueil sa belle chechia rouge et sa longue capote kaki. La nourriture, plus riche et plus abondante, le développe en quelques semaines ; il sent ses forces augmenter au bon air de France et à l'exercice quotidien. Les visites de l'*imam* viennent calmer ses scrupules sur l'inobservance des prescriptions coraniques : Dieu n'a-t-il pas dit que pendant la guerre le jeûne même du *ramadan*, la première et la plus impérieuse des prescriptions religieuses, n'était plus imposé au soldat, car il affaiblirait la force du combattant pour le grand profit de ses ennemis? Peu à peu, au contact des anciens, des gradés, l'esprit militaire fait son

œuvre. La vie de régiment, si absorbante dans sa minutie, réglée dans les moindres détails, s'empare de tout l'homme. L'officier, en s'intéressant à ses hommes, en leur parlant comme il ferait à ses enfants, acquiert un très grand ascendant. La visite des officiers interprètes, leurs discours, éveillent chez ces jeunes gens des idées neuves sur la France, la civilisation, la grande lutte que soutient le monde contre les puissances d'oppression, de meurtre et de pillage. Le chef de la religion musulmane, le grand chérif de la Mecque, aujourd'hui roi du Hedjaz, ne s'est-il pas rangé lui-même du côté de la justice contre les faux musulmans, serviteurs de Guillaume l'incendiaire? Ainsi s'opère une conquête morale dont notre pays peut à juste titre s'enorgueillir. Rien, dans les moyens mis en œuvre, qui ne s'adresse à la raison ou aux sentiments nobles; aucune de ces brutalités dont les Allemands, en pareille matière et chaque fois qu'ils ont voulu utiliser dans leurs colonies des contingents indigènes, ont donné tant d'exemples. Jamais un châtiment corporel n'est infligé, jamais même la nécessité ne s'en fait sentir, et ce n'est pas le moindre sujet d'étonnement en face d'un peuple qui, livré à lui-même, a toujours fait des supplices et des peines physiques son principal moyen de gouvernement.

Leur satisfaction s'exprime dans leur correspondance en formules naïves, à travers une phraséologie tout orientale, dont les bribes mises bout à bout remplissent trop souvent la lettre entière :

A la chaîne d'or, à la mine de générosité et de parfaite éducation qu'est notre frère. Sur lui soient mille saluts, et que chacun d'eux soit suivi de mille autres saluts, avec autant de bénédictions de Dieu. A la dame noble et glorieuse qu'est notre mère donnez aussi mille saluts, et le double à l'intrépide chevalier qu'est notre père. (C'est un fils de paysans, un humble fellah qui parle ainsi.) Ensuite, sachez que je suis bien, et que je loue Dieu si vous êtes vous-mêmes aussi bien que moi.

Un autre donne une note un peu plus personnelle :

Le commandant m'a fait appeler, et je crois qu'il m'a pris pour un fils de caïd. Quand il a vu que je parlais français, il m'a dit : « Tu fais bien ton service, tu es intelligent, je te nomme élève caporal. » Ainsi,

quand je viendrai vous voir en permission, j'aurai sur ma manche ces deux fiers petits galons de laine ! Annoncez cela à ma femme : j'espère bien que vous l'appellerez désormais « madame la caporale ».

Ces enfants de dix-neuf ans, dont beaucoup sont déjà mariés, ont parfaitement la notion de leurs devoirs et la volonté de les remplir :

Soyez tranquilles sur mon compte, écrit l'un d'eux à ses parents. Je ne bois pas de vin, je ne joue pas d'argent, je ne vais dans aucun des endroits où l'on fait le mal, je vais au contraire dans tous ceux où l'on fait le bien, c'est-à-dire à mon service. Si Dieu décide ma mort, inclinez-vous et ne vous chagrinez pas. S'il me permet de revenir auprès de vous, qu'il soit loué dans tous les cas !

Tel est l'esprit de cette jeune classe. Peut-on douter, s'il lui faut aller sur les champs de bataille, qu'elle se montrera digne des soldats de métier qui ont constitué jusqu'ici, avec les engagés de la guerre, le fond de nos régiments de tirailleurs?

***

Mais il nous est permis, devançant les événements, de nous demander ce qu'il adviendra, après la victoire, de tant d'indigènes qui auront vécu pendant des années de la vie européenne, et qu'auront touchés des idées qui n'avaient jamais ébranlé le cerveau de leurs pères. Quelle sera, vis-à-vis de nous, la situation nouvelle de ces indigènes, non seulement des militaires, mais des milliers de travailleurs algériens, tunisiens et marocains que la pénurie de main-d'œuvre attire dans nos usines, pour les besoins de la guerre et de l'industrie?

Les soldats appelés, et aussi les travailleurs recrutés par voie de réquisition, ont dans leur pays d'origine des attaches telles qu'ils n'auront pas de pensée plus pressante que d'y retourner pour reprendre leur place au milieu des leurs et s'occuper de leurs intérêts. Ceux-là feront certainement à la France une réclame de bon aloi, une propagande pénétrant jusque dans les douars lointains. La vie algérienne est dure pour le cultivateur, soumis aux caprices d'un climat où les extrêmes — mistral et sirocco, gelées et coups de soleil, séche-

resse et inondation — alternent avec d'autres fléaux, dont les sauterelles ne sont pas le moindre. Ils se rappelleront la vie facile et assurée qu'ils ont menée en France, et cette vie, une fois exempte des dangers et des aléas de la guerre, paraîtra tentante à beaucoup d'autres, qui auront le désir d'en goûter. Malheureusement, le mouvement d'émigration ainsi créé n'amènera pas dans la mère-patrie les meilleurs éléments de la société indigène. Tous ceux qui ont des moyens d'existence assurés, une famille à laquelle ils sont solidement attachés, ne songeront pas à quitter leur pays d'origine. Il faudra, pour les arracher à leur milieu, une force irrésistible, semblable à celle qui les entraîne aujourd'hui, et qui, nous l'espérons, ne se manifestera plus. Par contre, les déshérités, les sans-travail, les ouvriers kabyles qui déjà venaient avant la guerre louer leurs services dans les mines du Nord, multiplieront leurs voyages. Notre industrie y trouvera une ressource appréciable, que la pénurie de main-d'œuvre rendra précieuse ; mais il pourra en résulter certains dangers, sur lesquels je reviendrai plus loin.

Les anciens tirailleurs, les survivants de la première heure, qui, pour la plupart, ont fait de longs séjours dans nos formations sanitaires et nos dépôts de convalescents, ont vu leurs idées évoluer davantage au cours de ces trois années. Ceux-là ont contracté des habitudes nouvelles, — pas toujours recommandables, hélas ! et notamment celle de boire, — qui sont devenues pour eux une seconde nature. Ils n'ont pu évidemment gagner durant ces années le goût du travail qu'ils n'avaient guère dès leur entrée au régiment. Mais ils ont pris l'accoutumance de la douce France. Plusieurs s'y sont créé des attaches et demandent à s'y fixer. Beaucoup de réformés désirent être libérés en France : ils ont été l'objet, dans les hôpitaux ou au cours de leur convalescence, de soins trop dévoués pour qu'ils puissent les oublier. Que de fois les ai-je vus manifester une reconnaissance vive et sincère pour leurs admirables infirmières ! « Ce qu'elles ont fait pour moi, me disait un officier indigène, qui devait mourir sous le beau ciel de Nice après huit mois de souffrances, ni ma mère, ni ma sœur ne le feront jamais. » Les règlements s'opposent à ce que satisfaction leur soit donnée : on veut éviter de multiplier les situations fausses en cédant à l'engouement d'un jour, et d'encom-

brer la métropole de gens sans autre moyen d'existence qu'une pension souvent insuffisante, et qu'il faudra rapatrier plus tard. Mais, inversement, n'est-il pas à craindre que ces réformés, mécontents de la faiblesse de leur pension, déshabitués de la vie du *bled* algérien, estropiés pour la plupart, ne nous fassent dans leur pays d'origine une triste réclame et n'y deviennent le centre de foyers hostiles à notre cause? Il faut bien admettre que si, trop souvent, leurs attaches en France revêtent un caractère peu recommandable, il en est aussi qui reposent sur des bases plus sérieuses, et quelquefois même ont reçu une consécration légale : des mariages mixtes se sont déjà produits, d'autres sont en cours. Devons-nous les favoriser, ou au contraire les empêcher par tous les moyens possibles? Grave question, qui mérite un sérieux examen.

En général, ces unions légitimes ne sont pas vues d'un œil favorable par l'autorité, et pour de multiples raisons. Trop souvent, la future épouse appartient à un milieu taré et ne voit dans cette régularisation qu'une occasion de bénéficier des avantages concédés aux femmes de militaires, en premier lieu de l'allocation. D'autre part, le tirailleur marié en France subit l'ascendant de sa nouvelle famille, qui souvent lui donne de ses droits et de ses devoirs une conception fausse, et peu en harmonie avec les exigences du service militaire. Si au contraire la future épouse est honorable, c'est elle dès lors qui court des risques graves et multiples. Pour nous en tenir aux inconvénients moraux, rappelons que les musulmans ont une conception du mariage toute différente de la nôtre. Ils divorcent et répudient leurs femmes par leur seule volonté : ils sont polygames. Qui empêchera ces maris, s'ils viennent à rentrer en Algérie, de contracter devant le cadi, ou simplement devant deux témoins de leur tribu, un ou plusieurs nouveaux mariages valables aux termes de la loi musulmane ? Et quelle sera la valeur de l'union contractée en France et vite oubliée? Quelle sera la condition légale des enfants ?

Ainsi se pose une grosse question, celle de la validité de semblables mariages ; question juridique fort subtile, car on ne peut assimiler ces unions, pour les Algériens du moins, aux mariages contractés par une Française avec un étranger. L'indigène musulman algérien est, au point de vue du droit inter-

national, sujet français : mais c'est un Français d'un régime légal spécial, qui a un statut personnel et successoral tout différent de celui de nos codes. La Française qui l'épouse ne change pas de nationalité. Peut-on soutenir qu'elle change de statut personnel? Pas davantage. Et cependant son mari peut, d'après son statut personnel, être bigame !

Ces difficultés conduisent quelquefois les autorités administratives ou militaires à considérer qu'au point de vue juridique, ces mariages sont sans valeur et doivent demeurer de nul effet. Nous ne saurions, pour notre part, admettre cette conclusion qui ne paraît ni logique, ni équitable. Pas logique, car elle aboutirait à frapper de nullité le mariage d'une Française avec un de nos sujets coloniaux, alors que le mariage de cette même Française avec un étranger serait validé. Pas équitable, car l'hostilité témoignée aux unions légales constituerait en fait une propagande en faveur des unions libres, qui échappent à toute mesure restrictive, à toute prohibition comme à tout contrôle. Il faut cependant bien songer aux enfants, et assurer leur état civil, sinon leur avenir...

Il paraît donc indispensable qu'un texte législatif intervienne, réglementant la matière. Le droit civil spécial que nous avons donné aux indigènes d'Algérie édicte que leur comparution volontaire devant un officier public français, un notaire par exemple, pour la rédaction d'un contrat, emporte de plein droit renonciatiation à leur statut personnel et adoption de la loi française aux lieu et place de la coutume musulmane. Pourquoi n'édicterait-on pas de même que la comparution des époux devant l'officier de l'état civil français implique les mêmes conséquences? Dès lors, le futur époux acquerrait de plein droit le statut personnel français. Ce serait une sorte de *naturalisation civile*, qui s'effectuerait automatiquement ; nous avons la conviction que la moralisation des rapports existant de fait entre les races ne pourrait qu'y gagner. Il est souverainement injuste de considérer ces unions comme nécessairement vouées à l'insuccès. Je connais des sous-officiers, pourvus d'états de services des plus brillants, qui ont assez de moralité pour faire de bons époux et d'excellents pères de famille.

*
* *

Cette question conduit à en examiner une autre qui y est étroitement liée : celle de la naturalisation. Nombreux sont les anciens tirailleurs qui désirent, ayant versé leur sang pour la France, être comptés au nombre de ses vrais fils. Il faut bien reconnaître que la chose ne leur est guère facilitée, tant en raison des formalités multiples à remplir que des difficultés suscitées souvent par l'administration algérienne consultée.

Il semble cependant que la naturalisation pourrait être facilitée à ceux qui ont volontairement servi la France ; elle devrait être un droit pour ceux qui ont obtenu, soit un grade, soit une distinction honorifique, telle que la croix de guerre. Autant il serait dangereux et absurde d'octroyer des droits politiques en bloc à des gens qui ne sont aucunement préparés à les recevoir, au risque de mettre en péril la domination même de la France et l'œuvre de colonisation magnifiquement ébauchée de l'autre côté de la Méditerranée, autant il convient d'accueillir loyalement ceux qui viennent à nous de leur plein gré, et qui nous ont donné des preuves d'attachement non équivoques. Ceux qui ont scellé de leur sang leur alliance et qui présentent en outre les garanties voulues doivent être reçus à bras ouverts par la France. Il est indispensable, si nous voulons hâter l'œuvre de la civilisation, de favoriser autant que faire se peut les évolutions individuelles.

Une formule dangereuse, et qui paraissait fort en faveur à la veille de la guerre, consiste à préconiser pour les indigènes musulmans, une *naturalisation dans leur statut*, c'est-à-dire une naturalisation qui leur permettrait de devenir des citoyens français sans renoncer ni à leur polygamie, ni à leurs coutumes telles qu'elles ont été fixées, une fois pour toutes, il y a treize siècles, en Arabie. Il est clair qu'une semblable naturalisation n'aurait plus qu'un effet, celui de leur conférer des droits politiques ! Mais c'est bien pour eux, la dernière chose dont ils se soucient, et pour nous la plus dangereuse à leur octroyer ! C'est, proprement, mettre la charrue avant les bœufs ; vouloir en faire des électeurs avant d'en faire des hommes civilisés. Commençons donc par mettre fin à cette confusion moyenâgeuse

entre la religion et les droits civils, qui a empêché l'évolution de l'Islam depuis tant de siècles ; apprenons à nos sujets à distinguer ces domaines. Assimilons-les d'abord au point de vue des droits civils, de la propriété, en leur donnant l'indépendance qui en découle et la dignité de la vie. Améliorons leurs conditions d'existence au point de vue économique et fiscal; établissons en premier lieu, entre eux et les Européens, la péréquation des impôts. Améliorons aussi leur administration : et dans le domaine politique, au fur et à mesure que l'instruction pénétrera parmi eux, commençons par les initier à la gestion directe de leur douar, par l'élection ou le choix de leurs représentants immédiats. Ils viendront délibérément à nous quand ils auront compris nos idées et seront capables de les apprécier. Le rapprochement effectif des deux races est une œuvre morale plus encore que matérielle. C'est le terme de toute une évolution.

Des initiatives généreuses se sont manifestées récemment en vue d'octroyer à nos sujets nord-africains des réformes qui constitueraient le témoignage tangible de la reconnaissance de la France envers eux. La nomination de M. Jonnart au gouvernement général de l'Algérie en fut un premier gage : nos indigènes savent de quelle sollicitude attentive il les a toujours entourés, et comme sa tutelle est bienveillante et avertie.

Avec M. Jonnart, le programme esquissé ci-dessus est entré dans l'ère des réalisations. Un arrêté du nouveau gouverneur a reconstitué les *djemaas de douar*, cette cellule première de la vie politique indigène, en les soumettant à l'élection. Une refonte complète du système fiscal algérien, comportant la péréquation des impôts français et indigènes, est présentée aux assemblées algériennes. Enfin, divers projets de lois ont été déposés au Parlement, dont un par le gouvernement qui a déjà reçu l'approbation des commisions compétentes de la Chambre.

Il prévoit pour certaines catégories d'indigènes et notamment pour ceux qui ont servi la France, une naturalisation complète qui sera désormais un droit, et non plus une faveur. Nous y applaudissons de tout cœur. Ouvrons largement nos bras à ceux qui, de propos délibéré, viennent à nous et qui

en sont dignes. Mais le projet impose en outre des droits politiques spéciaux à des catégories indigènes fort nombreuses, qui éliront désormais, outre leurs conseillers municipaux, le tiers des membres des conseils généraux et l'une des trois délégations financières. Cette extension soudaine des droits politiques peut paraître considérable. Enfin, les conseillers municipaux indigènes auront désormais le droit de participer à la nomination des maires. C'est, en réalité, une grande part de l'administration communale qui passe entre leurs mains. Sont-ils suffisamment préparés à l'exercer? N'oublions pas qu'une évolution ne peut se faire que par degrés, et qu'à vouloir trop hâter celle-ci on risque de la compromettre. Le principe de l'accession individuelle est excellent. Les généralisations trop promptes, la manie de l'égalité qui reste un des travers de notre caractère national, peuvent avoir en pareille matière des conséquences imprévues. Soyons prudents, et tout en conservant la vision claire du but vers lequel il faut tendre, n'oublions pas que le temps est un auxiliaire indispensable.

*
* *

Au point où nous sommes parvenus dans le conflit gigantesque qui met aux prises, sur toute la surface de la terre, la religion de la force contre les principes de justice et de liberté, nous commençons à voir certains germes féconds que la guerre a fait naître, certaines évolutions qu'elle a hâtées : entre les nations qui se sont volontairement unies pour lutter contre l'Allemagne, elle aura créé des liens de véritable parenté; et non seulement dans le droit international futur qui naîtra de la défaite des empires centraux, les rapports entre nations libres seront établis sur des bases entièrement neuves, mais ces nations elles-même auront contracté des devoirs nouveaux vis-à-vis des peuples plus jeunes qui leur auront apporté une collaboration peut-être moins délibérée, mais aussi précieuse. Ces frères cadets nous connaîtront mieux, et des relations plus fréquentes, plus suivies, plus intimes s'établiront entre eux et nous. Le bénéfice matériel en sera double : le trop-plein de la population des colonies trouvera en Europe son emploi, et le

problème de la main-d'œuvre, dans notre pays spécialement, y aura sa solution de plus en plus complète. Le bénéfice moral en sera immense : pour les nations aînées, il résidera dans la conscience plus claire et plus intime de leurs devoirs, de leur mission; pour les peuples protégés, dans la confiance retrouvée en leurs protecteurs, et surtout dans leur accession rendue possible aux domaines intellectuels et moraux qui jusqu'ici leur étaient fermés. Ainsi s'élabore l'avenir dans la noble fraternité du sang versé en commun pour la plus juste cause.

GUSTAVE MERCIER

CORRESPONDANCE

M. Franck-L. Schœll, auteur de l'étude sur *la Propagande allemande en Suisse française*, parue dans nos numéros du 15 mars et du 1er avril 1918, nous adresse la lettre suivante :

Le 27 mai 1918.

Messieurs les Directeurs,

Depuis que vous accueillîtes dans votre Revue mon article sur *la Propagande allemande en Suisse française*, des renseignements nouveaux ont été livrés à la publicité, qui modifient certaines de mes vues et infirment tel de mes soupçons.

Plus qu'à demi convaincu par les articles que Lysis consacra l'hiver dernier, dans *l'Homme Libre*, aux ramifications, suisses et autres, de la Société de publicité allemande Haasenstein et Vogler, j'avais avancé (p. 241) cette affirmation, tempérée il est vrai d'un conditionnel :

« Peu de Suisses se doutent que leur société *Publicitas* « pourrait bien être moins suisse qu'ils ne le voudraient croire, « ou associent avec elle les noms troublants de Haasenstein « et Vogler. »

Or, depuis que j'écrivis cette phrase, le *Progrès de la Haute-Savoie* du 11 mai 1918 a reproduit *in extenso* le rapport que la section de Genève du Comité républicain du Commerce, de l'Industrie et de l'Agriculture vient d'adresser au président du comité de direction, M. le sénateur Mascuraud, à Paris.

Ce rapport est une réfutation détaillée et, je crois, probante des arguments sur lesquels Lysis s'appuyait pour conclure que *Publicitas*, S. A., n'est au fond qu'une entreprise allemande « camouflée » en entreprise suisse. Il semble — la chose ne manque pas de piquant — que Lysis ait été l'instrument inconscient d'une certaine *Agence générale suisse de publicité*, entreprise, elle, bien allemande, qui, pour détourner de soi tout soupçon et ruiner le crédit de sa rivale *Publicitas*, accuse faussement cette dernière d'être entièrement sous le contrôle de la *Haasenstein et Vogler* de Berlin.

Quoi qu'il en soit, l'indépendance totale de *Publicitas* vis-à-vis de la *Haasenstein* allemande, son caractère foncièrement helvétique, les sentiments suisses, voire même nettement francophiles, de son directeur et de ses principaux actionnaires, ressortent clairement du rapport en question. N'ignorant pas, d'autre part, le poids qu'acquiert à l'étranger aussi, et particulièrement en Suisse romande, toute assertion publiée dans la *Revue de Paris*, et désireux d'éviter à la société *Publicitas* l'odieux d'une imputation erronée, j'ai pris le parti que je crois le plus simple et le plus honnête, celui de vous dire sans ambages : « J'estime m'être trompé. »

Veuillez agréer, Messieurs les Directeurs, l'assurance de mes sentiments de haute considération.

FRANCK-L. SCHŒLL

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.